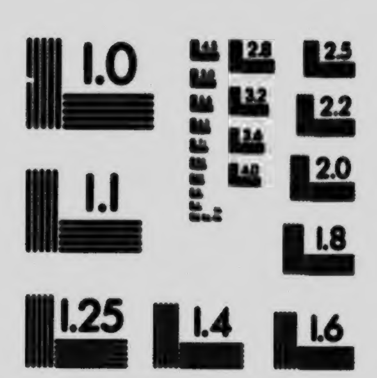
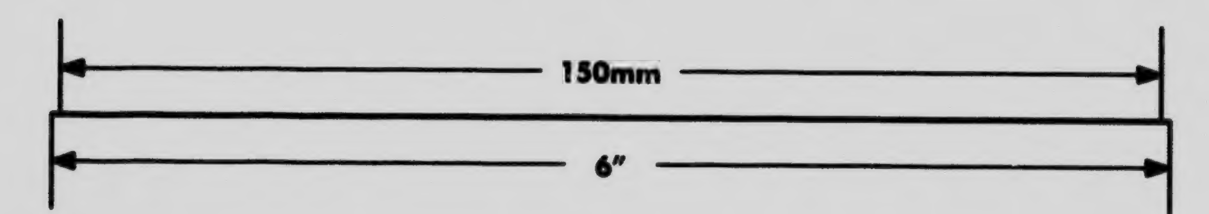
IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





APPLIED IMAGE, Inc
1653 East Main Street
Rochester, NY 14609 USA
Phone: 716/482-0300
Fax: 716/288-5989



ADELE BIBAUD

Les Fiancés de St-Eustache

MONTRÉAL, 1910.



ADELE BIBAUD



Les Fiancés de St-Eustache

Avant-Propos

La province de Québec, qu'arrose les eaux du Saint-Laurent, offre aux yeux des voyageurs des aspects variés et pittoresques; tantôt c'est une falaise escarpée où la vague vient sur le rocher, se frapper en écumant; plus loin un sable uni que lave la marée dans ses ondulations mouvantes. Ce n'est plus la mer; mais le fleuve géant, imposant, majestueux. En le remontant, la première ville importante que salue le touriste européen est la vieille cité de Champlain, Québec, superbe et fière sur son haut promontoire. Le panorama dont on jouit sur ces hauteurs peut rivaliser en beauté, en grandeur avec les points de vue les plus renommés de l'ancien continent.

Quittant ces lieux, après avoir admiré le grandiose d'une nature sublimement accidentée, on jouit en se laissant glisser sur les ondes, d'une vue encore agréable quoique paisible, de florissants villages bordant les deux rives, d'agrestes maisonnettes à demi cachées dans des bosquets d'arbres touffus, de larges prairies

dont les tons changeants charment et reposent le regard: enfin l'on atteint Montréal, métropole du Canada; fondée en 1642 par Maisonneuve, centre des affaires, du commerce, possédant une population de quatre cent mille âmes, de beaux édifices, deux universités, deux musées, plusieurs églises et couvents; place en train de devenir importante.

En 1837 époque où commence cette histoire tout était bien primitif en cet endroit. Les vieilles familles françaises, demeurées au Canada après la conquête, avaient conservé leurs manières policées, leur distinction native; mais la population en grande partie était sans instruction, de moeurs simples et paisibles. Les Canadiens étaient loyaux et francs, la parole donnée pour eux était sacrée, leur âme était trempée de noblesse, de grandeur, ils étaient de ceux dont on fait les héros, les martyrs. Opprimés par un gouvernement tyrannique, poussés à bout par les vexations des autorités anglaises, ils se révoltèrent, à la voix de citoyens patriotiques, enthousisastes, résolus à affranchir leurs compatriotes, et parvinrent après quelques années de lutte à obtenir les droits qu'ils revendiquaient.

Trois quarts de siècle se sont écoulés depuis lors, tout est bien changé, le petit peloton de Canadiens Français perdus dans le Nouveau-Monde, jouissent aujourd'hui des mêmes pri-

vilèges que la nation conquérante, ainsi que les Anglais, occupent les places d'honneur et le premier-ministre de cette province, Sir Lomer Gouin est Canadien français.

Homme de talent et de mérite, depuis qu'il est à la tête du cabinet il a introduit de sages réformes dans le pays, de plus avec sa profonde intuition du résultat futur des choses présentes, il a compris que jamais sa patrie ne compterait avec les grandes nations si l'on ne s'occupait de l'instruction et des lettres; secondé par M. Joseph Lemieux, aujourd'hui shérif de Montréal, qui en 1909 faisait au parlement un éloquent appel en faveur des instituteurs, dont la situation était vraiment déplorable, le premier ministre a tendu la main à cette classe de déshérités, en déclarant qu'à l'avenir on leur accorderait une rémunération capable de les encourager dans la noble carrière qu'ils ont embrassée, par conséquent on a droit d'espérer pouvoir trouver dorénavant, des maitresses et des maitres compétents sachant donner à la jeunesse une éducation plus profonde, plus solide que celle donnée, actuellement, dans la grande majorité des institutions enseignantes.

Sir Lomer Gouin sentant aussi tout le pénible et tout le trop vrai de cette spirituelle parodie du vers de Racine:

> "Aux petits des oiseaux Dieu donne la pâture,
> Mais sa bonté s'arrête à la littérature."

a commencé à aider les écrivains sans fortune, sans cesse en butte à tant de revers, à tant de déceptions; le premier ministre vent changer cet état de choses déplorable, il comprend qu'un pays sans littàrature ne peut jamais marcher de pair avec les nations éclairées. On dit qu'il songe à récompenser d'une manière rationnelle les familles où de père en fils on s'est consacré aux lettres; qu'il est décidé à ne s'occuper nullement des envieux, des mécontents, essaim d'oiseaux de proie lançant continuellement dans l'espace leur cri rauque et lugubre pour retarder l'avancement de leur pays; toujours opposés aux nobles innovations qui font la gloire des peuples.

Si telle est l'intention de Sir Lomer Gouin on pourra dire de lui qu'il a été le Washington des lettres au Canada, qu'il les a affranchies du joug odieux sous lequel elles périssaient.

Les règnes les plus glorieux ont été ceux où les souverains savaient choisir et protéger les talents qu'ils possédaient dans leur royaume; Louis XIV pouvait dire à juste titre: "L'Etat, c'est moi," parce qu'il avait eu le talent de mettre au grand jour les hommes de génie qui ont fait sa gloire.

Les gouvernements passent, les hommes passent aussi; mais leurs belles actions se gravent en lettres d'or dans les annales de l'histoire, pour perpétuer d'âge en âge le souvenir

de ceux qui les ont accomplies, afin que les nations futures en les admirant cherchent à les imiter. Sir Lomer Gouin a déjà fait beaucoup pour son pays, s'il reste encore longtemps au pouvoir l'avenir prouvera qu'il ne fait pas à demi ce qu'il commence.



Les Fiancés

DE

St-Eustache

Broum-broum, broum broum, broumbroum broumbroum. — De patriotiques fanfares résonnaient, de quart d'heure en quart d'heure, suivies d'acclamations et de vivats enthousiastes. On proclamait, à Montréal, l'association des Fils de la Liberté.

C'était le cinq septembre 1837. La place Jacques-Cartier était encombrée d'une foule nombreuse, sortant de l'Hôtel Nelson, où une grande assemblée, moitié civile, moitié militaire venait d'avoir lieu. On s'était divisé en deux branches, l'une devant par ses écrits et ses discours travailler à la conquête de l'indépendance du peuple canadien français, l'autre par la force des armes, si la nécessité l'exigeait, se dévouerait au triomphe de la cause populaire.

La foule se dirigea ensuite vers la demeure de l'Honorable Louis-Joseph Papineau, chef

des patriotes, pour lui offrir ses hommages. On marchait en bon ordre; sur le parcours les fenêtres s'ouvraient, des femmes, des enfants saluaient, avec transport, le passage de la petite troupe; on sentait que toute une nation était remuée, que de graves évènements se préparaient. Des éclairs de joie brillaient dans le regard de ces jeunes gens, animés d'une généreuse indignation, qu'avaient soulevée l'oppression, l'arrogance, l'injustice des fonctionnaires anglais.

Depuis la conquête le peuple canadien français gémissait sous un joug tyrannique; chaque jour c'était une nouvelle vexation; les places, les honneurs, les gros traitements étaient uniquement réservés à une indigne fraction, opposée aux droits de la majorité.

Trois quarts de siècle s'étaient ainsi écoulés pour la nation vaincue dans l'endurance des plus révoltantes insultes. Volée, humiliée dans tout ce qu'elle avait de plus cher, par des gens sans honneur comme sans conscience, cette brave petite colonie française, perdue dans le Nouveau-Monde, en était arrivée au paroxysme de l'indignation; révoltée par les prétentions arbitraires du Conseil Exécutif et du Conseil Législatif, elle avait juré de reconquérir ses prérogatives de citoyens, qu'une certaine classe d'Anglais despotiques, hostiles aux hommes droits et indépendants avaient entrepris de lui

enlever. Du moment qu'on parlait français, qu'on pratiquait un culte contraire, on devenait sujet aux poursuites de ces personnages, on était entravé dans les moindres entreprises. Les murmures, les protestations, rien ne faisait. Les gouvernants demeuraient sourds aux plaintes, les agents du pouvoir continuaient de plus en plus à pousser les Canadiens Français à la révolte.

La troupe tourna dans la rue Bonsecours et atteignit en peu de temps la maison de M. Papineau. C'était un homme de haute stature, à la démarche imposante, aux traits nobles et réguliers, sur son beau front se lisaient les grandes inspirations; en le voyant s'avancer dans toute sa distinction on reconnaissait en lui le chef d'une nation, un de ceux que Dieu désigne pour enthousiasmer les peuples et les conduire à sa suite au succès, à la gloire. Des hourras frénétiques retentirent lorsque le grand tribun ouvrit sa fenêtre, et se penchant vers le peuple avec un geste d'embrassement, comme s'il voulait tous les presser sur son coeur.

— Merci, mes amis, dit-il, merci d'avoir si patriotiquement répondu à notre appel. Le jour est venu où la nation canadienne française ne doit plus se laisser fouler aux pieds. Nous avons sollicité, nous avons prié en vain; on veut nous enlever les prérogatives accordées par la capitulation et les traités. Le gouverne-

ment qui détruit ainsi le droit par la force est méprisable, indigne de tout respect. Le peuple du Bas-Canada ne doit compter désormais que sur son énergie pour reconquérir ce qui lui est dû. Le gouvernement anglais n'a pas le droit de faire des lois pour l'administration intérieure de cette province, une telle législation est tyrannique. Un membre éminent de la Chambre des Communes à Londres, dévoué à la cause de la liberté canadienne, s'est même écrié en présence des ministres: "Si vous prétendez consommer votre oeuvre d'iniquité, c'est pour les Canadiens une obligation morale de vous résister. Si le même sang que celui des Washington, des Franklin, des Jefferson, coulait dans leurs veines, ils vous chasseraient de leur pays comme vous avez été justement chassés de vos anciennes colonies." Il y a eu à Londres des assemblées dans lesquelles le peuple a fait écho à ces nobles sentiments, à cette bienveillante sympathie pour nos souffrances, à ces encourageants avertissements qu'il est de notre devoir, de notre intérêt de repousser la violence par la violence. Je dois le dire cependant, je crois que l'heure n'a pas encore sonné de répondre à cet appel.

Nous étions faibles parce qu'au milieu de nous, une portion nombreuse de nos concitoyens avaient le tort de croire que le gouvernement de la métropole était plus éclairé, moins

malveillant à notre égard, plus porté à la justice que celui de la colonie. Les voilà maintenant détrompés. L'un et l'autre subordonnent toute autre considération à celle de la sollicitude pour leurs employés. Dans le temps où vous attendiez des réformes, l'administration actuelle appelle à la magistrature des hommes qui l'ont avilie. Elle renvoie siéger sur le tribunal un juge que l'ivresse en avait fait tomber. Elle soustrait aux procès criminels qu'ils devraient subir, des fonctionnaires prévaricateurs. Comment oserait-elle, en effet, punir sévèrement un crime qu'elle s'est permis sous une autre forme?

Vos oppresseurs vous refusent insolemment les réformes auxquelles vous avez droit, unissons-nous pour les forcer à nous les accorder. Montrons-leur que nous sommes les dignes descendants de ces héros qui les premiers vinrent ici planter la croix à l'ombre du drapeau français.*

La voix de l'éloquent tribun est couverte par de vifs applaudissements. Hourrah pour Papineau, vive les patriotes.

Broum, broum, broum, le tambour résonne, l'écho de la fanfare se répète de distance en distance et vient s'éteindre en un soupir au pied de la montagne, où les grands érables secouent leurs feuilles en signe d'assentiment aux

* Extrait d'un discours de L.-J. Papineau.

démonstrations enthousiastes du peuple dont ils sont l'emblème.

On dirait à certains jours, que les plantes, les fleurs, les arbres, tout ce qui bruit, tout ce qui s'agite dans la nature, semble prendre part aux joies ou aux douleurs des hommes. Qu'est-ce donc que cette affinité unissant à certaines heures, l'être pensant avec toutes ces choses qui ne savent raisonner? Dieu a voulu sans doute que ce mystique lien attachât l'homme au sol natal d'une manière si puissante, qu'aux instants solennels il engendre les nobles dévouements faisant les héros et les martyrs.

Suivant le sentier de la Côte-des-Neiges traversant le Mont-Royal, un jeune homme d'allure martiale, tressaillait d'impatience chaque fois que la brise apportait à ses oreilles une vibration nouvelle de la musique.

— Trop tard, disait-il en accélérant davantage sa marche, déjà rapide, je n'arriverai pas à temps.

Une flamme plus ardente brillait dans son oeil bleu, ses narines se dilataient; ses traits fins et réguliers se recouvraient d'une certaine expression, qui lui donnait alors une vague ressemblance à un jeune cheval fougueux retenu par une main de fer, lorsque ses élans impétueux l'entrainent vers l'espace qu'il veut franchir.

Pierre Dugal se mit à courir. Sa haute taille, ses membres agiles et nerveux se dessinaient bien en dépit de la rude étoffe du pays dont il était vêtu. Quelques passants le voyant ainsi filer s'arrêtèrent pour le regarder.

— Diantre, voilà un beau gars, fit une vieille femme, j'me demande ousqu'il va à la fine course comme ça. J'suis sûre qu'il va se mêler à la bagarre lui aussi. Ah! ces têtes chaudes, qu'est-ce qu'ils vont nous amener avec tous leurs discours, ils ne changeront toujours pas ces têtus d'Anglais.

— Qu'en savez-vous la mère, riposta un petit homme maigre et sec. Quand on a un animal rétif ilfaut essayer de le dompter, si on ne veut pas se faire casser le cou. Le cheval est plus fort que l'homme, mais l'homme a une manière à lui, de le cravacher qui finit par le morigéner. Le cheval c'est l'Anglais, il a beau être fanfaron le Canadien finira par lui casser la gueule et lui faire entrer quelque chose dans sa caboche, à coups de marteau s'il le faut.

— Oui, si le cheval ne vous envoie pas chanter une gamme dans l'autre monde avec son sabot.

— Les femmes, c'est toujours comme ça, on n'arriverait jamais à rien si on les écoutait, ça peur de tout.

— Pas quand ç'a de la jeunesse, fit une rubiconde paysanne, sortant de la maison voisine,

c'est moi qui encourage mon homme à ne pas être une poule mouillée, et à montrer aux Anglais ce qu'on est capable de faire; y-est allé lui aussi mon mari, à l'assemblée, j'voudrais ben entendre ce que le grand Papineau va leur raconter; mais j'ai trop de mioches à la maison, il a fallu rester. En v'la un qui sait dire des belles choses, qui n'a pas peur de leur conter ça aux tyrans, il leur envoie franchement leurs vérités lui; à Saint-Laurent quand je l'ai entendu parler, il leur a pas marchandé sa façon de penser, ça faisait frissonner de l'entendre.

— N'empêche que je n'aime pas tout ce train là, moi, on sait jamais ce qu'on recevra sur la tête, grommela la vieille femme en s'éloignant.

Pierre Dugal continuait sa course rapide; arrivé à la rue Notre-Dame il ralentit le pas leva la tête et fixa ses regards sur la première fenêtre d'une des maisons avoisinant la place Jacques-Cartier. La croisée venait de s'entrouvrir, une délicate figure de jeune fille, pâle avec de grands yeux noirs, s'y encadra, elle tenait une fraiche rose, se penchant au dehors elle la laissa tomber aux pieds du jeune homme; il la ramassa précipitamment, la porta à ses lèvres et adressant un long regard de tendresse à la jeune fille:

— A ce soir, dit-il.

Elle le remercia d'un sourire puis se retira

aussitôt, comme si elle eut craint d'être surprise.

Alors reprenant son élan plus rapide Pierre atteignit en quelques enjambées la rue Bonsecours. Monsieur Papineau continuait son discours, tenant sous le charme de sa parole la foule qui l'entourait.

— Que tous les Canadiens s'entendent, disait-il, pour ne faire usage, dorénavant, que des produits du pays, liqueurs spiritueuses, sucre, étoffe, etc., nous éviterons ainsi de payer les impôts à nos oppresseurs, et nous augmenterons notre commerce, nos revenus. J'ai écrit moi-même à la campagne pour me procurer des toiles et des lainages fabriqués dans le pays: j'ai cessé de mettre du vin sur ma table et j'ai dit à mes amis: "Si vous voulez vous contenter de la poule au pot, de bière ou de cidre canadien, d'eau, puis de propos pleins d'indignation si la politique whig ou tory vient en question; pleins de gaité sur des sujets légers et variés, sur tout ce qui nous passera par la tête; allons, venez et dinons sans un verre de vin." — Aux premiers moments cet éloignement des usages reçus embarrasse, mais j'ai vite appris qu'il n'y a rien à quoi l'on s'habitue si aisément que de faire à sa tête quand on a la conviction que l'on fait bien.

Multiplier nos troupeaux pour avoir plus de laines; notre bétail pour le manger, pour bon-

nifier la terre, pour tanner plus de cuirs, et avoir plus d'artisans qui mettront en oeuvre des produits plus abondants : semer pour avoir plus de toiles et pendant nos longs hivers, occuper utilement nos industrieuses et jolies concitoyennes, les entendre gaiement chanter et nous aider à affranchir le pays de taxes arbitraires ; tout cela se fera bien vite si ceux qui sont ici présents le veulent.

Hourra, hourra, vive Papineau, vive la nation canadienne.

Pierre se fit jour à travers les rangs pour ariver à l'orateur; celui-ci lui tendit la main.

— Quel beau discours, monsieur, s'écria le jeune homme, comme vous savez nous enthousiasmer ; je regrette d'être arrivé un peu tard.

— Ah, mon jeune ami, je suis heureux de vous voir. Ce n'est sans doute pas simplement la politique qui vous amène ici aujourd'hui?

Pirre sourit :

— En grande partie du moins, répondit-il.

— Que fait-on à Saint-Eustache?

— On partage vos opinions, monsieur, elles font loi, tous sont prêts à vous aider, à vous seconder.

— Alors tout va bien.

Un roulement de tambour couvrit leurs voix.
voix.

— Hourra pour Papineau.

Un monceau de fleurs vint ensevelir le tribun. C'était une bande d'enfants de dix, de douze, même de sept et huit ans, qui passaient en lançant d'énormes bouquets au chef des patriotes. Sa belle figure s'illumina d'une vive émotion à cette démonstration.

— Merci, dit-il en saluant avec cette grâce qui lui était particulière, merci à vous chers enfants, merci à vos parents qui vous ont inspiré cette attention délicate qui me rend aujourd'hui si heureux; elle me donne la certitude que tous vous avez compris combien j'ai à coeur de défendre vos droits. Je travaille surtout pour vous, générations futures, afin de reconquérir vos libertés, vos privilèges; si nos efforts parviennent à vous faire rendre ce qui vous est dû, un jour, que nous ne verrons pas, nous, mais que vous verrez, fils de nos fils, le Canadien Français partagera les mêmes avantages que l'Anglais, sera sur le même pied que lui, arrivera aux plus grands honneurs du pays, même à celui de premier ministre du Canada.*

Hourra, hourra, hourra.

II

Il y avait cercle chez M. Girardin. A la lueur des bougies brûlant dans les grands candelabres, les conversations s'échangeaient vives, animées. Une trentaine de personnes

* Aujourd'hui le premier ministre du Canada est Sir Wilfrid Laurier et celui de la province de Québec, Sir Lomer Gouin.

étaient réunies au salon. Dans l'embrasure d'une fenêtre, un polonais, Thadens Polewski, professeur de physique, petit, grêle, aux regards pointus, discutait avec un espèce de savant tout renfrogné dans son étude, ne déviant jamais de la méthode écrite, ne voyant rien de ce qui se passe autour de lui, par conséquent fort agaçant dans sa manière de résoudre les problèmes psychologiques: les nuances lui échappant il ne peut saisir les lignes fines, imperceptibles, ses yeux ne lui laissant voir que les lettres, son esprit lent ne lui faisant comprendre que les points sur les i, il n'a qu'un intérêt au monde, ses livres. A chaque instant les mouvements d'impatience du Polonais dénotent combien il est contrarié de la manière de voir de son interlocuteur.

—Vous doutez, dit-il, eh bien! l'avenir le prouvera, dans un futur qui n'est pas loin encore, vous verrez tout cela.

— De la magie, alors, vous croyez à la magie.

—Je crois à la science, oui, nous découvrirons cette force motrice conduisant les machines, les voitures sans chevaux: avec l'étude approfondie nous deviendrons maîtres des courants aériens, nous traverserons les mers et les airs à volonté; en ces jours, la distance aura fini d'exister.

—Et le monde finira aussi.

—Je ne dis pas non, le pouvoir de l'homme

ne doit arriver qu'à un certain degré ; l'histoire de la Tour de Babel se perpétue d'ère en ère ; dans sa présomption l'homme veut atteindre le ciel, alors les cataclysmes effroyables l'ensevelissent à jamais, pour prouver aux nations qui succèdent, qu'une force supérieure à la force humaine tiendra toujours l'équilibre des mondes.

— Possible, mais en fait de science je m'en tiens à mes auteurs.

A côté de ces deux invités se tenait le mari d'une belle femme, arrivé à cette phase fade où il s'aperçoit qu'il n'a épousé qu'une poupée sans esprit ; c'est pour lui l'heure des regrets, des dissatisfactions, des mécontentements : c'est l'évanouissement d'une passion folle pour un être dont la beauté séduisante ne peut maintenant, dans le tête à tête, éloigner l'ennui qui l'oppresse : il sent le besoin d'échanger avec quelqu'un capable de le comprendre, ses pensées, ses opinions, ses sentiments, il voudrait, dans ces longues soirées passées au logis, entendre quelque chose de spirituel, de vif, d'animé ; il soupire après un regard qui pénètre, qui saisit, qui devine, tout cela lui manque au même instant. Il accepte avec joie les invitations du dehors pour fuir la monotonie du dedans. Son premier mouvement, en entrant dans un salon, est de chercher une physionomie expressive sur laquelle les impressions se lisent ;

depuis longtemps il est désenchanté des beautés plastiques, elles ne lui disent plus rien.

Ce malheureux dont je parle fixait avec ténacité ses regards sur Mademoiselle Girardin assise tout près de lui. Cette jeune fille, à la figure espiègle et mutine, comptait à peine dix-sept printemps: Elle causait à un monsieur d'une quarantaine d'années dont elle captivait toute l'attention. Il la questionnait souvent, ses regards approbatifs disaient combien il la trouvait intelligente. Monsieur du Vallon, auteur, arrivé récemment de France, avait quitté son pays pour venir faire des études dans le Nouveau-Monde; il scalpait sur le vif, étudiait les jeunes, pensant comme La Fontaine qu'on a souvent besoin d'un plus petit que soi, tout savant qu'on est, on peut parfois apprendre d'un enfant. Ses ouvrages étaient fort goûtés en Europe où il avait acquis une certaine renommée.

Aimable en conversation, comme il l'était dans ses oeuvres, tous recherchaient sa compagnie, même les petites filles de dix-sept ans se sentaient toutes fières lorsqu'il causait quelques moments avec elles.

Un auteur, en ces jours, au Canada c'était presque une merveille, les lettrés étaient si rares, on avait le droit d'avoir un peu d'orgueil lorsqu'on était remarqué d'un écrivain de renom.

Monsieur du Vallon et mademoiselle Girardin en étaient à ce point de leur conversation.

— Mais, disait-il, je ne comprends pas bien Mademoiselle, en quoi je puis vous gâter mon héroïne en lui donannt une physionomie d'une douceur angélique.

— Ah! c'est comme cela, monsieur, lorsque j'entends dire de quelqu'un qu'il ou qu'elle a une figure douce, je ne puis me défendre de penser qu'elle est traitre comme un gant de soie.

— Vous m'étonnez davantage, expliquez-moi comment un objet paraissant si inoffensif peut être si perfide.

— C'est juste. Vous autres hommes vous ne comprenez rien à la toilette d'une femme, vous ne savez pas que le plus petit objet, constituant l'ensemble de son costume, peut être la cause de grands malheurs, même parfois briser toute une existence. Voyez la similitude entre une figure angélique et un gant de soie, la première a un attrait, un charme qui vous attire, vous séduit au premier coup d'oeil, parce que la régularité des traits constitue cette douceur répandue sur la physionomie. Vous croyez que le caractère répond à la perfection du visage, puis patatras, à la moindre contrariété, vous vous apercevez, avec désappointement, que votre doux ange n'est simplement qu'un vilain petit démon, sans sentiments, violente, sans

coeur, l'harmonie des traits est un masque superbe pour dissimuler et tromper. Le gant de soie, lui aussi, est très doux, on peut le mettre en toute circonstance; s'il fait chaud, il se prête à merveille dessinant bien la main sans la suffoquer, s'il fait froid, c'est encore mieux, il glisse comme un charme; mais au moment suprême, crac, le voilà qui se fend, sans que vous vous en aperceviez, sans que vous le soupçonniez même, des ouvertures béantes se sont formées au bout de vos doigts; le voisin, la voisine, vous regardent, vous examinent, vous n'en savez le pourquoi, ce n'est qu'en rentrant chez vous, en enlevant le gant perfide que vous avez le mot de l'énigme. Ecoutez je vais vous raconter une triste histoire pour vous prouver combien ma comparaison est juste.

— Dites, Mademoiselle, je suis fort curieux de l'entendre.

— Oh! ne riez pas, je ne pourrais vous en faire le récit.

— Je ne ris plus, j'écoute.

— Bien alors. Ce que je vais vous narrer est triste et vrai, il faut être toute oreille.

— Et tout coeur.

— C'est parfait. Si l'anecdote vous intéresse je vous donne la permission de la mettre dans votre prochain roman.

— Vous connaissez les acteurs?

— Sans doute. Je ne les nommerai pas, peu

de temps s'est écoulé depuis que ces événements se sont passés, vous reconnaitriez les personnages, il ne faut pas les dévoiler puisqu'ils sont malheureux aujourd'hui et que nous ne pouvons remédier aux choses.

— Qui sait?

— N'importe, je leur garde l'anonyme. J'appellerai l'héroïne Laure, le héros Alain. Donc Laure est à sa glace jetant le dernier regard sur son nouveau costume, la moulant, la dessinant au pinceau. Un sourire de satisfaction illumine sa figure, sur ses traits un sentiment de contentement se devine; elle est fière de sa toilette, parce qu'elle l'a confectionnée, qu'on dirait qu'elle sort de chez la première faiseuse, qu'elle semble coûter un bon prix, tandis qu'elle a déboursé très peu pour en faire l'emplette, parce-qu'enfin elle est charmante ainsi vêtue. Oh! si aujourd'hui elle rencontrait Alain, elle lui plairait peut-être. Alain est un individu auquel son imagination se plait à donner toutes les qualités: ne lui ayant causé qu'à de rares intervalles, elle rêve cependant de lui, à leur première rencontre, elle a reçu le coup de foudre, depuis elle n'a qu'un désir; le connaître plus intimement afin de s'assurer si elle ne se trompe pas, si vraiment, il répond à l'idéal qu'elle s'en fait; alors combien elle se sentirait heureuse s'il éprouvait à son égard un sentiment de réelle tendresse. Laure est étrange,

elle a été aimée bien souvent, on a sollicité sa main, elle est restée indifférente à ses admirateurs, la richesse, les belles positions, elle les a refusées, ne pouvant donner son coeur à ceux qui voulaient l'épouser, elle a préféré rester seule, sans fortune, mais franche et libre, étant incapable d'accepter une affection sincère sans la partager.

Elle pose sur sa tête son élégant chapeau, encore de sa confection, puis donc, les gants de soie. Ainsi elle est parfaite. Légère et fraiche comme un jour de printemps elle sort, comptant sur un heureux hasard pour rencontrer celui qui occupe sa pensée. Le voilà, elle le voit de bien loin, il s'arrête, cause avec elle, jamais il n'a été aussi aimable, il lui promet de passer la voir chez elle; mais soudain ses regards se portent sur les mains de la jeune fille. Comment, si bien mise et des fenêtres aux doigts! Un nuage passe sur son front, Alain est un homme rangé, d'une méticuleuse propreté, d'une particularité excessive, ayant une instinctive horreur des femmes sans ordre. Impressionnable, nerveux, il ne peut dissimuler, sa conversation change, il devient plein de réticences, comme un portier de séminaire, puis soudain saluant, il la quitte. Etrange, c'est étrange, se dit la jeune fille, quelque chose de mystérieux s'est glissé entre elle et lui, il n'était plus le même qu'est-ce donc? En arrivant

chez elle, oh! désespoir! elle le comprend en retirant ses gants qu'elle n'a portés qu'une fois, l'annulaire et le pouce sont troués, ils étaient si parfaits lorsqu'elle les a mis! Sa réputation est faite; il l'a jugée paresseuse et malpropre, elle qui met tant de soins à tout bien faire. Des larmes amères, suivies depuis lors de plusieurs autres, glissent lentement sur ses joues. Alain n'est plus revenu chez elle, il évite sa rencontre autant que possible, car il éprouvait déjà pour la jeune fille une profonde admiration, qu'une plus longue connaissance aurait sans doute changée en un sentiment plus tendre. Voyez-vous maintenant monsieur, tous ces désenchantements avec les douces figures et les doux gants de soie?

— Excellent, parfait, mademoiselle, on ne peut plus juste.

— Que vous raconte donc là ma fillette pour vous intéresser à ce point? monsieur l'auteur, fit en approchant monsieur Girardin, on dirait vraiment que vous causez avec un diplomate.

— Mais, monsieur, mademoiselle est plus intéressante qu'un diplomate.

— Ah! monsieur du Vallon, je me sauve, je ne veux pas que l'on se moque de moi ainsi. Mon père défendez-moi, je vous cède la place.

Et rieuse elle s'léoigna pour se joindre à un groupe de jeunes filles.

En ce moment Pierre Dugal entrait. Il

avait quitté ses vêtements d'étoffe du pays pour l'habit du soir. Le jeune homme possédait ce cachet particulier aux gens nés de parents bien; habitués dès l'enfance à se couvrir de tissus fins, de lainés recherchés, ils conservent toute leur vie ce je ne sais quoi qui les distingue des foules, les faisant remarquer malgré tous les changements de fortune qu'ils peuvent avoir subis: dès qu'ils endossent le vêtement de cérémonie, ils redeviennent eux-mêmes, ils entrent dans leur élément, c'est-à-dire qu'en les apercevant on fait la remarque: —Ce monsieur est le fils de cette femme supérieure qui réunissait chez elle une société d'élite. Cette dame est la fille de ce savant orateur, dont la parole éloquente entraînait les masses. — Souvent ce monsieur, cette dame ne sont eux-mêmes que de parfaites nullités, mais ils ont ce lustre du vrai diamant qui ne s'éteint pas: dès qu'on les enchâssent dans la monture convenant à leur feu, ils éclipsent tous les autres bijoux. Ainsi les hommes, les femmes sachant porter la toilette auront toujours, quoiqu'on en fasse, cette supériorité sur les autres dans leur tenue, parce qu'ils ont ce que ni le malheur, ni la pauvreté ne peut leur enlever; le père était un gentilhomme, la mère une dame, ils sont nés dans un milieu policé; ils peuvent avoir déchu, n'importe, on les reconnait au moindre geste, à la main qui s'avance,

au pli de la robe qui ne se ferme pas comme celui de la voisine, au frottement du soulier sur le parquet, c'est étrange, incompréhensible et pourtant bien vrai, l'atavisme se glisse même dans ce mouvement, et les fait reconnaitre comme appartenant à la caste dont ils sont issus.

III

Pierre avait vingt-six ans, une nature enthousiaste, un coeur franc, généreux. Ayant perdu son père très jeune, ne voulant pas entamer le petit capital de sa mère, il avait parfois connu de durs moments. Sa persévérance, son amour du travail avaient aplani les difficultés. Il avait peiné pour orner son esprit d'une éducation solide, afin d'embrasser une profession libérale: ses efforts avaient été bien récompensés, à vingt-deux ans il était reçu notaire, avait acquis en peu de temps une bonne clientèle à Saint-Eustache, où d'après les conseils du docteur Chénier son ami il était allé s'établir.

Le jour où nous le retrouvons Pierre était l'heureux fiancé de mademoiselle Lucienne Aubry, la frêle jeune fille que nous avons un instant entrevue à sa fenêtre laissant tomber une rose aux pieds du jeune homme.

M. Dugal avait connu cette enfant lorsqu'elle n'avait que douze ans, ayant été alors son professeur d'anglais. Comme lui Lucienne était orpheline. Un accident de voiture lui avait en-

levé à cinq ans son père et sa mère. La douleur de l'enfant fut si profonde, malgré son jeune âge, qu'on s'attendit à sa mort pendant plusieurs mois. La famille qui l'avait recueillie ne s'en affligeait pas outre mesure, l'enfant étant héritière d'une petite fortune devant leur revenir ; néanmoins comme la plupart des êtres faibles et délicats elle résista au choc nerveux qui avait si fort ébranlé son système ; elle dépérit, elle devint livide n'étant plus que l'ombre d'elle-même, elle souffrit mille morts, mais elle ne mourut pas. Un an s'écoula avant que le médecin put la déclarer hors de danger, alors l'oncle et la tante décidèrent qu'elle pouvait commencer ses études avec leurs deux enfants, Louise et Gaston, de quelques années plus âgés qu'elle.

On avait une institutrice capable, mais sévère, sans tendresse, n'ayant qu'un but, l'avancement de ses élèves, au détriment de leur santé même, n'admettant pas qu'au plus jeune âge on put rester indifférent à l'étude, classant dans la catégorie des paresseux, des sans talents, les natures délicates qu'un travail trop assidu épuise et dégoûte. Sans cesse elle réprimandait Lucienne, dans le cerveau de laquelle elle voulait loger une infinité de connaissance, beaucoup trop sérieuse pour son âge.

Lucienne s'efforçait bien quelquefois d'apprendre ; mais ne trouvant aucun intérêt à des

études qu'elle ne pouvait comprendre, découragée elle se disait avec philosophie.

— Pourquoi me rendre ainsi malade pour retenir par coeur des choses qui m'ennuient? mieux vaut supporter les réprimandes de ma maitresse que de me fatiguer à ce point. Si elle m'aimait je souffrirais volontiers pour lui faire plaisir; mais elle ne m'aime pas, elle n'a que de dures paroles à m'adresser, elle me gronde sans cesse, à quoi sert d'étudier.

Les reproches de l'oncle, de la tante, restaient pareillement sans résultat parce qu'elle se disait à leur endroit comme pour son institutrice:

— Ils ne m'aiment pas, pourquoi me rendrais-je malade pour eux.

Son enfance était donc bien triste. Elevée dans une famille au caractère autocrate, où l'on se faisait une gloire d'étouffer les moindres sentiments de tendresse, de cacher comme une faiblesse les émotions les plus légitimes, Lucienne s'était habituée à refouler au fond de son âme toutes ses impressions. Vive, sensible, elle souffrait dans cet intérieur rigide, où l'on se trouvait parfaitement en règle avec elle, du moment qu'elle était élégamment vêtue, bien nourrie, qu'on lui donnait une éducation soignée. Si parfois, fatiguée d'une étude trop prolongée, l'enfant tout à coup se mettait à courir après un petit chat, passant devant elle,

afin de mettre en action la surabondance d'activité de sa nature, l'institutrice la réprimandait sévèrement, la menaçant des feux d'un autre monde où les petites filles paresseuses seraient punies. La nuit, énervée par un travail trop assidu, elle passait des heures sans sommeil, se demandant si réellement on était dans le vrai, si des punitions terribles lui étaient réservées parce qu'elle n'avait pas voulu apprendre mot à mot une huitaine de longues leçons, plus ou moins énigmatiques pour elle. Alors le désolé de l'absence de ceux qu'elle avait perdus, se faisait sentir plus cuisant, elle pensait à son père, à sa mère, les pleurait dans son petit lit jusqu'à ce qu'elle s'endormit d'épuisement. Le lendemain brisée par les larmes, elle ne se sentait aucun attrait pour l'étude, et recommençait la journée avec la triste perspective d'être réprimandée comme la veille, sinon plus; n'osant dire que sa santé lui interdissait un tel labeur, puisque personne ne l'eut cru, tous jouissant d'une robuste constitution et n'admettant pas qu'une tension d'esprit trop soutenue pût être injurieuse à un être faible. Elle avait fini par accepter philosophiquement les réprimandes de sa gouvernante, les sarcasmes de son cousin, de sa cousine qui, eux, savaient toujours leurs leçons. Elle se consolait auprès de sa poupée, véritable amie à laquelle elle faisait ses confidences; la poupée l'écoutait sans rire de ses idées, sans la trouver étrange;

Lucienne l'entourait de tendresse comme si vraiment elle eut eu une âme, la baisant avec l'amour d'une vraie petite mère capable de tous les dévouements. Ou bien, c'était le petit chat qui recevait toute l'exubérance de cette nature affectueuse. Le ronron régulier de l'animal, lorsque sa main la caressait, lui exprimait combien il était content d'être ainsi choyé, alors elle se sentait moins seule, quelqu'un était heureux de son affection.

Jusqu'à douze ans Lucienne n'eut qu'un désir, arriver le plus tôt possible à la fin de la classe pour être libre de son temps et l'employer à sa guise; alors on la laissait avec indifférence s'amuser comme bon lui semblait.

Mûrie par la souffrance cette plante sensitive s'était repliée sur elle-même pour cacher au plus profond de son coeur les nobles élans de sa nature généreuse, sa tendresse, ses enthousiasmes, sa vive admiration du beau, du bien.

Son âme avait l'intuition des beautés morales; elle possédait une grande douceur de caractère, une patience remarquable pour endurer ses propres souffrances; mais une indignation vive et spontanée la faisait vibrer à la moindre injustice commise à son prochain, alors elle s'exprimait avec impétuosité pour défendre l'opprimé; se prodiguant sans réserve pour soulager celui qui souffrait; trouvant tou-

jours la parole juste pour adoucir les tristesses du coeur ; évitant avec ses compagnes ces mots méchants que les enfants insouciants se disent souvent netre eux et qui parfois blessent si profondément.

Vers l'âge de quatorze ans Lucienne n'était pas jolie, car un air permanent de tristesse maladive voilait l'expression de ses traits, comme un sombre jour de pluie change l'aspect d'une belle nature ; il fallait pour rendre tout le charme à cette physionomie mobile quelques chauds rayons de soleil venant détruire les vilains microbes de l'indifférence qui l'entourait.

Ce soleil se montra un jour sous la forme d'un jeune professeur d'anglais que l'oncle avait engagé pour ses enfants et pour elle.

Le jour où Pierre entra dans la maison de Monsieur Aubry les trois enfants étaient réunis dans la salle d'étude, vaste pièce à deux larges fenêtres dont les murs étaient tapissés de cartes géographiques, de tableaux d'arithmétique, de plantes botaniques des pays tropicaux, de représentations d'animaux sauvages de toutes les contrées d'Afrique, d'Asie et du Nouveau-Monde ; puis en face de cette ménagerie étaient encadrés les visages de plusieurs guerriers Grecs, des fameux généraux de l'antiquité, des poëtes latins à côté des héros romains et des écrivains français de renom. Tout

était disposé sur ces murs de manière à frapper l'imagination de l'enfance, un énorme globe terrestre ornait un coin de la chambre, un microscope se trouvait tout auprès, une vaste bibliothèque couvrait un pan de la muraille, trois ou quatre cents volumes d'ouvrages instructifs, de classiques, d'oeuvres littéraires y étaient enfermés: on avait réuni là tout ce que l'on pouvait se procurer en ces temps pour acquérir une instruction solide et variée.

L'institutrice assise au milieu de cette salle d'étude examinait les trois enfants sur la grammaire; elle avait une physionomie d'assiette brûlée au four, de larges lunettes cachaient ses yeux vert de mer, son front bas se sillonnait à tout instant de raies transversales, lui donnant une apparence rigide peu faite pour attirer la confiance de l'enfance. Elle tenait, en sa main longue, effilée, nerveuse, une règle dont elle frappait la table avec impatience lorsque les réponses n'étaient pas satisfaisantes.

Louise, comme toujours, avait bien répondu; Gaston, son frère, gros garçon aux joues rebondies, à travers lesquelles l'énorme quantité de rosbif qu'il avalait chaque jour semblait vouloir sortir encore tout saignant, se rasseyait satisfait lui aussi de son savoir, qui pourtant ne lui coûtait peu d'efforts, car il possédait une mémoire prodigieuse, suppléant à l'esprit qui lui manquait et en faisant un enfant avancé

pour son âge, aussi toute la famille le regardait comme un phénix sur lequel elle bâtissait de brillantes espérances; il deviendrait quelque chose, il ferait sa marque dans le pays, et la mère le croyant un prodige, le dorlotait à sa manière en le bourrant du matin au soir, de friandises, alourdissant davantage sa nature épaisse et indolente. Il avait une corpulence éléphantine, des mollets et des muscles de boxeur, dont cependant il faisait usage le moins possible. Etant trop paresseux pour se remuer il avait l'habitude de se servir de Lucienne pour toutes ses commissions. Avait-il besoin d'un morceau de papier, d'une plume ou de l'encre, c'était elle qu'il envoyait quérir ces objets en lui criant de se dépêcher. Le bon naturel de sa cousine, son besoin de mouvement lui faisait accepter volontiers cette charge de commissionnaire. A cet instant elle lui rapportait un livre qu'il lui avait demandé. Gaston la regarda malicieusement.

— C'est bon, dit-il, tu m'obéis bien, je crois que je te prendrai pour ma femme lorsque je serai grand.

— Moi je ne te prendrai pas pour mari, répondit Lucienne vivement, je n'aime pas les gros garçons rouges.

— Comment, petite impertinente, tu n'es pas si belle, avec tes joues cadavériques. Je voudrais bien savoir qui aimera un petit être ra-

chitique comme tu l'es? personne; tu es trop laide; un mari aurait honte de toi. Moi je ferai un bel homme grand, fort, tout le monde m'admirera.

— Mais une femme de coeur ne voudra pas t'épouser.

— Cessez vos discussions, fit l'institutrice, en frappant la table de sa règle avec impatience, c'est l'heure d'étudier et non de se quereller, vous copierez chacun dix pages de l'histoire d'Assuérus pour vous apprendre à garder le silence en classe et à respecter la présence de votre institutrice qui elle, a passé des jours, des mois, des années à étudier sans aucune distraction pour devenir compétente en matière d'éducation, vous devez comme elle acquérir la science; mais non en discutant de sujets puérils qui ne devraient jamais être dans la bouche d'enfants bien élevés. Soyez tranquilles maintenant. Vous Lucienne, à votre tour de répondre, donnez-moi les exceptions de la grammaire.

— Elles m'ennuient les exceptions, je ne les ai pas apprises.

— Comment, encore, vous ne serez jamais intelligente.

— Peut-être, mais beaucoup de personnes connaissant parfaitement la grammaire sont des imbéciles, mon oncle l'a dit hier en parlant de monsieur Julien, il sait bien son orthogra-

phe, cela n'empêche pas qu'on l'a traité de niais.

— Vous avez toujours des réponses sans jugement. Les académiciens en savent plus que vous, mademoiselle, s'ils ont jugé à propos de mettre des exceptions c'est qu'elles doivent être là.

— Je ne trouve pas, je ne vois pas l'utilité d'amonceler les difficultés pour rien, il serait tout aussi intelligent d'écrire, inquiète, secrète, discrète, complète, replète et concrète avec deux t, bijoux, joujoux, cailloux, hiboux, choux, genoux et poux avec un s, heure, beurre, leurre et demeure, sans e, épandre et répandre sans a, afin, Afrique avec deux f.

La gouvernante l'écoutait surprise.

— Vous les savez donc, vous les avez apprises.

— Je les sais, oui, aujourd'hui, je les sais, demain je ne les saurai pas, après demain je les saurai, dans deux semaines je les aurai oubliées, et malgré l'opinion des académiciens, je me croirai toute aussi fine le jour où je ne saurai pas mes exceptions grammaticales que le jour où je les possèderai parfaitement.

— Votre raisonnement est continuellement faux; vous n'aurez jamais une éducation solide.

Lucienne fit une mone très expressive qui disait fort bien: Je m'en moque de votre éducation solide.

En cet instant monsieur Aubry entra avec Pierre.

— Monsieur Dugal, dit-il en le présentant à l'institutrice. Ce jeune monsieur connaissant parfaitement la langue anglaise veut bien se charger de l'enseigner à ces enfants. Mon fils et ma fille étant plus avancés que ma nièce, continua-t-il, je vous demanderai, monsieur Dugal, de donner la leçon de Lucienne en dernier, cette petite fille a peu de talent, elle ne veut pas apprendre, elle donnerait des distractions inutiles aux deux autres.

Un vif incarnat couvrit soudain les jours pâles de la fillette, un éclair jaillit de son bel oeil noir, son regard, tel que celui d'une gazelle effrayée se fixa sur le nouveau venu avec inquiétude. Qui était-il? aurait-elle à souffrir là encore.

Son âme s'angoissait souvent parce qu'elle appartenait à ce contingent d'êtres humains dont toutes les fibres vibrent au moindre souffle, dont les impressions se colorent des teintes les plus imperceptibles. Ils possèdent un certain fluide magnétique qui attire l'ami en repoussant le faux; au premier abord ils sentent, soit un besoin de fraternel épanchement, soit un mouvement de répulsion instinctive, selon les natures qu'ils rencontrent, jamais ils ne se trompent. S'ils n'agissent d'après leur première impression, ils regrettent sans cesse de

n'avoir écouté la voix intérieure qui leur a crié: Aime on crains ici.

Le regard doux et compatissant de Pierre, plaignant l'enfant d'avoir eu à subir une aussi humiliante introduction de la part de son oncle, calma à l'instant le mouvement de révolte qui s'agitait au fond de l'âme de Lucienne, pour faire place à un sentiment de reconnaissance, il la plaignait, elle le sentait.

Pierre voulant dissiper sa confusion s'approcha d'elle et lui demanda avec intérêt si elle aimait la langue anglaise.

—Je ne la connais pas, répondit-elle, mais je crois que je l'aimerai si vous me l'enseignez.

Déjà ils se comprenaient, ils étaient droits et francs tous deux.

IV

A partir de ce jour l'existence de Lucienne changea; quelqu'un s'intéressait à elle, son ciel s'azurait; elle sentait là une protection toute nouvelle, inconnue jusqu'alors, elle s'y abandonnait avec ivresse, sentant qu'elle n'était plus la même. Les sourdes révoltes qui parfois avaient agité son âme froissée, meurtrie, ne se faisait plus sentir, une parfaite sérénité régnait dans son plus intime intérieur.

L'heure de la classe anglaise n'arrivait jamais assez tôt et la leçon était toujours parfaitement sue; pour Pierre elle s'était mise à l'étude avec ardeur...

Dès sa première entrevue avec cette enfant, le jeune homme avait compris combien on avait fait fausse route en cherchant à lui donner de l'émulation par des reproches et des comparaisons humiliantes; lui qui avait une mère pleine d'attentions délicates à son endroit, une mère dont la tendresse avait su éloigner de sa route toutes les petites difficultés auxquelles les enfants sont en butte. Par ses doux encouragements, par ses sages conseils elle avait fait de son fils un homme vertueux, de coeur et, d'énergie.

Pierre sentit vite que Lucienne était malheureuse, lui, ce brave et fort garçon, qui n'aurait pu se passer des soins dévoués et tendres de sa mère, éprouva un sentiment de profonde pitié pour ce petit être faible et délicat ne recevant de sa famille que des rebuffades. Il s'appliqua à lui éviter autant que possible les difficultés, lui expliquant avec une patience remarquable, chez un jeune homme de cet âge, tout ce qui eut pû l'embarrasser.

Chaque jour il s'intéressait de plus en plus à son élève. Il avait su gagner sa confiance. Avec des élans spontanés d'abandon, elle lui disait toutes ses pensées, l'initiant aux moindres incidents de sa vie, elle se révélait à lui vive et spirituelle. La transparence de sa peau lui laissait voir toutes ses impressions, qui se traduisaient sur l'épiderme en teintes roses ou

les, changeant subitement la statue de marbres en un être exubérant de vie, de pensées, d'aspirations. Il l'écoutait, captivé par le timbre séduisant de sa voix d'enfant, dans laquelle se glissait déjà un souvenir de femme. Le jeune homme avait six ans de plus qu'elle, mais il oubliait cette différence lorsqu'elle lui parlait et subissait le charme de sa conversation. Lucienne près de Pierre oubliait ses chagrins, ses souffrances et redevenait elle-même.

Des mois s'écoulèrent ainsi rapprochant de plus en plus leurs existences. Un attrait mystérieux les unissait davantage, à chaque entrevue, la leçon se prolongeait à leur insu ; le jeune homme alors un peu confus s'éloignait en toute hâte de cette demeure, où il laissait la plus grande partie de lui-même.

Pour Lucienne lorsqu'il n'était plus là, un sentiment de tristesse l'oppressait, elle errait, désorientée, dans les allées du jardin où résonnait encore le bruit de ses pas, où les rafales de l'air gardaient, enroulé dans leurs nuages, l'écho de ses douces paroles, où le froissement des branches écartées redisait son passage à cet endroit, où le dénudé de quelques touffes fleuries attestait qu'il s'était penché là pour y cueillir les roses ou le myosotis ornant maintenant son corsage ; même les silences de l'air lui rappelaient qu'un instant il s'était tû pour noyer son regard dans le sien. Elle restait fascinée à ce souvenir, inconsciente, dans sa naïve inno-

cence, de ce qui s'agitait au fond de son âme. Elle avait déjà dans son coeur tous les dévouements, les tendresses, les abnégations révélant un véritable amour, sentiments réunis pour n'en compléter qu'un seul, mais ce sentiment elle ne le connaissait pas, elle le subissait, elle en jouissait, elle en souffrait ; cet étranger dont la présence la subjuguait, elle ignorait son nom, sa puissance.

Plus les jours s'écoulaient, plus les deux jeunes gens se sentaient indispensables l'un à l'autre. Lucienne avait déjà dix-huit ans. Elle avait grandi pour devenir une mignonne jeune fille, non belle, mais jolie, possédant ce charme immarcessible, ce je ne sais quoi d'attirant que les grandes beautés n'ont presque jamais. Outre une grâce parfaite de mouvement, elle avait une simplicité attrayante, une grande réserve unie à un abandon charmant dans sa manière de recevoir, de dire, de converser ; en peu d'années elle avait acquis de nombreuses connaissances. Des notions générales d'histoire, de français, d'anglais, de musique, de chant faisaient d'elle, à cette époque, où l'instruction était si peu répandue au Canada, une personne supérieure.

Pierre se sentait fier de son élève, elle avait depuis longtemps dépassé dans ses études son cousin et sa cousine. Cette dernière était une grande jeune fille de vingt ans, aux traits réguliers, au caractère froid, impassible, n'ayant

peur de rien, indifférente à tout, ne voulant cependant supporter aucune contradiction. Quelquefois lorsqu'elle regardait Pierre, un éclair jaillissait de ses yeux bleus que voilaient aussitôt ses longs cils, puis elle redevenait la statue impénétrable, hautaine, ayant la conviction de sa supériorité sur les autres, défaut habituel des nullités. Elle était belle, sans charme, on l'admirait, mais rien en elle n'attirait. Elle n'avait que des sourires railleurs à donner aux expansions vives et enthousiastes de Lucienne, ne comprenant nullement les intimes jouissances qu'éprouvent les âmes supérieures devant une belle nature, le tableau d'un grand maître, le poëme d'un génie, toutes ces choses demeuraient pour elle à l'état énigmatique : elle n'avait d'admiration que pour le sport, les exercices violents, dangereux ; elle savait tirer admirablement un coup de fusil, ne manquant jamais le but ; le cheval qu'elle montait la craignait à l'égal du jockey le mieux aguerri et l'esquif qu'elle guidait coupait avec une témérité ridicule la vague la plus furieuse. Rien n'arrêtait sa volonté de fer, lorsqu'elle avait décidé de franchir un espace ; le danger, elle ne le connaissait pas, traitant de vapeurs nerveuses la prudence raisonnée.

Un soir d'été que les deux jeunes filles et Pierre étaient réunis au jardin, Louise, fatiguée de la chaleur oppressive qu'il avait fait tout le jour, proposa soudain d'aller faire une prome-

nade sur l'eau. La nature était calme, au loin le sommet estompé de la montagne se mêlait aux nuages violacés du ciel, dont la profondeur semblait un brasier enflammé, où s'enfonçait l'astre du jour irradiant de ses dernires rayons la voute céleste. La terre s'endormait, bientôt la nuit l'allait couvrir de son manteau, de distance en distance montait dans l'espace la fumée enroulée des usines dont les feux se mouraient, l'heure du travil était finie, l'ouvrier depuis longtemps avait quitté l'atelier et sur le bord du Saint-Laurent se répercutaient les chants populaires des travaillants: leurs voix montaient, telle que la vague, s'élevant, s'abaissant, se modulant, diminuant pour finir enfin comme le dernier roulis de l'eau venant mourir sur la grève. Comme il faisait très chaud la population canadienne cherchait à respirer quelques bouffées d'air frais près de l'onde transparente, qu'aucune brise ne venait rider. Tout invitait à jouir d'une promenade sur la rivière, on ne pouvait choisir un soir plus propice.

Les trois jeunes gens jouissaient de cette sérénité de profondeur sur laquelle leur léger esquif glissait rapidement. Louise ramait. Lucienne avait laissé pendre sa main dans l'eau, Pierre contemplait le sillon que ses doigts délicats y traçait; parfois de longues herbes aquatiques venant à la surface, enlaçaient le poignet de la jeune fille, avec un mouvement nerveux

promptement elle retirait sa main; alors le jeune homme lui aidait à se débarrasser de l'herbe rebelle, qui demeurait collée à la peau fine, heureux de sentir dans la sienne cette main qu'elle lui livrait, avec un abandon charmant.

Ils franchirent ainsi un long espace, n'écoutant que les poëtiques hymnes chantant au fond de leurs coeurs et les divins silences que seules leurs âmes comprenaient: soudain au milieu de cette joie intime Pierre tressaillit, une exclamation s'échappa de ses lèvres.

— Que faites-vous? mademoiselle Louise, s'écria-t-il, nous allons droit dans le courant, ce passage est excessivement dangereux, ramez en sens contraire.

— Non, répondit-elle, nous franchirons ce passage. Je l'ai déjà fait, d'ailleurs vous savez nager, moi aussi, si nous versons nous ne prendrons qu'un bain rafraichissant.

— Mais votre cousine.

— Lucienne est une petite poltronne, elle n'a pas appris à nager, eh bien! si nous faisons naufrage vous la sauverez.

Disant elle donna un vigoureux coup d'aviron menant droit au danger.

— Malheureuse, s'écria-t-il.

Au même instant le canot tourna bout pour bout, le remous l'avait saisi, on le vit tournoyer comme une toupie puis soudain, disparai-

tre. La lune qui montait éclaira le sinistre spectacle, des pêcheurs sur la grève, mirent leur barque au large, ils saisirent en premier lieu un corps insensible montant à la surface. Plus loin les eaux s'agitaient en un tourbillon, c'était Pierre soutenant Lucienne d'un bras et faisant des efforts surhumains pour regagner le bord; le courant l'entrainait en sens inverse, malgré tout son courage il allait périr avec son précieux fardeau, lorsque deux bras vigoureux le happèrent au passage, une voix lui cria:

"As pas peur, nous y voilà, mon fiston, le gabier a le bras fort pour tirer des alouettes comme vous autres, ah! bigre, ils sont deux! Tant mieux la pêche aura été bonne ce soir, n'empêche que si j'n'avais été là, mes jeunes imprudents, vous y étiez pour un bon voyage de l'autre côté des lignes."

Tout en parlant le pêcheur avait saisi Lucienne évanouie et l'avait placée dans le fond de sa barque, tandis que Pierre se cramponnait au bord, après quoi le généreux sauveteur aida le jeune homme à se hisser dans l'embarcation.

— Où est mademoiselle Louise, demanda Pierre aussitôt.

— L'autre créature, mon camarade l'a dans sa barque, vous avez eu une fière chance, mes perdreaux, que nous fussions à l'affût ce soir, sans nous, vous y étiez tous trois.

— Merci, merci, fit Pierre en serrant la main

de son sauveur, tandis qu'une larme brillait dans son regard, puis se penchant vers Lucienne :

— Elle vit, n'est-ce pas?

— Mais oui, on n'est pas si lent à repêcher des moineaux de votre espèce qu'ils puissent mourir avant qu'on les retire de l'eau ; agitez un peu ses bras, à cette jeunesse pour aider sa respiration, tandis que je vais ramer au bord.

Pierre souleva mademoiselle Aubry, appuya sa tête sur son épaule, puis avec la tendresse d'une femme balança de bas en haut ses deux bras. Bientôt un léger soupir souleva le sein de la jeune fille, ses membres s'agitèrent faiblement.

— Revenez à vous, chère Lucienne, murmura le jeune homme, vous êtes sauvée, je vous aime trop pour que vous me soyez enlevée.

Et ses lèvres baisèrent avec transport les mains de la jeune fille. Elle entrouvrit les yeux ; mais sans pouvoir rien réaliser : ce qu'elle éprouvait n'avit rien de précis, elle se sentait comme en un songe vague, où les douces sensations la berçaient sur des nuages d'or, l'élevant de ravissements en ravissements ; la joie intérieure de son âme lui révélait des ivresses inconnues jusqu'alors, il lui semblait que la vie la quittait ; elle était confondue avec un pur atmosphère dans l'immensité d'un monde nouveau, où les aspirations du rêve se trouvaient

réalisées, c'était la sérénité complète d'une âme inondée des rayons de l'âme qu'elle cherchait.

On fut bientôt à terre, la première barque y avait déjà déposé Louise, qu'un grand nombre de personnes entouraient. On la frictionnait et l'on étanchait le sang coulant d'une profonde blessure près de la tempe ; en tombant elle s'était frappée la tête sur l'avant de la chaloupe. Un jeune médecin s'étant trouvé par hasard parmi la foule, lui prodiguait les premiers soins.

— Il vaudrait mieux, dit-il, transporter immédiatement cette jeune personne à l'hôtel que nous voyons, elle est en grand danger.

Pierre arrivait portant Lucienne dans ses bras. Le médecin s'approcha.

— Y a-t-il aussi complication ici? fit-il en appuyant son oreille sur le coeur de la jeune fille. Non, rien d'alarmant pour celle-ci, quelques heures de repos calmeront l'agitation des nerfs.

Il versa sur les lèvres de Lucienne quelques gouttes d'un liquide qu'il avait avec lui.

— Hâtons-nous d'atteindre l'habitation voisine, continua-t-il en s'adressant à monsieur Dugal, votre soeur ou votre compagne, monsieur, est dans un état critique.

Pierre pâlit et chancela.

— Remettez-vous, dit le docteur, tout n'est pas encore perdu, où il y a vie, il y a encore

espérance, venez vite, vous avez vous-même besoin de soins.

En quelques secondes on atteignit la maison.

Les deux jeunes filles furent transportées dans une chambre, où des femmes se hâtèrent de changer leurs vêtements trempés. On avait envoyé un messager prévenir la famille Aubry. Le médecin s'établit au chevet de Louise dont la respiration diminuait de minute en minute. Pierre assis à côté de Lucienne s'efforçait de la rassurer au sujet de sa cousine, cherchant à lui donner une espérance que lui-même n'avait pas, afin de calmer l'agitation nerveuse qui s'était emparée de la jeune fille lorsque revenue de son évanouissement elle avait constaté l'état de Louise. Tous trois, à la lueur de la bougie tremblotante éclairant la pièce, attendaient, dans une muette angoisse, l'arrêt suprême qui allait changer en une chose inerte et glacée cet être qu'on avait vu quelques minutes auparavant plein de vie, de santé, de jeunesse. Oh! inanité de l'existence!

Quel sentiment, quelle haine, quelle jalousie avait donc déterminé ce coup de rame fatal conduisant à l'abîme cette embarcation dont la course rapide semblait à peine effleurer l'eau? dans quelques instants la mort allait emporter dans la tombe ce secret mystérieux.

Pierre se disait en jetant un triste regard sur le pâle visage de Louise, qu'un rayon de

lune pénétrant dans la chambre, blémissait encore :

— C'est moi que cette famille affligée accusera de la perte de cette enfant.

La délicatesse de sa nature lui faisait se reprocher d'avoir eu près de la femme aimée, un moment d'oubli, lui ayant laissé voir trop tard le danger vers lequel ils étaient tous trois dirigés. Lucienne le regardant comprit ce qui se passait dans son âme.

— Non, vous n'êtes pas responsable de ce malheur, Pierre, murmura-t-elle se penchant vers lui, vous n'avez rien à vous reprocher.

Pour la première fois elle l'appelait Pierre, voulant dans sa tendresse féminine adoucir son chagrin qu'elle ressentait si bien.

— Merci, chère Lucienne, que serais-je devenu si vous eussiez été frappée à sa place.

Elle sentit une larme couler sur sa main tandis qu'instinctivement il la rapprochait de lui comme si elle eut encore été menacée.

Le messager expédié à la famille de Louise avait fait hâte. Le père et la mère arrivèrent bientôt, mais leur enfant ne put les reconnaître, quelques minutes après elle rendait le dernier soupir. Alors les parents accablèrent M. Dugal de reproches amers, il était l'aîné, il aurait dû prévoir le danger ; ils ne voulurent rien entendre de sa part et lui déclarèrent qu'à l'a-

venir leur maison lui était fermée pour toujours.

Cette scène suivant la mort de sa cousine causa un nouvel évanouissement à Lucienne, déjà beaucoup affaiblie par le choc nerveux qu'elle avait reçu.

Quelques heures plus tard partant du Bout-de-l'Ile pour remonter à Montréal on voyait défiler un funèbre cortège, le corbillard n'était suivi que d'une seule voiture. De loin un jeune homme atterré, l'âme angoissée suivait du regard cette voiture qui transportait, privée de sentiment celle sans laquelle le monde n'était pour lui qu'un désert.

V

De longues et tristes semaines s'écoulèrent pour Pierre après ces malheureux événements. Il savait, par les récits de la ville, que Lucienne était dangereusement malade, il ne pouvait la voir ni même lui écrire. Chaque soir avec une angoisse profonde, il lisait dans les journaux la liste des morts ; si par hasard un nom commençait par les initiales de la jeune fille, son regard se troublait, un voile couvrait ses yeux, il ne voyait plus ; plusieurs minutes se passaient avant qu'il put trouver le courage de vérifier qu'il se trompait ; alors un peu rassuré il sortait pour chercher quelque diversion aux lugubres pensées qui le torturaient. Que serait le lendemain? Toujours cette préoccupation

Survivrait-elle au choc qu'elle avait reçu, cette frêle créature vers qui son âme s'envolait? recevait-elle dans cette maison, les soins, la tendresse que réclamait sa nature délicate? Hélas! il le savait elle était isolée au milieu des siens. Pauvre enfant comme il sentait cet isolement qu'elle supportait, comme il aurait voulu en ces heures de regret, pouvoir l'entourer de touttes les affections qu'elle avait si jeune perdues: de loin il lui criait:

— Pauvre amie, tu souffres et je ne suis pas là, je ne puis te voir, je ne puis t'entendre. Qui me laissera parvenir jusqu'à toi.

Ses pas l'entraînaient invariablement vers la demeure où reposait, malade, l'enfant que, depuis six ans il avait dirigée, soutenue, encouragée; mais là de sombres persiennes, toujours fermées, ne lui laissaient rien voir à l'intérieur de cette maison, dont le seuil lui était interdit.

Découragé, après de longs instants d'attente, il revenait chez lui plus inquiet, plus triste qu'avant: l'absence, l'anxiété lui faisaient comprendre jusqu'à quel point Lucienne lui était devenue chère, combien immense serait sa douleur s'il ne devait plus la revoir.

Un soir plus abattu que d'habitude, après avoir en vain épié le passage de quelques domestiques de monsieur Aubry, afin d'obtenir quelques renseignements sur l'état de Lucienne, le jeune homme voulant apaiser la fièvre

qui le brûlait, entra dans un hôtel pour y prendre quelques rafraichissements.

Plusieurs consommateurs attablés discutaient vivement la conduite du gouvernement; les opinions étaient chaudement énoncées; le mécontentement, grondant sourdement dans le coeur des Canadiens, grandissait de jour en jour. L'indifférence avec laquelle on recevait leurs plaintes accumulait au fond de leur âme, une haine qui bientôt devait se manifester au dehors d'une manière énergique.

Deux personnages, dans le fond le plus reculé de la pièce, se tenaient hors de la discussion, absorbés dans un entretien particulier, qu'ils échangeaient à voix basse.

Pierre voulant s'isoler prit place non loin d'eux. Bientôt les mots techniques prononcés par ses voisins attièrent son attention. C'était deux médecins se consultant sur l'état critique d'une patiente, qu'ils venaient apparemment de quitter. Le plus âgé, le docteur Bussière, était un praticien bien connu à Montréal. Son compagnon était un homme de vingt-sept à vingthuit ans, de moyenne taille aux épaules robustes, à la tête imposante et fière, aux traits réguliers, aux regards vifs, hardis et doux à la fois; la lèvre était énergique, le sourire attrayant; la physionomie franche, ouverte; ses cheveux épais et bouclés tombaient sur un front haut, intelligent, tout dans cette physionomie

dénotait une grande fermeté de caractère, jointe à une exquise bonté. Ce jeune homme qui devait, quelques années plus tard, tomber martyr de ses convictions était le docteur Chénier.

— Je crois, disait le docteur Bussière, qu'un changement complet de scène, d'entourage est indispensable. Une jolie campagne, où des soins attentifs seraient donnés à cette enfant, ferait plus que tous les médicaments. En vous appelant en consultation, mon cher Chénier, j'avais une idée à laquelle j'espérais que vous acquiesseriez. Vous possédez une résidence superbe à Saint-Eusatche, rien de plus séduisant, de plus poëtique que votre habitation, placée sur la pointe d'où l'on domine les deux rives, au milieu d'un bosquet d'arbres, dont le feuillage procure une ombre rafraichissante aux heures les plus chaudes du jour, vous permettant de rester au dehors la journée entière. De tous côtés, chez vous; le regard est captivé, seul on dirait que le bonheur doit régner en ce lieu. C'est le panorama qu'il faut à notre jeune malade, dont la nature sensitive s'impressionne des moindres petites choses. Voulez-vous m'aider à la guérir, Olivier. Je sais que vous ne me refuserez pas. Recevez cette jeune personne chez vous pour quelque temps, et la cure est assurée. Votre femme est charmante, sa compagnie sera d'un grand secours à cette petite. Vous pouvez demander ample rémuné-

ration, la jeune fille a de la fortune, je trouve par conséquent que rien ne doit être épargné pour la ravir à la mort qui la guette. Une consultation était nécessaire, je l'ai demandée à la famille qui paraissait peu s'en soucier; mais je vous l'ai dit j'avais mon idée, Mlle Aubry doit quitter momentanément la maison de son oncle, sans quoi je ne puis répondre de rien. Je vous ai présenté à la famille comme un jeune médecin s'occupant spécialement de maladies nerveuses, recevant parfois chez vous vos patients afin de les mieux surveiller. Connaissant votre âme généreuse je comptais d'avance que vous vous rendriez à mes désirs.

— Vous avez eu raison, docteur, je suis honoré de votre confiance, je recevrai chez moi, mademoiselle Aubry puisque vous croyez qu'elle bénéficiera d'un séjour loin de sa famille.

— Certes, si elle en bénéficiera! Vous êtes médecin et vrai, vous connaissez tous les obstacles auxquels nous nous heurtons pour guérir nos malades, dans un entourage où les mille petits riens, qui sont le grand tout pour notre patient, comptent comme de pures niaiseries, auprès de gens d'une perfection d'équilibre assommante, ne voulant jamais dévier de la règle commune.

— Je vous comprends; ces gens ont trop de sens pratique pour se tracasser de puérilités, ils ne veulent en rien troubler la limpidité de

leur existence, laissant aux nerveux, aux susceptibles d'impressions la folie de se dépenser pour leurs voisins.

— C'est cela, mon cher, ils sont conservateurs jusqu'à la moëlle des os; tout doit demeurer constamment dans la ligne de conduite qu'ils se sont faite.

A ce moment leur conversation fut interrompue par Pierre.

— Pardon, messieurs, dit-il en s'avançant, vous venez de prononcer le nom d'une personne à la quelle je m'intéresse vivement. Dites-moi je vous supplie dans quel état est mademoiselle Aubry? Je suis le malheureux jeune homme qui accompagnait ces dames lors du terrible accident. Depuis l'on m'a défendu l'entrée de la maison, me refusant même toute nouvelle pouvant diminuer la vive anxiété dans laquelle je suis. Voici ma carte. Vous êtes médecins, vous me pardonnerez de me présenter ainsi en vous interrompant; le médecin connait toutes les phases pénibles de l'existence; il assiste aux deuils, aux déchirements qui forment les douloureux cortèges de l'humanité, plus que tout autre il comprend les angoisses que l'on éprouve au sujet d'une personne qui nous est chère, lorsque l'on sait ses jours en danger.

— Ah! c'est vous monsieur, ancien professeur chez ma patiente, fit le plus âgé des hom-

més de science, je vous ai déjà vu, je suis content de faire votre connaissance. Mon collègue, le docteur Chénier, continua-t-il en désignant son compagnon.

Pierre salua tandis que le Dr Bussière continuait :

— Eh bien ! mon jeune ami, votre pauvre petite pupille est encore gravement malade ; mais nous voulons la sauver. Vous nous aiderez, fit-il en fixant Pierre de son regard profond, nous allons la transporter à Saint-Eustache, là vous viendrez vous-même chercher de ses nouvelles. Mademoiselle Aubry a besoin de distractions ; une figure amie lui fera du bien, j'en suis sûr.

— Docteur, dites-vous vrai, fit le jeune homme saisissant la main du médecin qu'il serra avec une vive émotion. Je pourrai la revoir?

— Oui, oui, certes, il faut que vous la revoyiez, vous êtes justement le remède que je cherchais. Diantre, diantre, je ne m'attendais pas à cela. Ma petite malade a une figure tellement enfantine que je n'avais pu tirer une semblable conclusion, j'aurais plutôt pensé qu'elle jouait encore à la poupée. Vous me tirez d'une vive anxiété, désormais je laisse entre vos mains cette guérison, vous serez plus habile que moi. Mon ami Chénier et sa femme ne seront pas des Cerbères trop sévères, ils se montreront conciliants chaperons. Allons je ne suis

pas fâché de monter une petite intrigue contre cette famille draconienne. Ils m'ont si souvent impatienté; je leur en ai voulu plus d'une fois d'aggraver la maladie de ma patiente par leur manière d'agir, continuellement en désaccord avec le traitement voulu dans les cas de nervosité. A nous trois, maintenant, je puis certifier de guérir cette enfant. Dans une couple de jours je conduirai moi-même mademosielle Aubry chez le Dr Chénier ;Saint-Eustache est le pays convenant aux plus poëtiques idylles.

— Docteur comment vous prouver ma reconnaissance, murmura Pierre.

— En menant à bonne fin votre beau poëme, cher enfant.

Et le bon docteur donna une petite tape amicale sur l'épaule du jeune homme.

A cet instant il se fit un mouvement général dans la sâlle; tous les buveurs se levèrent en même temps, de longs hourrahs firent trembler les murs de la pièce, un personnage d'une distinction remarquable, aux traits nobles et beaux, drapé dans les plis d'un long manteau entrait dans l'hôtel.

— Vive Papineau, vive Papineau!!

Le tribun salua avec ce geste particulier de noblesse qui le caractérisait, sa belle figure s'illumina d'un sentiment de joie. un éclair brilla dans son regard, où se lisait cette intelligence supérieure appartenant aux conducteurs

des nations. Sitôt qu'il apparaissait la foule était transporté d'enthousiasme, on l'entourait, on se pressait pour le voir.

Le peuple comprend toujours le dévouement de ces âmes d'élite, se prodiguant, se sacrifiant par amour de leurs compatriotes voulant rendre à leur nation opprimée les droits et les libertés qu'on lui a enlevés; des années, des années, ils guerroient ces hommes désintéressés, soit au champ de bataille, soit au parlement, le premier combat avec son bras, le second avec sa tête et son coeur, guerre aussi pénible à soutenir l'une que l'autre, tous deux s'épuisent pour la cause commune.

L'Honorable Louis-Joseph Papineau était né à Montréal en 1786. Elu à vingt-trois ans par le collège électoral de Huntingdon, il entrait au parlement, puis en 1820 au Conseil Exécutif. Jusqu'alors le grand orateur avait admiré la constitution de son pays; mais les successeurs de Sherbrooke dénièrent à la chambre basse ses attributions financières les plus essentielles et complotèrent l'union des Canadas. Papineau dès ce moment fit une vive opposition à l'Exécutif qui l'avait appelé chez lui pour le nullifier. Il porta en Angleterre une requête de 60,000 Canadiens contre l'union.

Lord Dalhousie était chaud partisan de l'Union, il entra en lutte personnelle avec l'Orateur et voulut l'empêcher d'être réélu à la pré-

sidence; mais la Chambre se refusa à en élire un autre. Alors le gouvernement voulut se passer du parlement; mais un comité du parlement impérial inculpa son adminsitration; le duc de Wellington, qui arrivait au pouvoir en Angleterre, rappela Dalhousie; plusieurs Anglais de mérite approuvèrent Papineau.

L'éminent orateur prit le commandement de cette phalange héroïque dont les actes de bravoure, de courage, de sacrifice font l'admiration des nations enthousiastes et patriotiques. En lisant l'histoire des Fils de la Liberté, leur dévouement, leur martyre, on retrouve en eux le sang de leurs ancêtres, sang chevaleresque du Français qui prouvera toujours au monde entier que nulle part on ne fera de lui un peuple asservi.

VI

La journée de labeur était terminée. La grande roue du moulin avait cessé de retordre dans son ardeur rageuse, les eaux en bouillons furieux; avec son dernier tour, elle avait jeté dans l'air, tel que la voix d'une poissarde, son cri suprême, qui se répétait d'écho en écho dans la montagne; le calme adoucissant du jour s'endormant, avait succédé au bruit de la machine qui se reposait.

Heureux d'être enfin libre, l'ouvrier quittait l'ouvrage, sortant la chemise en désordre, puant la sueur, le visage tout humide, la cheve-

lure en broussaille, rapportant chez lui la petite chaudière traditionnelle, renfermant encore un reste séché de diner. Enfin il respire, ses poumons se dilatent gonflés d'air pur, devant l'incomparable nature du Maître incomparable il sent l'âme de son âme renaitre, il vit; tous les murmures montant de la terre au ciel le ravissent, le pi ouit répété de l'oiseau qui s'est tû tout le jour, est un couplet joyeux que termine soudain le son lointain du chalumeau d'un berger ramenant son troupeau.

La cloche du village a tinté, les mains en croix sur sa poitrine demi-nue, le travailleur courbe son front vers les blés jaunissants; comme l'encens qu'agite le thuriféraire, sa prière s'élève vers les célestes voûtes.

Angelus Domine nuntiavit Mariae, et concepit de Spiritu sancto. Ave Maria.

Le recueillement est profond. Dans l'espace la lune a monté en un globe tout rouge, tandis que les nuages, au fond, en rouleau de fumée blanche se numérotent de rubandelles irradiées.

A cette heure charmante du jour qui s'enfuyait, deux chevaux trainaient lentement, sur la route conduisant à Saint-Eustache, un tilbury contenant un homme âgé et une frèle créature, aussi pâle, aussi blanche que la robe qu'elle portait, de temps en temps son regard triste embrassait avec une lueur d'admiration la vaste étendue se déroulant devant elle, où

le tapis varié des moissons offrait le riche tableau d'une nature débordant de fécondité; puis elle fermait soudain les yeux, comme si elle ne pouvait supporter la vue de cette surabondance de vie, formant un amer contraste avec la débilité générale de toute sa petite personne. Le docteur Bussière se penchant vers elle lui demanda si elle était fatiguée.

— Je ne sais pas docteur, répondit-elle, depuis des semaines je me sens toujours aussi lasse, aussi épuisée, malgré tous vos bons soins, toutes vos attentions délicates; vous avez en moi une bien vilaine patiente, de laquelle vous devriez vous désintéresser, puisqu'elle persiste à ne vous donner aucune satisfaction, puisqu'elle n'a même pas le courage de réagir contre le mal que vous voulez guérir.

— Et que je guérirai, chère enfant; mais Paris ne s'est pas fait en un jour; jusqu'ici nous avons marché un peu dans les ténèbres, en tâtonnant pour trouver la balle meurtrière qui vous fait tant souffrir, si la lumière se fait tout à coup nous l'enlèverons bien vite cette balle.

Un pâle sourire erra sur les lèvres de la jeune fille.

—Vous me croyez donc atteinte d'un mal inconnu, docteur, où la science médicale n'a pas encore pénétré?

— Je ne dis pas cela, seulement je constate que les symptômes de votre maladie ne s'étant pas encore affirmés d'une manière positive, je ne pouvais appliquer le remède efficace.

— Et aujourd'hui?

— Aujourd'hui je puis faire avec succès le diagnostique du mal qui vous mine.

Les grands yeux noirs de Lucienne se fixèrent avec surprise sur le médecin, l'interrogeant du regard.

— Vous me questionnez, je ne puis que vous répondre; le remède est à Saint-Eustache où nous entrerons bientôt, c'est là que s'opèrera votre complète guérison. Soyez confiante, ma pauvre enfant, voyez comme tout ici semble inviter à jouir de la vie; à votre âge il faut en profiter et ne pas se laisser mourir lorsque le chemin fleuri se déroule devant vous; il est si beau ce printemps de l'existence, où l'on voudrait sans cesse revenir, quand depuis longtemps on a laissé derrière soi ses belles années. Savez-vous ce qui nous rajeunit, nous autres médecins? c'est lorsque nous pouvons conserver les jours d'une jeune fille de votre âge, douée des qualités de l'esprit et du coeur, possédant la fortune, qui en ce monde est le meilleur adoucissement des peines auxquelles nous sommes tous exposés, nous pauvres mortels. Vous possédez ce qui d'ordinaire peut conduire au bonheur, ce bonheur je suis con-

vaincu qu'ils vous attend; votre médecin sera le plus heureux des praticiens lorsqu'il verra que vous vous y abandonnez avec confiance.

— Docteur, vous êtes trop bon de me porter ainsi un si vif intérêt. Je voudrais avoir comme vous, foi en ce bonheur, que vous me voulez; les cruels évènements qui ont déjà traversés ma vie m'ont rendue craintive, il me semble que certains êtres sont voués au malheur dès leur plus tendre enfance.

— Idées de malade, ma chère, chacun a droit à sa part de félicité sur cette terre. Aide-toi, le ciel t'aidera.

— Vous avez une philosophie plus optimiste que la mienne.

— C'est-à-dire que j'ai une santé plus florissante que la vôtre, par conséquent je résiste avec plus d'énergie aux papillons noirs qui veulent souvent abattre notre courage. Vous êtes délicate, nerveuse, jusqu'à présent vous avez été seule pour supporter les épreuves de la vie, sans réelle protection, que dis-je, sans même d'affections de famille si nécessaires à l'enfance. Une tendresse dévouée, vous entourant chaque jour d'attentions, rendra vite à votre nature toute son énergie, alors vous deviendrez forte, heureuse, vous ne verrez plus tout en noir, vous vous laisserez bercer du bonheur que vous méritez. Dites, ne connais-

sez-vous personne capable d'ensoleiller ce ciel qui vous paraît si sombre?

Un léger incarnat couvrit les joues de la jeune fille, un flot de sang monta à son coeur, avec l'image de Pierre, elle murmura bien bas:

— Docteur, vous l'avez vu, il vous a parlé de moi?

— Oui, je l'ai vu, il vous aime, il est au désespoir de n'avoir pu vous revoir, de vous savoir malade.

Des larmes tombèrent des yeux de Lucienne.

— Merci, dit-elle, vous me faites du bien.

— Il vous en fera plus que moi lorsque vous le verrez. Il vous attend chez le docteur Chénier.

— Ah! c'est vous qui avez fait cela, dit-elle en prenant la main du docteur et la pressant avec émotion, vous êtes le meilleur des pères.

— N'êtes-vous pas mon enfant adoptive, je vous ai considérée comme telle dès votre entrée chez votre oncle, où l'on vous a toujours traitée en étrangère. Lorsque toute petite fillette vous étiez très malade je vous ai ramenée de si loin... Le grand intérêt que je vous porte date de ce moment, il ne pouvait en être autrement, je vous arrachai alors à la mort. Croyez qu'en vous voyant si mal, ces derniers temps, mon affection en a beaucoup souffert, un chagrin que j'ignorais retardait votre convalescence. Vous avez manqué de confiance en

moi, mon enfant, il fallait tout m'avouer, tout me dire, nous aurions pu remédier plus tôt à ce pénible état de choses qui, dans les circonstances tctuelles, aurait pu amener des complications fâcheuses. Enfin, le hasard nous a favorisés, je vous conduit aujourd'hui vers le seul médecin capable de vous guérir complètement.

— Après cependant avoir reçu vos soins attentifs, docteur, sans lesquels depuis longtemps je serais morte, ma reconnaissance ne pourra jamais payer votre dévouement. Que pourrais-je faire pour vous la prouver?

Guérir, guérir au plus vite.

Elle appuya la main du médecin sur son coeur.

—Constatez, dit-elle, n'y a-t-il pas là plus de vie, les battements ne sont-ils pas plus réguliers, depuis que votre grande bonté a appliqué le pansement à la plaie béante qu'on y avait creusée.

— J'en étais sûr. C'est moi maintenant qui vous remercie, petite entêtée qui ne vouliez pas revenir à la vie, vous m'avez donné bien des inquiétudes.

— Pardon, dit-elle en baisant la main du praticien, je ne vous ferai plus souffrir, je veux devenir forte.

— C'est bien, c'est bien, ne parlez plus, fit-il, voulant cacher l'émotion qui le dominait, il ne

faut pas abuser de vos forces, vous voilà toute tremblante. Appuyez votre tête sur mon épaule, je mets mes chevaux au pas, bientôt nous serons au village.

Lucienne obéit, puis ferma les yeux pour rêver à son bonheur qui en cet instant ensevelissait dans le n'est plus, ces terribles semaines dont les angoisses avaient laissé leurs profondes traces sur toute sa frêle personne.

Saint-Eustache était alors un grand et prospère village situé au confluent des rivières Mille Iles et du Chêne, dont les eaux serpentantes le divisaient en deux parties, lui donnant un aspect des plus attrayants. La maison seigneuriale, placée sur une élévation en face de la rivière des Mille-Iles, possédait un superbe parterre, se prolongeant en une large allée jusqu'à l'église et le couvent; puis vis-à-vis le presbytère, sur une pointe parallèle à celle où était bâti le temple de Dieu se trouvait la maison du Docteur Chénier, vaste demeure en bois, entourée d'une large galerie d'où l'on voyait couler, limpides, les eaux de la rivière du Chêne, sur laquelle était jeté un solide pont à deux arches.

Cet endroit était délicieux, le bon docteur Bussière avait été bien inspiré en le choisissant comme retraite à sa patiente. En y posant les pieds on se sentait charmé, les regards

se portaient avec admiration sur l'entourage de cette poétique résidence, où une infinité d'oiseaux, aux plumages variés, lançaient dans l'air des concerts d'harmonies, faisant éprouver à l'âme sensible une douce émotion de paix, de bonheur intime, capable de rendre le calme et la confiance aux malades les plus avancés.

Le médecin, en regardant sa protégée, pensait à ses années de jeunesse, où trompé par une femme qu'il adorait il avait vu ses illusions détruites d'un seul coup. Désabusé, désenchanté il s'était voué au célibat, abandonnant sa profession pour voyager afin d'oublier; fuyant, à l'égal de vipères, les femmes qu'il aurait voulu pouvoir toutes changer en momies de musée, comme celles qu'il voyait dans les pays antiques, dont l'étude était devenue le seul but de sa vie. Il parcourut tout l'Orient, trouvant ces peuples moins barbares que le monstre féminin qui l'avait déchiré. Les solitudes du désert calmaient sa peine; le sable rouge et tourbillonnant de ces vastes contrées, en l'ensevelissant presque de sa poussière épaisse, semblait à sa douleur le buvard effaçant la tâche d'encre souillant la page blanche: il aurait désiré que le simoum d'Afrique le couchât à jamais pour le faire dormir d'un sommeil éternel dans ses caveaux mouvants. Le temps seul devait soulager ce désespoir

immense, la mort qu'il cherchait refusa de le prendre.

Rappelé soudain par le mauvais état de santé de sa mère, il consentit à revenir au Canada. Madame Bussière en retrouvant son fils fut si heureuse que pour elle il demeura au pays. Sur ses instances réitérées il se remit à la pratique de sa profession, mais ne voulut plus soigner les femmes, ne traitant que les enfants et les hommes. Il acquit en peu de temps une large clientèle, étant droit, médecin consciencieux, ne rendant jamais malade pour guérir; mais soulageant au plus vite le patient qui souffrait, n'empoisonnant jamais pour donner l'antidote et crier haut après, que sans lui on mourrait, n'abusant jamais des naïfs et des niais pour grossir la recette; hâbleur de profession, comme on en voit plusieurs de nos jours, certes le docteur Bussière ne le fut jamais. Il concentra toutes ses affections sur les petits qu'il soignait, les entourant de cette tendresse qu'il aurait prodiguée à ses enfants, s'il en avait eu: c'était ainsi qu'il s'était attaché à Lucienne plus qu'à tout autre, parce qu'il la voyait malheureuse au milieu des siens, parce que la nature, sensitive, franche, loyale de la jeune fille le réconciliait un peu avec le beau sexe, pour lequel depuis qu'il avait été blessé, il ressentait un sentiment de profond éloignement.

En regardant les longs cils des paupières closes de Lucienne, qui voilaient à cet instant ses yeux si beaux, le bon docteur se demandait pourquoi celle qu'il avait remarqué un jour, n'avait-elle pas eu l'âme de cette enfant? Comme il eût été heureux alors, et le vieux médecin enviait à cette heure le bonheur de Pierre.

Quoiqu'on dise, le coeur ne vieillit pas lorsqu'il n'a pas été usé par le dérèglement et la débauche. Comme il y a de jeunes vieillards, il y a aussi des vieillards qui sont jeunes. Le docteur se demandait avec tristesse s'il n'avait pas eu tort de juger la femme un être sans âme, de s'en être éloigné avec mépris? Il y en avait capables de sentiments, il le sentait en regardant cette gracieuse tête appuyée avec confiance sur son épaule. Cette enfant, il se disait avec amertume que, s'il s'était marié, elle aurait pu être à lui, être sa véritable fille. Oui, il s'était trompé, et ses regrets, comme ces graines que l'on sème trop tard, s'éparpillaient sur la route, que franchissaient lentement les chevaux mis au pas.

VII

— Edmond, viens ici, disait le Dr Chénier d'un ton de mauvaise humeur.

Un jeune homme de vingt-deux ans, de taille moyenne, pâle, les yeux bruns, le nez droit, la bouche grande, la chevelure épaisse tombant en une grosse mèche sur le front, s'a-

vança rapidement. Il portait un large pantalon noir, une veste blanche, un long frac descendant plus bas que les genoux; toute sa personne avait un air d'emprunt; quelque chose d'incertain dans les manières, rappelant l'embarras d'un nouvel employé du Gouvernement, non encore parfaitement initié aux petites minuties de ses fonctions.

— Qu'est-ce, docteur, fit-il en s'inclinant comme un chambellan.

— Qui t'a permis, drôle, de te moquer de moi?

— Moi, moi! monsieur le docteur, vous savez bien que, malgré que je n'aie pas été élevé dans toutes les politesses et les cérémonies, jamais je ne me permettrais de me moquer de mon maitre, je connais mieux que cela.

— Alors si tu connais si bien la politesse et les cérémonies pourquoi m'as-tu envoyé ici madame Jacques, de Sainte-Rose, afin que je lui prêtasse de l'argent, que tu lui as dit m'avoir confié? toi mon domestique, qui n'a eu en poche de ta vie, que les gages que je te donne.

— Madame Jacques est venue vous voir pour cela! Ah, ah ah... ah, ah ah, ah ah, ah, ah.

— Veux-tu te taire et m'expliquer cette mauvaise plaisanterie?

— Ah ah, ah, ah ah ah.

— Allons parle de suite.

— Ah, ah, ah, mais cette femme est folle, on voit bien qu'elle ne connait pas toutes les politesses et les cérémonies elle m'a pris pour un vrai monsieur, ah, ah ha.

— Allons, avance.

— Ah ah ah, c'est drôle. Elle était trop curieuse, je me suis moqué d'elle, mais non de vous, docteur, un domestique comme moi qui connais les politesses et les cérémonies, ne se moque jamais de son maitre, mais il se permet de se moquer de ceux qui ne connaissent nullement les politesses et les cérémonies. Je l'ai rencontrée à Sainte-Rose près de l'église, cette dame, elle m'a demandé l'heure, comme je n'ai pas de montre, je lui ai dit que je l'avais laissé chez le Dr Chénier, où je demaurais, là-dessus elle m'a fait un tas de questions, sur vous, sur votre maison, sur tout ce qui se passait ici. Vous savez, je n'aime pas que l'on me questionne sur mes maitres, alors j'ai eu des réponses à tout ce qu'elle me demandait; mais des réponses vagues, ainsi je lui ai dit que j'étais votre clerc, je m'occupais d'études avec vous, que nous étudiions ensemble le pluribus unum, elle m'a demandé que'st-ce qu'était le pluribus unum, je lui ai répondu que c'était un squelette déterré l'an dernier, par les étudiants, qu'avec votre bistouri vous étiez parvenu à le faire marcher seul. Elle a ouvert de

grands yeux, en m'avouant qu'elle voudrait bien voir ça un squelette qui marche; mais le jour seulement, le soir elle aurait bien trop peur. Alors je l'invitai à venir à Saint-Eustache: Justement, m'a-t-elle dit, je voulais aller à Saint-Eustache emprunter de l'argent, connaissez-vous quelqu'un capable de me rendre ce service?—Moi, je vous en prêterai, ai-je dit, ce sera une bonne occasion de venir chez le Dr Chenier voir l'homme enfilé; j'ai confié au docteur cinq cents piastres pour les faire fructifier, il vous les prêtera pour moi. Ah, ah, ah, elle m'a cru, elle m'a pris pour un vrai monsieur.

—Oui, mais à l'avenir je te défends de faire des farces à mes dépens.

—Parfait, monsieur le docteur, puisque vous me le défendez, je connais assez les politesses et les cérémonies pour savoir qu'il faut que je vous obéisse comme à mon père; mais je rirais bien tout de même de la faire courir encore cette femme curieuse-là.

—Que je ne t'y reprenne pas. Va maintenant demander des nouvelles de ma petite patiente, mademoiselle Girardin, elle était mieux hier, je veux savoir si le mieux continue.

—La jolie petite demoiselle qui connait si bien toutes les politesses et les cérémonies, ce n'est pas elle qui ferait des questions, trop dame pour ça, une vraie petite princesse, avec ça

pas fière; l'autre jour elle a mis sa belle main blanche dans la mienne pour me souhaiter une bonne fête, tout comme si j'avais été un vrai monsieur. Je voudrais en avoir plusieurs visites à faire chez des demoiselles comme elle.

— Pour aujourd'hui tu n'iras nulle part ailleurs, il faudra à ton retour tout mettre en ordre dans la chambre du pignon, il doit nous arriver ce soir, ou demain, une jeune malade envoyée par le docteur Bussière.

— Une dame?

— Une toute jeune fille.

— Elevée dans toutes les politesses et les cérémonies?

— Précisément, c'est presqu'une savante qui nous arrive.

— Quelle bénédiction! elle aura peut-être l'obligeance, la complaisance, la condescendance de me lire des passages de la bataille d'Austerlitz.

— De Marengo peut-être aussi; mais il faudra lui éviter toute fatigue, elle me parait bien pâle, bien mélancolique.

— Mélancolique, qu'est-ce que c'est ça?

— Triste.

— Alors je lui conterai des histoires drôles pour la faire rire. Vous verrez il faudra qu'elle change, ici il n'y a pas de tristesse, elle se déridera vite en voyant couler devant elle la belle rivière, en se balançant dans le hamac à l'om-

bre de nos grands arbres. Est-elle plus malade que je l'étais quand vous m'avez amené ici?

— Non, mais toi tu n'étais pas habitué au bien-être, elle, elle ne connait pas la misère, ayant été élevée dans un luxe complet, le changement ici, sera de trouver beaucoup plus de simplicité que dans sa famille.

— Son père et sa mère?

— Non, son oncle et sa tante.

— Eh bien! son oncle, sa tante est-ce qu'ils sont bons comme vous? est-ce qu'ils comprennent tous les petits soins comme ceux que vous donnez à vos patients? vous qui n'oubliez jamais ce qui peut faire revenir les morts.

— Tu bavardes toujours trop, Edmond, vas-t-en.

— N'empêche que je dis la vérité.

— Vas-t-en. Tu ne reviendras plus si je t'écoutes encore.

— Oui, oui, je reviens bien vite pour arranger la chambre de la demoiselle. Dites donc, est-ce qu'elle aime les fleurs cette jeunesse?

— Vas-t-en te dis-je, tu parleras de cela lorsque tu reviendras.

— Je pars, je pars. Oui, des fleurs, puisque c'est une jeune fille élevée dans toutes les politesses et les cérémonies elle doit aimer les fleurs, il en faudra partout, même sous la table, j'en mettrai un gros bouquet.

— Tu mettras ce que tu voudras; mais vas-t-en.

— Vous m'envoyez, je pars, je pars.

Edmond était le modèle des domestiques. Le docteur Chenier l'avait pris à son service à l'âge de seize ans, après l'avoir longtemps soigné à l'hôpital, où la grande misère, qu'il avait endurée depuis sa plus tendre enfance, l'avait cloué sur un lit de douleur pendant plusieurs mois. Le docteur l'avait sauvé, avec la certitude que cette constitution délabrée finirait cependant par la phthisie, s'il lui fallait recommencer une existence d'un labeur dur et pénible; il le prit donc chez lui, persuadé que le séjour de la campagne, avec un travail peu forçant, finirait par lui rendre la santé. En effet, au bout d'un an, avec du confort, une bonne nourriture, il était entièrement rétabli. L'air souffreteux, miséreux qu'il avait eu toute sa vie avait disparu, à son humeur sombre, taciturne, avait succédé une gaité franche, goguenarde, qui était le fond de son caractère.

Il y avait chez Edmond un mélange singulier de naïveté, de sagesse, de bouffonnerie, joint à une soif de connaitre les belles choses et à certains goûts artistiques, qui auraient pu se développer s'il eut eu quelque culture; ainsi ayant vu peindre la femme du docteur, il barbouillait derrière elle des toiles pas trop mal réussies; dans ses loisirs il jouait du flageolet ou bien

sollicitait quelqu'un des membres de la famille de lui faire une lecture sur le grand Napoléon. Après avoir écouté de toutes ses oreilles, il allait ébahir ses compagnons par ses connaissances, se faisant passer pour un homme bien éduqué, prenant avec ces gens des airs de grand seigneur ; par exemple si on le voyait passer sur la route conduisant la voiture du docteur, il arrêtait à l'auberge du village, expressément pour se donner le plaisir d'appeler un garçonnet et lui dire en lui jetant les guides :

— Bambin, tenez bien mon cheval tandis que je vais me désaltérer.

Il avait des phrases apprises dans les livres qu'on lui lisait, et ne perdait aucune occasion de les prononcer devant un auditoire, il y avait bien quelquefois des mots qu'il ne comprenait pas et mettait un peu hors de propos ; mais c'est égal, cela lui donnait de l'importance aux yeux des villageois, qui le considéraient comme un lettré.

Le jeune homme s'étudiait du matin au soir à copier son maître, pour lequel il avait une affection de chien fidèle. Le docteur l'ayant pris chez lui avant son mariage, l'avait initié aux ouvrages de l'intérieur, lui laissant faire le ménage, les achats de la maison, même un peu de cuisine, art dans lequel il réussissait aussi bien que la bonne, qu'il remplaçait au besoin. Ces soins de chaque jour le mettait en contact con-

tinuel avec ses maîtres, auxquels il s'efforçait de ressembler le plus possible.

Quelquefois le docteur Chenier surprenait son valet à porter ses cols, ou ses gants, comme il était bon prince il fermait les yeux sur ces escapades, sachant qu'il n'y avait là aucun larcin ; mais simplement un emprunt que le drôle faisait sans en demander permission, par esprit d'admiration pour son bienfaiteur, qui pour lui était le sur-homme trouvé.

La probité du domestique était parfaitement établie, il se serait fait couper un membre plutôt que de s'approprier un sou du prochain, si quelquefois, lorsque le docteur était absent, il manquait quelques provisions à la maison, Edmond allait les acheter de son propre argent, et n'en aurait soufflé mot si l'on ne s'en fut aperçu. Il était devenu dans cet intérieur un peu comme les ménagères de curés qui disent en entrant au presbytère :—Le cheval de Monsieur le curé, puis :—Notre cheval, et définitivement à mesure que le temps s'écoule :—Mon cheval.

VIII

Il était sept heures, Edmond avait fini de polir et repolir la dernière chaise de la chambre du pignon. Tout reluisait dans la pièce d'une méticuleuse propreté, le tapis bleu, les meubles, les rideaux blancs retenus de rubans azurés, mariant bien leur couleur aux nombreux bouquets de roses, que le domestique avait placés

dans tous les coins ; on eut dit presque un reposoir n'attendant plus que le Saint-Sacrement. Edmond se croisa les bras sur la poitrine, avec un air de contentement en admirant son ouvrage.

— Si la demoiselle n'est pas satisfaite à présent, dit-il, elle sera bien difficile, rien ne manque. Oui, j'y pense, un oiseau, elle se croira au paradis, j'y suis, je vais prendre le nid d'hirondelles blotti dans la corniche de la galerie. Les hirondelles portent bonheur. Je le mettrai au beau milieu de la table, ce sera bien malin après si le père et la mère ne viennent pas s'installer dans la chambre. Cela sera beau, très beau pour l'arrivée de cette malade, elle se croira transportée dans les pays chauds, où les habitants des airs vivent dans les maisons.

Il courut au dehors, s'empara des oiselets tout tremblants, se pressant l'un contre l'autre avec de petits cris d'effroi.

— C'est ça, c'est ça, petits peureux, appelez vos parents, c'est ce que je désire, ce sont eux qui orneront la chambre, en volant tout autour pour surprendre la demoiselle malade.

Muni de son précieux ornement le domestique entra, le mit au milieu de l'énorme bouquet sur la table, ouvrit la fenêtre, puis quitta la pièce en refermant la porte derrière lui, afin que les parents désolés de l'enlèvement de leurs petits, pussent entrer sans contrainte les rejoin-

dre ; après quoi il s'installa au dehors pour s'assurer de son succès. Au bout de quelques instants il aperçut le père qui arrivait en éclaireur ; il entra, puis ressortit aussitôt, lança dans l'air une note perlée à laquelle répondit un second battement d'ailes ; la mère le rejoignait. En compagnons fidèles ils arrivèrent tous deux au nid de leurs amours ; au même instant la fenêtre fermée de l'extérieur les retenait captifs. Edmond battit des mains.

— Napoléon n'aurait pas mieux fait, ce'st une capture en règle, dit-il. Ah ! si j'avais été avec ce grand homme on m'aurait nommé caporal, quel dommage. Je l'aurais suivi à Sainte-Hélène ; c'est moi qui aurais mis le grappin sur cette canaille d'Hudson Lowe, je l'aurais étranglé sans pitié, comme un rat. J'aurais raté ses vilains plans. Tiens je fais des calembours, pas mal pour un homme qui n'a pas été élevé dans toutes les politesses et les cérémonies ; Edmond tu as manqué to vocation, tu aurais dû naitre dans le centre de la France, car tu as le coeur et l'esprit français. Oui le coeur français, répéta-t-il en se frappant la poitrine, tu aurais été l'homme pour venger le grand homme. Je l'aurais pincé comme ces oiseaux, cet anglais de malheur, je lui aurais enseigné comment on doit agir avec les gens qui ont été élevés dans toutes les politesses et les cérémonies. Ah ! gre-

din de gouverneur, si je te tenais, tu en verrais des chandelles.

A cet instant de rancoeur, l'arrivée d'un tilbury interrompit le monologue du domestique. Edmond s'avança.

— Vous êtes sans doute, mademoiselle et monsieur, les étrangers que le Dr Chenier attend?

— Oui, répondit le Dr Bussière.

— Alors suivez-moi, passez par la grande porte, on vous attend ici, tout est prêt pour vous.

IX

Le soleil s'endormait en rayant le ciel bleu de saphir, de rose et d'améthyste, au loin un nuage d'or s'égarait dans l'espace; puis tout au fond de la voûte céleste, tel qu'un pur diamant en un écrin de velours noir, scintillait une brillante étoile; de seconde en seconde l'ombre enveloppait la terre de son long manteau gris; la suivant pas à pas Zéphyre, dans les courants, soufflait des bouffées embaumées, ridant en s'exhalant la surface des eaux, blémies des rayons de la lune qui lentement montait. Au bord de la rivière du Chêne, résonnait en des tours de ronet, la voix rauque d'une énorme grenouille, interrompant le calme mystérieux qui régnait en ces lieux solitaires; puis quand de nouveau tout rentrait dans le silence, telle qu'une fusée bien lancée, la course rapide d'un

léger écureuil faisait bruisser les feuilles des grands érables, et brisait en passant une branche séchée, dont la chute dans l'air faisait s'envoler quelques rares oiseaux ne dormant pas encore. Il y avait à cette heure dans cette sommeillante nature quelque chose de mystique invitant au bonheur.

Sans prononcer un mot Lucienne et Pierre parcouraient lentement l'allée conduisant à la demeure seigneuriale; mais dans leur silence ils se disaient des milliers de paroles, leurs âmes se causaient, se révèlant dans une muette confidence leur mutuelle tendresse, n'osant prononcer à haute voix un seul mot dont l'écho eut pu alarmer leur bonheur jaloux. Les soupirs de l'air, le frissonnement des ondes, le vol attardé des oiseaux, leur murmuraient d'etre heureux-à cette heure, où le sablier du temps suspendait pour eux sa descente. Après une si cruelle séparation, après tant de souffrances, d'inquiétudes, ils s'étaient retrouvés dans un endroit charmant, où, sans nulle contrainte, chaque jour ils pouvaient se revoir. Ils n'osaient encore croire à leur bonheur, émus ils demeuraient le regard noyé dans le regard, craignant d'entendre quelque bruit du monde venant faire évanouir leur doux rêve.

Pour Pierre, Lucienne était bien l'idéal de ses rêveries de jeune homme, elle lui semblait si belle cette frêle enfant enveloppée dans les

longs plis de sa tunique blanche, laissant deviner toutes les grâces de sa personne ; ses beaux cheveux bruns, disposés sur son front en bandeaux ondulés, tombaient en deux tresses épaisses beaucoup plus bas que sa ceinture ; la transparence de sa peau, que le velours de ses grands yeux noirs faisait paraître encore plus blanche, lui donnait en cet instant l'apparence de la statue de Galatée, au moment où un souffle d'amour vient de l'animer.

Ils se comprenaient si bien ces deux jeunes gens ; ils s'aimaient de cette manière parfaite qui saisit les petits détails, qui ne laisse jamais passer, sans les comprendre, ces mille riens charmants, ces attentions de tous les instants, que l'âme délicate se sent si joyeuse de prodigueur ; dans un regard, dans un sourire, l'intention la plus cachée, la pensée la plus secrète a été devinée, sentie, appréciée. Un amour né dans de telles circonstances ne pourrait jamais changer.

L'heure s'enfuyait, enfin Lucienne dit à Pierre d'une voix émue.

— Vous retournez à Montréal demain, vous m'assurez du consentement de votre mère à venir habiter Saint-Eustache avec vous, néanmoins je me sens inquiète de votre départ ; depuis quinze jours nous avons été si heureux ici, je ne puis me défendre d'un sentiment de tristesse en vous voyant partir.

— Je reviendrai bientôt. Ne vous alarmez pas de mon absence, elle sera courte. Je connais assez ma mère pour savoir qu'elle se rendra bien vite à mes désirs, du moment qu'il s'agit de mon bonheur. On m'offre à Saint-Eustache des avantages que je ne saurais trouver à Montréal en m'établissant dans cette ville: ma mère n'hésitera pas. Vous la connaitrez Lucienne, elle vous aimera, elle aura pour vous, cette tendresse de mère qui vous a manqué toute votre vie, et plus tard elle sera si heureuse de vous nommer sa fille.

La main de Lucienne trembla légèrement dans celle de Pierre. Sa fille! ce seul mot l'enivrait, en même temps qu'une crainte vague l'oppressait. Aurait-elle jamais cette félicité.

— Qu'avez-vous, chère amie, lui dit-il en la voyant pâlir. Dans mon bonheur j'ai été égoïste, je vous ai retenue trop longtemps au dehors, oubliant que vous êtes convalescente. Vous avez peut-être pris froid?

— Non Pierre; ces heures que nous venons de passer ensemble ont été si douces, qu'elles m'ont sensiblement émue. Quelquefois un grand bonheur peut, comme une profonde peine, causer une émotion trop vive: la seule pensée de votre départ me rend un peu nerveuse.

— Il sera court. Je ferai en sorte que les préparatifs de notre installation ici prennent le moins de temps possible. Avant la fin de la

semaine nous serons de retour à Saint-Eustache. Chère Lucienne, comme je vous aime, moi aussi je deviens tout songeur en pensant à mon départ.

A cet instant Edmond s'avança au-devant d'eux.

— Le Dr Chenier m'envoie vous prévenir, mademoiselle, qu'il serait prudent de rentrer, l'air se fait un peu humide pour vous.

Puis se retournant vers M. Dugal:

— Savez-vous, monsieur, la mauvaise nouvelle?

— Non, Edmond, qu'est-ce?

— Le superbe navire français, le Louis-Philippe a fait offrage.

— Le Louis-Philippe a fait naufrage, où cela? Edmond se reprenant:

— Le Louis-Philippe a fait naufrage entre Québec et l'Angleterre.

— Il a eu de l'espace, tout de même, fit Lucienne en riant.

X

Trois fois de suite Edmond avait laissé tombé le porte-pipes du Dr Chénier, crâne humain, dépouillé de ses chairs, qu'on avait transformé à cet usage, puis avec une autre maladresse, il avait répandu le contenu de l'encrier sur le tapis de table et brisé tout auprès une petite fiole contenant de l'éther.

— Vas-tu finir, lui cria le docteur impatienté, qu'as-tu donc? Tu es gauche comme un pochard ce matin.

— Docteur, c'est pas ma faute; mais la faute de c'te morguienne avec qui je me suis brouillé hier soir.

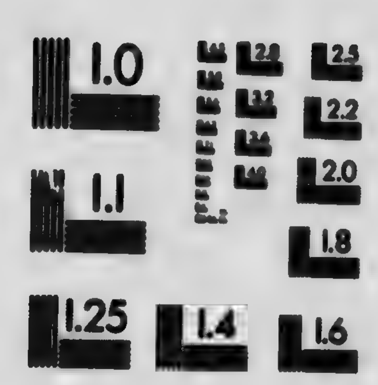
— Ah! tu te permets d'aller voir les jeunes filles et d'avoir des querelles d'amoureux.

— Dame, vous vous êtes bien marié, vous. J'avais pensé que, si je faisais comme vous, mes enfants pourraient être les domestiques des vôtres. Mais pour cela il faut avoir une blonde. Eh bien! un bon jour je l'ai acostée c'te petite frimousse qui ne me revenait pas mal. Elle me faisait de l'oeil, je le voyais bien lorsqu'elle passait devant le jardin trois ou quatre fois par jour, alors en lui présentant un gros bouquet de soucis, je fais connaissance en lui disant qu'elle serait bien aimable, si elle avait l'obligeance, la complaisance, la condescendance de tous me les enlever mes soucis. Elle n'a pas compris, mais elle a pris mes fleurs et m'a dit qu'elle serait bien aise si j'allais la voir chez elle. Le soir même j'y allais. Je vous assure que je n'ai pas entré dans un palais c'te fois-là, c'était pauvre comme du sel. N'importe, elle me revenait c'te jeunesse. Avec des p'tits cadeaux je l'avais pas mal rafistolée. Elle était jeune, bien jeune. Je me disais, "Je pourrai plus facilement lui apprendre les politesses et





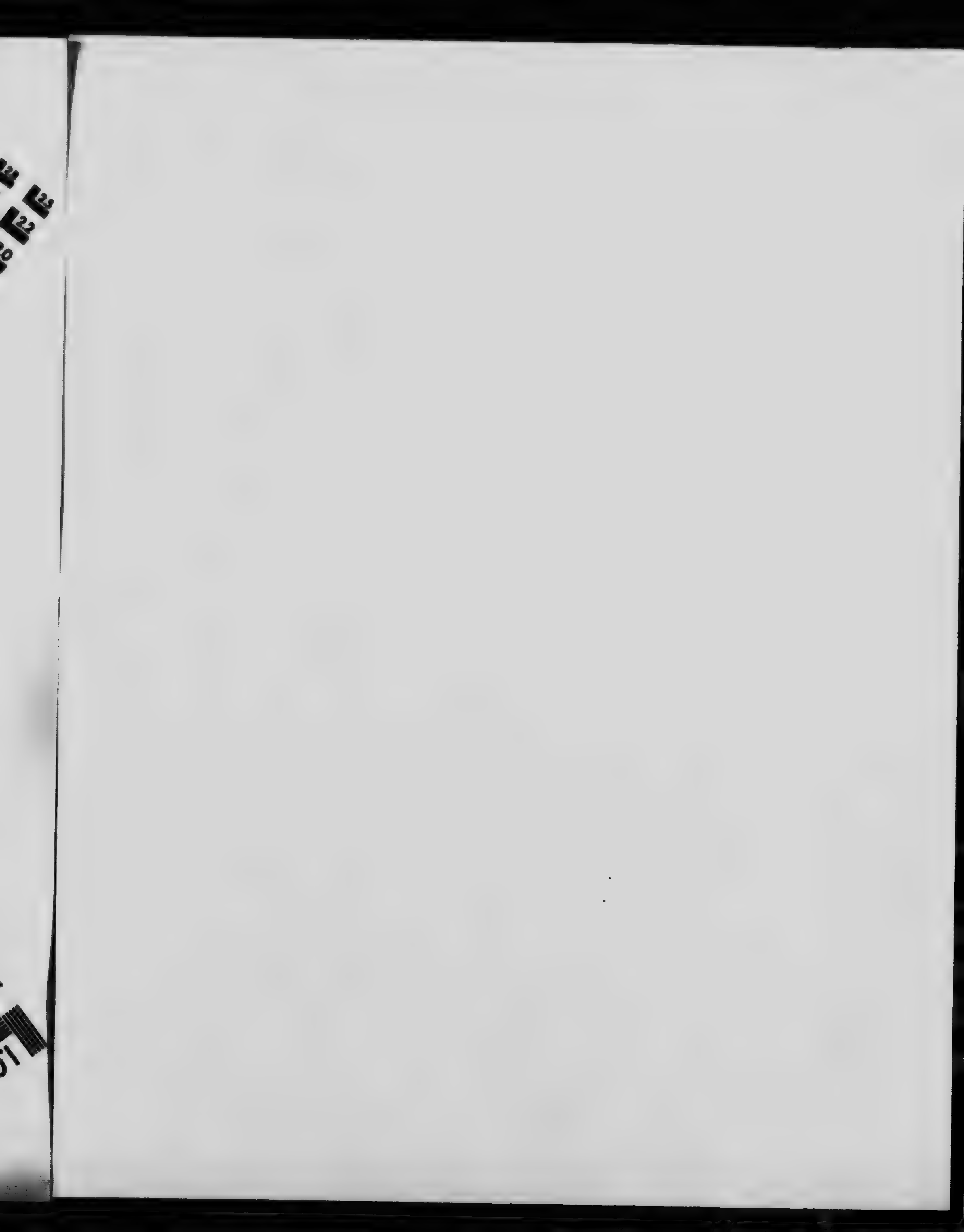
IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



150mm

6"

APPLIED IMAGE, Inc
1653 East Main Street
Rochester, NY 14609 USA
Phone: 716/482-0300
Fax: 716/288-5989



les cérémonies, elle deviendra capable de faire une bonne femme de chambre à Madame Chenier." Mais bernique, savez-vous ce qui m'arrive, j'en ai encore la chair de poule de voir comme ça n'a pas de franchise, moi qui croyais tout ce qu'elle me débitait depuis un mois. Je m'étais habitué bien vite à m'entendre appeler, mon chéri, mon poireau adoré, mon chouchou. Ça chavire le coeur parfois ces douceurs-là, ça vous prend comme des moineaux dans un filet. Eh bien! hier, je voulais lui faire une surprise, je lui avais dit que je n'irais pas, j'y suis allé. Savez-vous ce que j'aperçois? Ma future femme assise sur les genoux d'un autre garçon. Ah! alors si vous m'aviez vu entrer en maitre, comme Napoléon à Vienne. Je prends le garçon, je le mets à la porte, avec mon pied vous savez où, et saisissant l'ingrate je lui dis en joignant l'action à la parole: Rends-moi ma robe, rends-moi mon ceinturon, rends-moi mes bottines. Avant qu'elle ait eu le temps de se reconnaitre, j'avais tout roulé mon butin et pris la porte.

— Tu as fait cela, dit le docteur en riant de grand coeur, il me semble que tu n'as pas agi selon les règles des politesses et des cérémonies en déshabillant ainsi une jeune fille devant la société.

— N'importe, n'importe, la morguienne, je l'ai bien punie, elle ne recommencera plus.

Vous savez il y a des colères qui sont justes; Notre Seigneur a bien battu les vendeurs du temple.

— Mais tu n'es pas Notre-Seigneur pour te permettre de corriger ainsi les gens; d'ailleurs une chose donnée ne se reprend pas, surtout lorsque c'est un vêtement nécessaire.

— Non, pas nécessaire, qu'elle reste avec sa petite robe de droguet, puisqu'elle n'a pas de franchise, c'est tout ce qu'elle mérite. Avec ça que j'y pense encore, si vous l'aviez vue me faire des yeux en coulisse, vous vous y seriez laissé prendre comme moi. Dire que je m'étais privé de nouvelles bottes pour lui acheter des chaussures! Edmond, mon brave, on ne t'y prendras plus.

— Tu serais plus sage d'attendre que les moyens de subsistance soient un peu augmentés à ton actif.

— Bah! quand on s'aime on n'a pas besoin de tant de choses, on chante comme ça à sa petite femme

Couchons-nous, ma mignonne, sur ce lit de pesat
Ton jupon, mes culottes, nous servirons de drap.
Si par cas que je meurs, le bien te restera,
Tu feras l'inventaire et tu te marieras;
Tu seras l'héritière de ton lit et des draps.

On n'est pas si difficile, lorsqu'on n'a pas été élevé dans toutes les politesses et les cérémonies, on se contente à pas grands frais.

— Oui, mais il faut toujours penser à l'avenir, les enfants viennent. Ce que tu as de mieux

à faire dorénavant, c'est de ne plus commettre d'extravagance pour les jeunes filles. Tu ne seras plus à la peine de reprendre ton butin, ces choses ne se pratiquent qu'à la guerre.

— C'est ça, je lui ai fait la guerre pour lui apprendre à ne pas être fourbe avec ses vrais amis. Je suis entré en conquérant, j'ai mis le gars à la porte, il n'y retournera plus; je lui ai montré comment je traite ceux qui ont l'effronterie de marcher sur mes brisées; il croyait avoir affaire à un homme de seconde main, mais aie pas peur, Edmond connait trop comment ça se passe chez les gens élevés dans les politesses et les cérémonies, je lui ai administré une leçon dont il se souviendra longtemps.

— Alors si tu es content il ne faut plus te venger sur mes objets.

— C'est juste, c'est juste; mais n'empêche que j'ai le coeur chaviré tout de même, on ne tombe pas de son ciel comme les moineaux nous autres, vous savez docteur.

— Tu as raison, néanmoins la plus sage philosophie est d'oublier bien vite les ingrats.

— Les ingrats, les ingrats, est-ce qu'on y pense lorsqu'on rencontre des jolies frimousses qui se mettent en quatre pour vous ensorceler? on croit que ç'a du coeur et du sentiment, lorsqu'on est d'une étoffe solide soi-même. Ah! la femme, la femme c'est un serpent qui vous glisse dans les mains comme une couleuvre.

— C'est peut-être parce qu'elle-même a été trompée par ce vilain reptile, qu'elle a acquis une partie de sa ruse pour se jouer de nous à son tour.

— Qu'il en vienne une autre se minauder près de moi ! ah ! les morguiennes, elles auront leur compte cette fois.

— C'est bien, on ne t'y prendra plus. Laisse maintenant l'époussetage, que tu fais tout de travers ce matin, vas plutôt porter le déjeuner à Mlle Aubry, elle n'est pas venue à table, elle est sans doute un peu souffrante puisqu'elle garde la chambre.

— Monsieur Dugal est parti hier, c'est ça, je comprends, on a du sentiment lorsqu'on n'a pas un gésior à la place du coeur. Je vais tâcher de la distraire avec des histoires drôles.

Et disant, il se dirigea vers la cuisine pour chercher le déjeuner.

Lucienne, un peu plus pâle qu'à l'ordinaire, pensive à sa fenêtre, regardait sans la voir la route où Pierre, la veille, avait disparu, lorsqu'Edmond frappa à sa porte.

— Entrez, dit-elle.

Edmond parut portant un cabaret sur lequel fumait une tasse de café bien chaud, à côté d'oeufs frais, de petits pains sortant du four et d'un bol de crême.

— C'est vous, Edmond, il ne fallait pas vous déranger pour apporter tout cela. Je n'ai pas

quitté ma chambre parce que ce matin, je n'ai pas faim.

— Pas faim, pas faim, mademoiselle, il faut toujours manger si l'on veut pas se laisser mourir. Tenez, buvez un peu de ce café pendant que je vais vous conter une petite histoire. C'était une jeune fille qui elle aussi ne voulait pas manger, comme vous. Le docteur arrive, la regarde, l'ausculte.

— Qu'est-ce que vous avez, dit-il, voulez-vous manger?

— Non.

— Voulez-vous une petite beurrée?—Non.—Voulez-vous des confitures?—Non, non, non.—Voulez-vous vous marier?—Ah! ah! ah! ah! faites-moi donc pas rire, docteur, tandis que je suis malade.

Lucienne riant aussi:

— Alors vous croyez que je veux me marier?

— Dame, je ne dis pas, mademoiselle; mais quand on s'aime, on ne se sépare plus, alors on n'est pas plus pâle un matin que l'autre, quand on a toujours sa moitié à côté de soi.

— Les gens mariés sont aussi quelquefois forcés de se séparer.

— C'est juste. Le grand Napoléon se séparait souvent de Joséphine par nécessité, il a eu tort à la fin de se séparer pour tout de bon. Ça lui a porté malheur, voyez-vous, il était trop grand pour faire une petitesse pareille.

— Vous vous occupez donc d'histoire Edmond?

— D'histoire, certes oui, je fais une fusion d'histoire, de peinture, de musique.

— Comment une fusion?

— Eh bien! après avoir entendu un récit de bataille, je barbouille une toile où les soldats français culbutent les Allemands: quand je suis fatigué je laisse la peinture pour jouer la Marseillaise, sur mon flageolet. Il me semble alors que j'suis en France, que je crie: Aux armes, en suivant un héros pour défendre les frontières.

— Vous avez des goûts guerriers?

— Oui, mademoiselle. Je me figure que le Dr Chenier est devenu un grand colonel, je suis son caporal, nous gagnons des victoires, nous aplatissons les Anglais, nous prenons à l'ennemi des drapeaux dont je tapisse les murs de ma chambre, car vous savez le docteur est un brave des braves; ç'a l'étoffe d'un général dans la poitrine, c'est moi qui vous le dis; si jamais on avait besoin de se battre il faudrait marcher sur son corps pour le faire reculer. C'est lui qui crierait: "La garde meurt, mais ne se rend pas."

Edmond se croisa les bras avec satisfaction, s'admirant intérieurement d'avoir placer si bien à point sa phrase toute apprise.

— Alors, fit Lucienne, nous ne devons avoir aucune inquiétude si quelqu'un nous voulait du mal.

— Nous sommes là, le docteur et moi. Je voudrais bien voir les chenapans qui oseraient venir marcher dans nos eaux, ils avaleraient une gaffe dont ils se souviendraient longtemps. Mais, mangez donc, mademoiselle, tenez, goutez à cette bonne crème, j'ai une autre histoire à propos de crème.

— C'est bien, contez-là. Vous me donnez de l'appétit, je vais essayer la crème.

— A la bonne heure, c'est ainsi qu'il faut réparer ses forces, quand on est "feluette" comme vous l'êtes, voyez-vous, lorsque vous aurez passé quelque temps à Saint-Eustache vous deviendrez en bonne santé, vous n'aurez plus de mélancolie, vous aurez l'humeur joyeuse. Prenez donc un petit pain, ils sont délicieux.

Luciene brisa la pâte qu'elle porta à ses lèvres.

— Vous avez raison, ils sont très bons.

— Ah! ça va mieux, mangez encore, je vais raconter mon autre histoire. C'était chez des gens qui ne connaissaient pas beaucoup les politesses et les cérémonies. Il y avait sur le chemin de Sainte-Rose un homme qui se mourait, vite, vite on envoie chercher monsieur le curé. En arrivant dans la petite maison bien basse, ne comptant que deux chambres où le jour pé-

nètre que difficilement, il se penche vers le mourant :—Mais, dit-il, s'adressant à la femme du malade, qu'avez-vous donc fait à votre mari, la mère, est-ce que vous ne lui avez pas lavé le visage depuis des semaines?

— Ah! monsieur le curé, ne m'en parlez pas, j'avais peur que vous vinssiez pas venir à temps, que le cher homme rende l'âme avant que vous arriviez, je lui ai donné le Saint-Chrême avec de l'eau bénite et de la crème fraiche. Je lui ai dit en lui mettant ça sur les yeux: C'est pour ta voyance, mon pauvre homme, sur les oreilles, c'est pour ton entendation, mon brave homme; sur la bouche, c'est pour ta gueulation, mon bovard d'homme. Ah-ah-ah, n'est-ce pas qu'on a des gens bien ignorants par ici, mademoiselle?

Lucienne riant franchement:

— C'est ignare qu'il faut dire Edmond.

— Ignare, c'est un grand mot, je le dirai à l'avenir, ignare, ignare, oui je m'en souviendrai.

XI

Pierre revint avec sa mère habiter Saint-Eustache. Quelques jours s'étaient à peine écoulés et madame Dugal ressentait un attachement profond pour Lucienne, dont elle s'était appliquée à étudier attentivement le caractère. Inquiète comme toutes les mères, lorsqu'elles apprennent que leurs fils sont épris de beaux yeux, bleus ou noirs, elle avait voulu s'assurer par elle-même si vraiment mademoiselle Aubry

serait la femme capable de rendre son enfant heureux. A leur première entrevue, ce fluide sympathique, qui attire deux personnes devant plus tard être amies, les rapprocha l'une de l'autre.

Les mois s'écoulèrent rapides pour Lucienne, entourée de l'affection de madame Dugal et du dévouement de Pierre. Un seul nuage obscurcissait son ciel, c'était la pensée de son retour au milieu des siens : elle sentait que bientôt on la rappellerait chez son oncle. Elle n'était pas en âg[illegible] il faudrait obéir. Quitter Saint-Eustache, où elle n'avait rencontré que de sincères amis, remplissait son âme de tristesse.

Elle avait goûté chez le Dr Chenier toute la douceur des satisfactions intimes, aux repas, elle avait joui de ces conversations fraternelles que les familles unies échangent, avec cette franche gaité, cette expansion des natures droites, ignorant les petits détours mesquins, n'ayant aucune doublure hypocrite, housse recouvrant la laideur de l'étoffe cachée : là tout se lisait en un livre grand ouvert. Tout lui plaisait dans cet intérieur, il n'y avait pas jusqu'à la présence d'Edmond avec ses excentricités, son bon vouloir, qu'elle regretterait lorsqu'elle quitterait cette demeure.

Elle retrouvait chez le Dr Chénier son enthousiasme pour les nobles causes ; ils comprenaient tous deux la sublime vertu du sacrifice.

Souvent ils s'étaient serré la main avec joie en apprenant les succès des héros de l'Ile de France, où à cette époque les Franco-Mauritiens revendiquaient avec énergie les droits que l'Angleterre refusait de leur accorder. Vaincus par le nombre, après avoir remporté sur Albion de brillants succès, ces insulaires avaient dû capituler en 1810. Cette capitulation, l'une des plus belles dont il soit fait mention dans l'histoire, portait, outre plusieurs autres privilèges importants, que les habitants conserveraient leurs lois, leur religion et leurs coutumes. Depuis lors les Franco-Mauritiens avaient eu à lutter avec énergie contre l'oppression des vainqueurs, l'Angleterre avait violé la capitulatoin dans ses parties les plus importantes. L'Ile de France comptait des hommes éminents, résolus à faire reconnaitre les droits de leur compatriotes, et à consacrer leurs talents à ce noble but, les deux frères Adrien et Prosper d'Epinay, Evenor Dupont, le colonel Adam, Ponget de Saint-André et beaucoup d'autres.

On se félicitait à Saint-Eustache, dans la maison du docteur, lorsqu'à de rares intervalles, on apprenait que ces frères éloignés d'Afrique, obtenaient des concessions par leur persévérance et leur énergie, on sentait que la plaie que l'on voulait guérir là-bas, était la même qui saignait chez nous et tout bas l'on disait : Cou-

rage, braves défenseurs de vos libertés, nos sympathies vous suivent.

Le grand patriotisme de Lucienne plaisait infiniment au Dr Chenier, surpris souvent de rencontrer tant d'énergie chez une personne aussi délicate, il l'admirait se disant :

— Quelle virilité chez cette petite fille.

Cependant souvent il la trouvait affaissée, c'était lorsque plongée dans des zones de profonde réflexion elle pensait à son départ pour Montréal. Il lui disait alors :

— On est sérieuse ce matin. Qu'avez-vous? il ne faut pas se laisser être malade de nouveau.

— Non, docteur, mais écrivez à ma famille que je le suis encore, afin qu'il me soit possible de demeurer quelque temps de plus dans votre maison, où vous avez tous été si bons pour moi.

— Certainement, madmoiselle, nous voulons vous garder au milieu de nous, comptez sur mon dévouement, j'arrangerai tout avec votre oncle de manière à ce qu'il vous permette de prolonger votre séjour ici. Vous êtes beaucoup mieux, je suis heureux de le constater, néanmoins la campagne vous est encore indispensable.

— Et vos soins attentifs, docteur.

— Si vous le voulez, et beaucoup d'autres choses aussi. La médecine est relative, elle doit s'appliquer de mille différentes manières. Je ne suis pas de ces médecins qui disent en

constatant une maladie grave: "Il n'y a que ce traitement, tels et tels aliments sont très mauvais." Souvent cet aliment, injurieux pour quelques-uns, est précisément le remède voulu pour certaines organisations: la science n'est pas encore arrivée à ce discernement parfait de la susceptibilité individuelle, susceptibilité presque imperceptible à la généralité des hommes pratiquant la médecine, ayant fait cependant de bonnes études; mais ne possédant pas cette fine intuition leur faisant pressentir avec quelle différence de méthode l'on doit procéder dans certains cas; à quel point les fluides magnétiques, répandus dans l'air ambiant, produisent d'effet sur le patient, en quelle quantité le corps humain s'en remplit. Ainsi, les poumons faibles absorbant plus vite que les autres les gaz délétères contenus dans l'atmosphère, il serait imprudent de donner à ces personnes des remèdes où il entre de l'arsenic, de la strychnine, ou tout autre poison, on amènerait des gastrites mortelles, le remède contenant des toxiques produisant en partie, les mêmes effets que les gaz empoisonnés déjà absorbés par les patients, dans les maisons qu'ils habitent.

— La médecine est une belle et intéressante science, docteur.

— Oui, particulièrement lorsqu'on la pratique sur d'intéressants patients, que l'on voit avec satisfaction le bien qu'ils en retirent. Mal-

heureusement grand nombre de patients ne suivent pas nos ordonnances, pour eux les petites choses, déterminant les grandes crises, ne sont rien, tant que le malade n'est pas arrivé à la période critique, où tout remède devient inutile, la maladie étant trop avancée on ne peut plus guérir.

— Quel dommage de rencontrer des gens aussi inconséquents.

— Oui quel dommage. Les foules bornées éviteraient de grands malheurs si l'on pouvait les convaincre, ou si plutôt il se trouvait chez elles ce sain jugement prévoyant les conséquences futures des choses présentes, si chez l'individu existait le bon esprit d'essayer avant de condamner, l'humanité serait en peu de temps régénérée; que de souffrances seraient épargnées; l'homme, heureux par le fait même qu'il serait en santé parfaite, vivrait des années de plus, sans arriver à cette décrépitude, cette perte de facultés mentales et physiques qui elle seule est la véritable mort: notre âme se détacherait de son enveloppe comme la chrysalide devient papillon, dans un sommeil paisible on oublierait la vie, pour renaitre en évoluant dans un monde meilleur, tout en ayant parcouru ici-bas une route ensoleillée.

— Vous avez raison, docteur, la vie est belle lorsque Dieu vous donne le bonheur de rencontrer des parents, des amis sympathiques qui

vous comprennent, sentent et pensent comme vous : alors on ne veut plus mourir, on se dit qu'il est grand celui qui a créé des âmes si bien douées. Remarquez, je ne parle pas de perfection, la perfection ne peut exister sur la terre, il faut à tout être les défauts de ses belles qualités, sans quoi le tableau serait insipide, incolore, sans ombre. On les veut ces nuages faisant ressortir les clartés du soleil ; si dans son intime intérieur on jouit avec bonheur du charmant tableau de la surface des eaux, endiamentées par les rayons brillants du régulateur des jours, on remercie l'ombrage du grand arbre, sous lequel on se repose pour admirer, sans se sentir brûlé, l'éblouissante lumière, dont la châleur fait épanouir les plus belles fleurs.

— Je vois que vous êtes très indulgente, mademoiselle, vous ferez une épouse dévouée.

— Une épouse ne l'est-elle pas toujours, docteur?

— C'est vrai, je m'exprime mal, j'aurais dû dire une véritable épouse, faisant la large part de toutes les faiblesses humaines.

— J'en ai peu de mérite, car pour moi il y a une douce jouissance à pardonner, à une personne chère, une faute avouée. Vous allez peut-être me juger exaltée, mais au médecin comme au confesseur on peut tout avouer, je me suis souvent perdue dans de folles rêveries, où bles-

sée mortellement, j'entrevoyais le bonheur d'entendre des paroles de sincère affection, dictées par un véritable repentir, et m'écrier dans un élan de bonheur suprême : oh ! merci, je ne me souviens plus, vous me rendez si heureuse.

— Je ne vous trouve pas exaltée de penser de la sorte, mademoiselle, rien de plus précieux ici-bas que les sentiments vrais ; un véritable ami est un diamant bien rare, si cet ami est doublé d'une âme supérieure ayant la noblesse de savoir reconnaître ses torts, n'est-il pas légitime de rêver pouvoir le rencontrer sur sa route.

— Heureux alors celui qui rencontre à temps sur son chemin, l'être avec lequel côte à côte, la main dans la main, soit en amitié, soit en amour, il peut parcourir le sentier étroit de l'existence ; qu'importe alors les difficultés de la route, on les franchit alerte, après avoir souffert, lutté ensemble, le cyclône qui nous a si fortement secoués n'a pu nous séparer, unis dans le malheur comme dans la joie, rien ne peut rompre les doux liens de deux âmes vraiment soeurs.

— Bonjour, docteur, fit en ce moment une fraiche voix de fillette, venant interrompre la conversation, voyez comme j'ai grandi durant ma maladie, cette robe, qui était si longue, comme elle est courte, je ressemble à une saltimbanque ainsi mise ; mais je voulais venir au-

jourd'hui vous porter ces fleurs, ma mère n'a pas eu le temps d'allonger mes robes et elle désirait vous envoyer ces roses, elle vous adore ma mère, depuis que vous m'avez sauvée.

— Merci, chère enfant, je suis bien honoré, pour mon peu de mérite, d'être placé au rang des dieux, c'est vous plutôt que l'on devrait adorer comme Flore, vous êtes ravissante aujourd'hui, je suis heureux de voir vos joues roses comme vos fleurs, elles contrastent joliment avec vos yeux bleus ; il n'y a plus là, dit-il en passant la main avec affection sur la tête de la jeune fille, ces belles tresses de cheveux blonds, la vilaine fièvre nous a forcés de les couper ; mais ces mèches bouclées ne les remplacent pas mal.

— Oui, avec mes cheveux courts et ma jupe presqu'aux genoux, je ferais un bon page.

Lucienne regardait avec intérêt le charmant tableau que faisait la nouvelle venue, accompagnée d'un énorme chien Saint-Bernard. Elle paraissait à peine âgée de quinze ans, sa physionomie était un ensemble de finesse et d'espièglerie ; tout dans ce jeune visage respirant la joie, le bonheur de vivre, expression se trouvant presque toujours dans le regard d'enfants bien élevés, chéris et choyés de leurs parents. Sa robe de crêpon bleu modulait bien la sveltesse de sa taille, les manches bouffantes, ouvertes sur le côté, laissaient voir ses bras par-

faits de forme, blancs comme l'albâtre, les mains étaient mignonnes, sa gracieuse silhouette se balançait continuellement sur un pied, sur l'autre, comme s'il lui eut été difficile de demeurer en place.

— Je suis si contente de pouvoir enfin sortir, disait-elle, presque courir comme je viens de le faire avec mon brave Néron, il ne me quitte plus le bon animal, on dirait qu'il craint que je ne devienne encore malade.

La jeune fille appuya sa tête sur celle du Saint-Bernard qui, en réponse à cette caresse, remua significativement le bout de la queue.

— Mais je ne le serai plus malade, docteur, continua-t-elle, en laissant son favori pour passer amicalement son bras sous celui du médecin, vous m'avez sauvée pour bien des années, n'est-ce pas?

— Je l'espère. Vous voilà beaucoup plus forte qu'avant les fièvres: les typhoïdes changent la constitution lorsqu'elles n'enlèvent pas le malade, soit qu'il devienne plus faible qu'avant, s'il était fort, ou beaucoup mieux portant, si la santé était délicate.

— Vous avez dit cela à ma petite mère? elle bénira alors cette maladie qui lui a fait verser tant de larmes, elle lui doit une récompense, cette vilaine fièvre, pour le mal qu'elle lui a causé.

— Oui, je le lui ai dit afin de lui rendre, le plutôt possible, les forces qu'elle a perdues, épuisée par l'anxiété et les longues veillés.

— Docteur, elle ne sera pas malade, n'est-ce pas? interrogea la jeune fille devenue subitement un peu pâle.

— Non, non, ne vous alarmez pas, mon enfant, vous êtes là pour la ramener avec votre bonne mine et votre gaité.

— Ah! vous me rassurez, car j'aimerais mieux mourir que de perdre ma petite mère adorée; pourtant la vie est attrayanyte lorsqu'il nous est permis d'admirer une nature aussi belle que celle-ci. Ce ciel bleu, cette délicieuse rivière serpentant aujourd'hui comme un ruban moiré pailleté de diamants, me rendent tout heureuse, après avoir été enfermée deux longs mois, dans ma chambre sur un lit de souffrance. Il me semble que je ne pourrai me rassasier d'aspirer l'air pur du dehors, d'admirer la beauté de la campagne qui nous donne de si belles roses.

— Elles sont superbes en effet celles que vous m'apportez là, mon enfant. Voyez, mademoiselle Aubry, dit le docteur, en prenant les fleurs des mains de la nouvelle venue, pour les montrer à Lucienne, c'est à madame Girardin et sa jeune fille ici présente que je dois le plaisir de les posséder.

Lucienne salua.

— Vous connaissez déjà ma patiente, continua le médecin, vous m'avez souvent demandé de ses nouvelles.

— Moi aussi, reprit vivement Gabrielle Girardin, mademoiselle est sans doute la jeune dame malade, venue de Montréal à Saint-Eustache, pour réparer ses forces, alors nous sommes les deux convalescentes du docteur, presque des amies, serrons-nous la main, en nous félicitant d'avoir rencontré un si bon médecin auquel nous devons toutes deux la vie. Vous paraissez ne plus souffrir, mademoiselle Aubry, j'en éprouve beaucoup de joie.

— Merci de votre généreuse sympathie, je suis aussi heureuse de vous voir si parfaitement remise de votre longue maladie.

En cet instant madame Chenier s'avança :

— Bonjour, petite, dit-elle en embrassant mademoiselle Girardin, je suis contente de vous revoir au milieu de nous et si parfaitement remise. Je vous apporte la petite épingle que vous aviez perdue la dernière fois que vous vîntes ici.

— Ah ! quelle agréable surprise, je ne croyais pas la retrouver.

— C'est un bien singulier bijou, dit le docteur en l'examinant.

C'était une petite broche grise en forme de serpent enroulé, sans tête.

— N'est-ce pas, reprit Gabrielle. On trouve ces fossiles en grande quantité à Whitby. Lord Kendall l'a apporté à ma mère, de cet endroit où existent encore, sur une falaise escarpée de la Mer du Nord, les ruines d'une abbaye renommée remontant aux sixième siècle. La légende rapporte que Sainte-Hilda, de sang royal, abbesse de Whitby dans l'âge suivant, avait, par ses prières et ses jeûnes, obtenu que les serpents qui infestaient cette contrée fussent changés en pierre. Les ruines de l'Abbaye de Sainte-Hilda sont encore magnifiques dans leur déchéance. L'on dit qu'à certaines époques de l'année, l'abbesse revient visiter son ancienne demeure, et que, lorsque le soleil frappe de ses rayons l'une des fenêtres du monastère, l'on peut apercevoir l'ombre de la sainte. Les oiseaux de mer, en passant au-dessus de l'antique monument, abaissent leurs ailes en signe d'hommage à la bienheureuse Hilda.

— Quelle jolie légende, fit Lucienne.

— Où l'avez-vous donc retrouvée, cette petite épingle? madame Chenier, continua Gabrielle, je l'avais tant cherchée, je n'espérais plus la revoir et j'en étais affligée à cause de ma mère, elle y tient beaucoup.

— Eh bien! ma chère, elle se trouvait dans un endroit où nous avions cherché ensemble sans rien voir, près de la fenêtre, retenue au rideau.

— C'est ainsi, reprit le docteur en riant, que souvent nous passons à côté du bonheur sans le voir. Mais entrons, mes amies, nous allons mettre les belles roses de mademoiselle Girardin au milieu de la table et prendre le diner en famille.

— Oui, je vous offre notre humble pot-au-feu, mademoiselle Gabrielle, dit madame Chenier, il est très frugal, je vous assure mais vous l'assaisonnerez de votre gaité.

— Ne faites pas d'excuses pour le diner, madame, nous savons tous qu'il sera excellent, j'anticipe le plaisir de le savourer.

XII

Après un an de séjour à Saint-Eustache, où les plus belles heures de son existence s'écoulèrent, Lucienne dû retourner au milieu de sa famille. Elle retrouva là des esprits hostiles, et, de plus, une obsédante attention de son cousin qu'elle ne pouvait, ni encourager, ni rebuter complètement, comprenant que la vie chez son oncle ne serait plus tenable si elle entrait en guerre ouverte avec lui. Elle avait encore près de deux ans à séjourner chez les siens, il fallait donc accepter comme badinage, toutes les attentions de ce cousin antipathique, si elle ne voulait pas être en butte à sa tyrannie; ainsi chaque jour elle était blessée dans ses sentiments, ses opinions, de plus son patriotisme souffrait du loyalisme fanatique de sa famille

qui considérait comme justes les lois oppressives d'un gouvernement injuste.

A de très rares intervalles elle put revoir Pierre, à l'insu des siens, et enfin l'heure tant souhaitée sonna. Lucienne avait vingt-et-un ans le jour de la proclamation à Montréal des Fils de la Liberté, le 5 septembre 1837, où nous la voyons, pour la première fois, se penchant à sa fenêtre pour laisser tomber une rose aux pieds de M. Dugal, lui annonçant qu'enfin plus rien désormais ne saurait se placer entre elle et lui : elle est libre, elle l'a choisi comme fiancé, le soir même elle le reverra chez madame Girardin, où se réunit l'élite de la société montréalaise.

....

En quittant monsieur DuVallon, mademoiselle Girardin s'était dirigée vers le groupe des jeunes, des éclats de rire partaient de ce cercle, on entourait un grand monsieur qui, debout devant une statue de Vénus, au-dessus de laquelle Cupidon lançait ses flèches, parlait avec animation, ainsi qu'un conférencier, devant un public intéressé et fort amusé.

Le beau parleur avait dans toute sa personne une distinction parfaite, des manières de grand seigneur ; il pouvait avoir trente-cinq ans, mais on lui en donnait bien quarante, car sur tous ses traits, dissimulée sous un fin vernis, se retrc vait la trace d'un bon viveur, pres-

que d'un roué. Grand séducteur de femmes, heureux de ses succès, oublieux de ses torts, chasseur de passions brûlantes, que la légèreté de son caractère s'étudiait à éteindre soudain avec des douches froides d'inconstance et d'oubli; il se posait en martyr du sort, accusant tous les dieux de cruauté, de barbarie, de tyrannie, il s'écoutait parler devant les naïfs qui le croyaient.

— Venez vite, Gabrielle, défendre votre beau Cupidon, dit une des amies de Mlle Girardin en la voyant s'avancer, monsieur Pelletier déclare que vous ne devriez pas garder ce vilain dans votre maison et qu'il faudrait le jeter au feu.

— Comment, monsieur Pelletier, pouvez-vous conseiller un semblable ostracisme à l'égard de ce charmant enfant, que vous admirez toutes, n'est-ce pas, mes compagnes, dit en riant la jeune fille, regardez comme il est beau, séduisant.

— Oui, oui, répondit le groupe d'une seule voix, il serait trop triste de le renvoyer.

— C'est que vous ne le connaissez pas, mesdemoiselles. Lorsque vous aurez mon âge vous comprendrez son pouvoir fascinateur, son attrait irrésistible vous entrainant avec lui vers toutes les joies, les bonheurs, les extravagances, toutes les folies, les peines, les déceptions; ne vous laissant voir, au premier abord, du chemin

où il vous conduit que les douces pentes, les vertes mousses, les allées fleuries ; cachant adroitement sous le charme de sa personne, le cruel cortège qu'il traine toujours à sa suite, jalousie, désespérance, haine, vengeance, destruction. Sans défiance vous l'accueillez ce roué, ce perfide qui, dans tous les âges, vous a trompée, ce faucheur d'âmes, ce rieur éternel dont les baisers sont fondus dans les pleurs, dont les caresses se resserrent en des tenailles de fer : il vous séduit, il vous subjugue, tant sa force est puissante ; noblement indignée, un jour vous le chassez, il ne se rebute pas ; il est là, il vous guette, il reviendra ; il a beau faire l'anémique et le mort pour calmer vos défiances, à l'heure où vous le redoutez le moins, il reparaitra en maitre, sans frapper, il reprendra possession du logis : vous avez beau regimber, de droit vous lui appartenez, comme étant le plus faible ; c'est la justice humaine et ce dieu s'en empare, vous n'avez rien à dire, mais qu'à vous résigner. Vous voyez maintenant, si je n'ai pas raison, mesdemoiselles, de vouloir qu'on l'exile de ce salon ; vous toutes qui le croyez si charmant vous ne le connaissez pas, et je vous conseille de ne pas chercher à le connaitre.

— Peut-être que tout le monde ne partage pas votre opinion, fit Gabrielle, je suis persuadée que ce monsieur a une toute autre idée de

ce dieu, qu'il se sent parfaitement satisfait d'être sous le charme de sa puissance.

C'était Pierre qu'on désignait, il entrait et cherchait du regard sa fiancée. Jamais Lucienne ne lui apparut avec plus d'attraits qu'à cet instant. Vêtue d'une robe de gaze noire, dont le foncé faisait adminrablement ressortir la blancheur marmoréenne de son cou, de ses bras de forme délicieuse, elle lui sembla la statue de la grâce dans cette toilette unie, n'ayant pour toute parure qu'une rose à sa ceinture et un croissant de diamants dans ses beaux cheveux bruns. La joie de pouvoir, à cette heure, revoir Pierre sans contrainte, illuminait ses traits d'une auréole de bonheur, qui la rendait plus séduisante que jamais; plus d'un jeune homme en la regardant s'était dit à part lui: Heureux fiancé que ce M. Dugal.

Pierre, après avoir salué madame et mademoiselle Girardin, avait pris place à côté de mademoiselle Aubry et tous deux oublièrent à l'instant ceux qui les entouraient.

— Voyez, monsieur Pelletier, murmura Gabrielle avec un sourire railleur, l'expression de ces fiancés ne démolit-elle pas toutes vos théories sur l'amour?

— Non, mademoiselle, ils n'en sont qu'au premier chapitre, ignorant encore ce que leur réserve le dieu malin. Le plus sage est de ne jamais consentir à se laisser glisser sur la pente

fatale, s'aguerrir contre tout sentiment du coeur, et demeurer vieux garçon comme moi.

— Ah! fi donc! monsieur, vos théories sont criminelles, vous voudriez toutes nous vouer au célibat.

— Mais nous ne le voulons pas, s'écrièrent ensemble cinq ou six jeunes voix, nous voulons toutes nous marier.

— Alors vous voulez toutes avoir des maitres, des tyrans?

— Non, non, nous voulons des bons garçons.

— Ah! ah, ah! mes jeunes filles, vous ignorez que les bons garçons sont rares comme les fines perles.

— Précisément, ce sont ces fines perles que nous voulons trouver, dit Gabrielle.

— Monsieur, vous arrivez à temps, fit monsieur Pelletier, s'adressant à monsieur DuVallon qui s'avançait vers eux; vous êtes auteur, vous pourrez mieux que moi convaincre ces jeunes filles de l'erreur où elles sont, de croire les hommes des perfections capables de leur donner des bonheurs de roman.

— Monsieur, le roman n'a de mérite que s'il est scalpé sur le vif. Je ne dirai pas pour cela que les perfections existent, mais j'ai la certitude qu'il y a des hommes capables, malgré leurs grands défauts de rendre une femme heureuse et j'aime à retrouver chez la jeune fille toutes les belles illusions ensoleillant ses rêves

d'avenir. D'ailleurs les bonnes femmes font les bons maris, une femme d'esprit, dès qu'elle entoure celui qu'elle a épousé de tendresse, d'attentions, peut faire de lui ce qu'elle veut attendu que ce mari n'est pas une brute, car les brutes on ne peut en avoir raison qu'à coup de fouet. J'ai la conviction que nulle de ces demoiselles n'aura ce malheur, elles épouseront toutes des gentilshommes, ayant les défauts de leurs grandes qualités.

— Des perles enfin, dit en riant une séduisante enfant de dix-huit ans, aux cheveux dorés, aux yeux d'un bleu de ciel d'Orient, monsieur Pelletier vient de nous prévenir de l'erreur où nous sommes d'espérer semblable chose.

— Monsieur Pelletier a sans doute voulu dire que l'on ne trouve pas les pierres polies ; il faut, mesdames, pour leur enlever leur rudesse et les faire briller de leur véritable éclat, toutes vos grâces, vos charmes et votre habileté féminine ; à votre délicat contact les écorces les plus dures s'amollissent, avec de la persévérance la femme en peu de temps opère des prodiges, elle finit par tout obtenir de celui qu'elle aime, il devient son dévoué serviteur, sans même qu'il s'en doute, c'est elle qui conduit quand il se croit toujours le maître.

— Alors entre les deux époux le bonheur est parfait ?

— Précisément, mademoiselle.

— Enfoncé, monsieur Pelletier, dit Gabrielle.

— Non pas, non pas, mademoiselle, monsieur DuVallon est auteur, comme le curé il prêche pour sa paroisse, il ne veut pas de vieilles filles puisqu'elles ne peuvent figurer dans les romans, ou si elles y entrent ce n'est que pour jouer les rôles secondaires, il faut des héroïnes aux écrivains, il leur faut des passions brûlantes, des maris parfaits, qu'on trompe à plaisir, des couples de pigeons, roucoulant leurs idylles des années, des années, s'aimant autant après dix ans que le premier jour de leur union. Voilà ce que le romancier écrit, avec l'intention de persuader à son lecteur qu'il lui raconte de grandes vérités; mais malgré ce qu'en prétend monsieur DuVallon, la vie n'est pas un roman, ou si elle l'est c'est un cruel roman où viennent se heurter les plus beaux sentiments.

— Vous oubliez, monsieur, reprit l'homme de lettres, qu'il faut toujours l'ombre au tableau, sans quoi le panorama serait insipide: l'homme continuellement heureux oublierait vite qu'il l'est, il lui faut des revers, des inquiétudes, des angoisses même, pour lui faire apprécier tout ce dont il jouit. Que voulez-vous, l'homme est ainsi fait, avec ses travers, ses erreurs, par ce qu'il est un être fini destiné à n'atteindre la perfection qu'auprès de l'Infini.

— Allons, si vous vous lancez dans les questions philosophiques, je n'en suis plus. Monsieur le professeur Polewski n'est-ce pas que ces auteurs sont des gens dangereux avec leur théories.

— Souvent, souvent, fit le professeur, ce sont des personnalités très intéressantes cependant, quoiqu'il fassent beaucoup de mal lorsqu'ils s'en mêlent; mais avant d'exprimer mon opinion, permettez, monsieur DuVallon, que j'ajoute qu'il y a de nobles exceptions dont vous faites partie. Laissez-moi vous demander maintenant pourquoi vous autres écrivains, formant la classe des esprits supérieurs, employez-vous votre talent à brouiller les individus, en ne mettant en scène que de fausses natures? A vous lire on croirait véritablement, qu'une femme ne peut être intéressante sans commettre l'adultère, un mari quelque chose s'il ne trompe son épouse. Vous brodez sans cesse sur le même thème. La pièce où il y a le plus de dupes est la plus admirée. Les hommes étant de grands enfants applaudissent avec enthousiasme, à tous les mensonges, toutes les roueries les mieux ourdies, à côté de leurs jeunes femmes qui se disent: Ouï, c'est très beau, c'est ainsi que l'on doit entendre la vie. Puis un bon jour, si le mari est traité en réalité comme dans le roman on le traite, il s'indigne, devient furieux, désespère, crie à l'abomination, oubliant

qu'il a le premer, en société avec l'auteur, préparé son propre malheur. C'est singulier, l'homme s'étudie continuellement à se rendre malheureux. Vous disiez, tout à l'heure, monsieur DuVallon: Les bonnes femmes font les bons maris. Je vous répondrai: Les bons hommes font les bonnes femmes. Lorsque le sexe fort aura le courage de ne pas toujours donner gain de cause au mal sur le bien, au vice sur la vertu, les descendants d'Adam retrouveront sur terre le paradis perdu. L'homme crée des coutumes, des lois pour la plupart injustes; il veut des règles de conduite pour son prochain, non pour lui; pharisien dans l'âme il s'écrie: Seigneur, Seigneur punissez ces méchants; puis tout le reste du jour il oublie, après cette prière, de mettre en pratique le grand, le sublime commandement du Christ: Aimez-vous les uns les autres.

Pendant cette discussion, Pierre assis près de Lucienne lui murmurait:

—Enfin le jour est arrivé, où votre tuteur n'a plus le droit de me disputer la protection dont je voulais vous entourer depuis si longtemps, il m'a semblé bien souvent que cette heure bénie ne sonnerait jamais, que ce bonheur serait trop grand, que je n'en étais pas digne; enfin tout ceci est passé et je vous ramène à Saint-Eustache, où cette fois personne ne pourra venir vous enlever. Comment votre

famille a-t-elle appris votre détermination, de venir habiter chez le Dr Chenier jusqu'au rétablissement complet de ma mère; puisque vous m'infligez cette pénitence de retarder notre union jusqu'à cette époque.

— En agissant ainsi, Pierre, je n'ai pas voulu vous attrister, votre mère a si souvent exprimé le désir d'assister à la bénédiction nuptiale de son unique fils, j'ai cru que vous partageriez mon opinion à ce sujet, la vilaine entorse dont elle souffre actuellement sera guérie en quelques semaines, d'ici là, cher ami, nous nous verrons chaque jour.

— Vous avez raison, vous pensez à tout, bonne petite fée, dans mon bonheur je suis un égoïte, je vous demande pardon de ce reproche, j'ai si souvent éprouvé l'angoisse de la peur de vous perdre, que je suis devenu pessimiste, je ne me sentirai parfaitement rassuré que le jour où vous serez ma femme, où une barrière infranchissable vous séparera de votre famille, de votre cousin surtout.

— Vous n'avez plus rien à craindre de lui maintenant je suis en âge, je profite du voyage qu'il fait en ce moment aux Bermudes pour quitter la maison de mon oncle; la famille Girardin part demain pour Saint-Eustache, je vous ai écrit afin que nous puissions tous faire route ensemble. Nos malles sont prêtes. Mon oncle, ma tante apprendront mon départ lors-

que j'aurai atteint la maison du Dr Chenier, afin de m'épargner l'ennui de discussions et de scènes désagréables.

— Ils ignorent alors que vous les quittez?

— Oui.

— Tant mieux, cela me rassure, on ne peut prendre trop de précautions avec eux; ce vilain cousin comme je me sens heureux de son départ. Savez-vous, chère Lucienne, souvent j'ai eu des rages folles à la pensée qu'il était continuellement près de vous, vous obsédant de ses assiduités, bien des fois le ver rongeur de la jalousie me dévorait.

— Ah! Pierre!

— J'avais tort, je le sais; mais l'absence est une vilaine conseillère, elle vous montre mille choses désagréables, elle vous persuade que si vous n'êtes pas près de l'être aimé, ceci, cela peut fort bien arrivé, puis ces improbabilités se mêlent aux songes de vos nuits, vous vous éveillez inquiet, nerveux, les ténèbres favorisent vos craintes chimériques, que seul dissipe le lever du jour; alors vous vous traitez d'insensé, vous êtes fou de douter de tout ce qu'il y a de plus noble, de plus généreux sur terre, vous n'êtes pas digne de dénouer les cordons de ses chaussures, quoique par amour pour elle vous souffriez le martyre: en pensant à tout ce qu'elle est, votre confiance redouble et vous dites

bien bas ce que je viens de vous dire ; Lucienne, je ne suis pas digne d'être aimé de vous.

— Ceci est un jugement que vous n'avez pas le droit d'émettre, puisque l'on ne peut être juge dans sa propre cause.

— Alors qu'est-ce que je mérite?

— Que l'on vous gronde comme un vilain enfant gâté.

— C'est cela, grondez-moi, du moment qu'il m'est permis d'entendre votre voix, de voir votre regard chercher le mien, j'ai le courage de braver tous les courroux.

— Pierre, il ne faut plus vous rendre ainsi malheureux et m'aimer sans crainte, le sentiment que j'ai pour vous est si profond, si sincère, je ne pourrai jamais oublier par quelle attention délicate, par quel dévouement vous l'avez fait naitre ce sentiment. Dans l'absence j'ai revécu les heures que vous avez passées près de la petite fille rebutée de tout le monde, votre bonté, votre patience envers elle me touchait encore plus qu'alors, l'âge, la raison me faisait mieux comprendre ce que vous aviez fait ; combien avec sagesse vous me guidiez pour m'épargner les moindres ennuis, avec quelle tendresse vous me consoliez de mes chagrins d'enfant ; la peite fille alors sentait bien que vous seul saviez la rendre heureuse, c'est pourquoi la femme aujourd'hui remettra avec

un immense bonheur sa destinée entre vos mains.

Un éclair de joie illumina le regard du jeune homme.

— Merci, dit-il, ces paroles me font oublier mes angoisses, que ne peut-on souffrir pour avoir le bonheur de les entendre de vos lèvres.

— Ne souffrez plus, Pierre, je vous le demande, j'en serais trop malheureuse. D'ailleurs si vous y tenez, nous pouvons nous marier cette semaine.

— Non, chère enfant, nous attendrons le rétablissement de ma mère. En ce beau jour de nos noces je veux que tous ceux que j'aime soient parfaitement satisfaits. Votre présence à Saint-Eustache dissipera toutes mes craintes, auprès de vous je deviendrai plus raisonnable.

XIII

Oh! joie immense, revoir la route dans laquelle elle avait entendu cette incomparable musique, harmonie que le coeur ne saurait oublier puisqu'on la faisait vibrer pour lui. Ces paroles divines: "Je t'aime" c'était dans ce sentier qu'il les lui avait murmurées pour la première fois, dans son esprit se faisait le mirage ravissant de ces lieux, si souvent regrettés: la rubandelle blanche de l'allée s'étendait de nouveau devant elle, elle revoyait comme à cet instant les sapins, les bluets, les timides violettes, les poussiéreux brins d'herbe courbant la tête

dans le chemin ondulé, où se faisait entendre de distance en distance le chant nasillard de cet insecte insensible aux brûlantes ardeurs du soleil; elle l'entendait encore, la cigale dont les notes grêles avaient accompagné, dans un jour d'ivresse, les tendres aveux de Pierre; ses douces paroles se répétaient aussi pénétrantes, aussi suaves, aussi distinctes qu'à cette heure d'antan. Emue de ces souvenirs Lucienne hâtait le pas afin d'atteindre plus tôt la demeure de M. Girardin d'où l'on partait ce matin même pour Saint-Eustache. On eut dit qu'elle effleurait à peine le sol tant sa marche était légère, l'impatience d'arriver lui donnait des ailes. Il semble toujours que l'on ne sera jamais assez vite au but, lorsqu'il s'agit de retourner aux lieux témoins de nos plus intimes bonheurs.

Elle avait quitté sans bruit la maison de son oncle, à l'heure où tout dormait encore, afin de n'éveiller aucun soupçon, laissant derrière elle pour toujours les pénibles impressions dont sa vie avait été remplie dans cet intérieur, cependant en posant le pied sur la dernière marche du perron, elle éprouva un léger serrement de coeur, pourquoi? elle laissait là aussi, dans les annales du passé, les évènements les plus marquants de son existence. Elle y avait beaucoup souffert; mais toute souffrance attire une consolation, au milieu des heures sombres de

brillantes clartés avaient illuminé son âme, en premier lieu une amitié sincère, puis enfin un sentiment plus vivace, plus profond, plus intense, avait de ses chagrins dissipé la tristesse. Chaque meuble qu'elle laissait dans cette maison, avait été le silencieux témoin de ses désespoirs et de ses joies. Les quatre murs de l'élégante chambrette qu'elle avait habitée tant d'années gardaient, en hieroglyphes, compréhensibles pour elle seule, le récit d'un instant heureux. Les natures impressionables s'attachent même aux choses inanimées et Lucienne sentait que tout départ porte en soi le pénible d'un adieu.

— Où allez-vous donc à cette heure matinala? lui demanda à cet instant M. DuVallon venant interrompre ses réflexions.

— Et vous-même? fit la jeune fille sans répondre à sa question.

— Ah! moi je me promène en cherchant une solution à un problème littéraire, ou plutôt une manière rationnelle de reconcilier deux êtres charmants, faits pour se comprendre et devenir parfaitement heureux ensemble.

— Alors c'est une bonne action que vous désirez faire?

— Peut-être.

— Les écrivains sont philanthropes.

— Vous avez une favorable opinion de l'écrivain.

— Je les admire, je les envie quelquefois et je ne comprends pas pourquoi la généralité des hommes traitent si sévèrement les femmes auteurs.

— Pourquoi, mademoiselle, je vais vous l'expliquer. La femme auteur se départ presque toujours de ses qualités féminines, elle néglige les belles actions pour les belles pensées, elle se lance dans un travail intellectuel, oubliant tout l'esprit qu'elle doit apporter à l'accomplissement des petites choses quotidiennes de la vie, qui constituent le bonheur dans un intérieur, si elle s'en est fait un. Je veux parler d'une femme mariée. Une femme qui n'a de poésie et de beaux sentiments que dans les romans qu'elle écrit, est une compagne peu désirable pour un mari. Je ne dis pas qu'elles sont toutes ainsi, il y a de nobles exceptions pour prouver la règle; mais en général les bas bleus, les femmes savantes ne s'occupent que de leurs livres, elles vous représentent des héroïnes sublimes de dévouement pour leurs époux, pour leurs enfants, tandis que dans leur vie, elles sont pour leurs maris, pour leur famille, d'une indifférence, d'une négligence révoltante, ne leur donnant aucunes des attentions, des soins auxquels ils ont droit et je vous dirai en confidence, mademoiselle, que nous autres hommes, nous sommes tous plus ou moins égoïstes et que nous préférons chez

la femme un peu moins de science, moins d'ambition à chercher la gloire du dehors et plus d'aspiration à vouloir toujours demeurer, par la tendresse, le dévouement, le centre des affections intérieures.

— Mais, monsieur, la science est-elle incompatible aux qualités de la femme? parce qu'une femme est instruite s'ensuit-il qu'elle ne peut faire une bonne épouse, une mère admirable?

— Non, non; mais que voulez-vous, neuf fois sur dix la chose existe. J'ai connu des femmes auteurs, parfaites en tout point, qui avaient à gémir de l'opinion qu'on se faisait d'elles, à cause de leurs confrères en littérature. Voilà le revers de la médaille, une femme auteur, vraiment femme est un trésor, elle existe, on la trouve; mais elle a à subir le jugement téméraire des masses.

— Quel dommage!

— Vous avez raison, quel dommage qu'ici-bas les bons doivent infailliblement payer pour les méchants.

Lucienne avait ralenti le pas, elle arrivait chez monsieur Girardin.

— Vous entrez ici? mademoiselle. Un mot avant de vous quitter, veuillez dire à votre charmante amie, mademoiselle Girardin, que je m'occupe à terminer son intéressante histoire du gant de soie.

— Nous aurons le plaisir de lire cette histoire?

— Certainement, si vous croyez y trouver de l'intérêt.

— Comment en serait-il autrement, puisque vous l'écrirez.

— Ah! mademoiselle, vous me comblez; mais je ne veux pas vous retenir, au revoir.

Ils se saluèrent. Au même instant la porte de la demeure de monsieur Girardin s'ouvrit. Gabrielle, vêtue d'un élégant costume de voyage, apparut sur le seuil.

— Ah! c'est ainsi que tu te promènes avec les auteurs, dit-elle avec malice en embrassant son ami, je vais le dire à M. Dugal, il est arrivé avant toi.

Lucienne souriant.

— Suis-je en retard, vous ai-je fait attendre?

— Non, ma mère a quelques petits préparatifs à terminer. Pierre et toi aurez encore le temps d'avoir un tête-à-tête avant notre départ.

XIV

— Alerte, Minerve, alerte, alerte, alerte.

Et le cavalier caressait la croupe de sa monture du manche de sa cravache, pour accélérer la course de la bête qui, cependant, traversait l'espace avec la rapidité d'une bombe, faisant voler des étincelles sous ses sabots, dans le chemin désert conduisant à Saint-Eustache.

Sur la route, quelques rares fenêtres encore éclairées s'ouvraient et des curieux mettaient le nez au dehors, pour voir passer le cheval qu'ils croyaient furieux; avant qu'on eut reconnu celui qui le montait il était déjà loin et en moins de dix minutes ateignait la maison du Docteur Chenier.

Onze heures sonnaient alors à l'église du village. Le jeune homme sauta lestement à bas, attacha sa jument couverte de sueur à un arbre voisin puis frappa. La porte s'ouvrit, le docteur Chenier pressant le jeune homme dans ses bras, s'écria:

— Enfin, vous voilà, Pierre, comme nous étions inquiets; quelle nouvelle?

— Nous avons battu les bureaucrates.

— Alors il y a eu combat? Racontez vite, vite, cher enfant.

— Voici, monsieur. Bonaventure Viger, apprit à Boucherville, que des officiers de police, accompagnés d'un détachement de cavalerie, étaient passés sur le chemin de Chambly, à cette nouvelle il vint immédiatement chez le capitaine Vincent, à Longueuil, où nous étions réunis une trentaine d'hommes armés.

— Voyez, monsieur, lui dit le capitaine tout couvert de boue, si je ne m'étais caché dans un fossé la troupe m'aurait arrêté. Il faut absolument nous préparer à faire le coup de feu.

Ne perdons pas une minute, fondons immédiatement des balles pour résister à l'ennemi.

Toute la nuit nous travaillâmes avec ardeur. Au lever du jour un cavalier nous arriva à fond de train.

— On a fait prisonniers Desmaray et Davignon, dit-il.

— Que devons-nous faire? monsieur Viger, demanda Vincent.

— Délivrer les prisonniers en allant attendre la troupe du côté du village. En avant, mes amis, marchons.

Nous partîmes, recrutant sur la route tous ceux que nous rencontrâmes. Parvenus au village, nous apprenons qu'un détachement de réguliers est arrivé pour prêter main-forte à la cavalerie, on nous prévient aussi que le village sera mis à feu et à sang si l'on se bât en cet endroit.

— Retournons alors sur nos pas, dit Viger.

La petite bande le suit et l'on s'arrête à trois milles de là, vis-à-vis la ferme d'un nommé Joseph Trudeau. Monsieur Viger dispose ses gens dans le champ de manière à produire le meilleur effet possible. A peine est-on en place que le bruit tumultueux de la cavalerie retentit.

— Suivez-moi, mes amis, nous dit Viger s'élançant au-devant de la troupe, qui est à cent pas.

— Halte, crie-t-il en même temps aux soldats, au nom du peuple rendez-nous les prisonniers.

— Attention! répond furieusement Ermartinger. "Make ready. Go on. Fire."

— Halte, reprend encore Viger, livrez-nous les prisonniers.

Sept ou huit coups de fusil lui répondent, deux balles l'atteignent, l'une lui effleure la jambe, l'autre lui enlève le bout du petit doigt. Nous n'étions alors qu'une dizaine d'hommes autour de Viger, il ordonne cependant de tirer, ajuste lui-même celui qui est à la tête de la ca valerie et l'atteint au genou. Les chevaux effrayés se cabrent, s'emportent. Le désordre se met au milieu des Anglais, ils croient avoir affaire à une centaine d'hommes déterminés en entendant le commandement de Viger qui, debout sur une clôture, crie, parle, commande, comme s'il y avait partout des patriotes cachés attendant ses ordres. Profitant de la confusion il s'écrie:

— En avant, mes braves, à mort les chouayens, feu, feu.

Bon nombre de chevaux, blessés par les balles, prennent le mors aux dents. Toute la troupe effrayée s'enfuit, Viger s'élance alors dans le chemin, pour arrêter la voiture qui traine les prisonniers Dumaray et Davignon, il frappe les chevaux de son épée, l'un d'eux s'a-

bât, à cet instant un vieil huissier canadien revient, avec quelques hommes de cavalerie et tire sur les prisonniers.

— Tu n'en tueras pas d'autres, crie Viger en lui enfonçant dans la cuisse son épée qui traverse le corps du cheval, la bête s'abât et tombe sur son cavalier. Pendant que l'huissier se tire avec peine de la mauvaise position où il se trouve, nous aidons monsieur Viger à briser les fers qui attachent les prisonniers. Nous les faisons sortir de voiture, et triomphalement les emmenons chez Vincent, au milieu de l'enthousiasme général de notre troupe.

Le docteur Chenier pressa avec émotion la main du jeune homme, une larme brilla dans son regard.

— Ah! Pierre, Dieu veuille que cet heureux début soit le présage d'une plus complète victoire, avec de tels grands coeurs ne pouvons-nous pas espérer voir un jour nos droits partout respectés?

XV

Avec la minutie d'une femme jeune et coquette, Charles Clermont avait donné le dernier coup de brosse à son habit; puis, jetant un regard dans la glace, il parut satisfait de sa tenue, tout reluisait sur sa personne comme si le vêtement qu'il portait sortait de chez le tailleur, et pourtant ils étaient de vieux amis tous deux; mais le docteur Clermont avait un

aussi grand soin de ses effets que de ses instruments. Un peu neurasthénique il ne pouvait souffrir une poussière, elles étaient les migraines de sa belle santé, il en souffrait à l'égal des plus gros maux de tête ; aussi les patients en l'appelant chez eux pouvaient être parfaitement rassuré, jamais, faute de précaution, il n'aurait apporté dans leurs maisons le plus inoffensif des microbes, il possédait l'antiseptique infaillible, une méticuleuse propreté.

Au physique agréable, grand, droit, les traits réguliers, les manières policées, on le trouvait bel homme ; le timbre de sa voix, chaude, harmonieuse, captivait ; il plaisait beaucoup. En peu de temps ses qualités lui avaient acquis une certaine clientèle. Les mères le recherchaient pour leurs filles, cependant il paraissait difficile, pas une de toutes ces aspirantes à son nom n'avaient encore eu le don de lui plaire ; comme les années s'étaient écoulées on commençait déjà à le nommer vieux garçon. Il faut dire aussi qu'il en avait un peu les aptitudes. Les craintes nerveuses des chances douteuses du mariage le hantaient. Pourtant il avait l'étoffe pour faire un mari parfait, sensibilité d'une femme sous une apparence virile ; il comprenait que le bonheur quotidien consiste dans la délicatesse que l'on apporte à l'accomplissement des petites choses ; il avait l'intuition de la joie et de la souffrance que

ressentent les natures impressionnables, dont la susceptibilité s'affecte des mille riens de chaque jour. Il savait que la sensitive se replie sur elle-même et quelquefois se ferme pour toujours, si la main qui l'effleure est trop rude. Au fond de son coeur se trouvait cette grande bonté faisant le charme, la félicité d'une vie à deux.

Il n'était pas un grand croyant, pratiquait peu sa religion, mais il entrait cependant dans l'esprit de l'Eglise par sa droiture, sa sincérité et la régularité de sa conduite : il avait bien eu parfois quelques écarts, de passagères liaisons ; mais dans toutes ses folies de jeunesse son coeur était resté noble, il n'avait jamais brisé une existence ; il sentait au fond de son âme que les plus intimes bonheurs se retrouvent seuls dans la satisfaction de pouvoir toujours se dire : J'ai agi en honnête homme.

Avec ses goûts esthétiques et rêveurs il aurait pardonné bien des défauts à sa femme ; mais il redoutait à l'égal du feu une personne sans ordre, et frissonnait d'avance à la pensée qu'au milieu d'un délicieux tête-à-tête il pourrait tout à coup apercevoir, au plafond, de vilaines araignées tissant leur toile ; la seule vue de cet hideux insecte suspendu au-dessus de lui, plus que l'épée de Damoclès, amertumeriserait la douceur des plus tendres baisers. Avec son tempérament affectueux il souffrait toute-

fois de l'isolement volontaire dans lequel il vivait.

Il habitait une spacieuse demeure, lui appartenant, meublée avec goût, contenant tout ce qui constitue l'utile et l'agréable; mais il faut dans tout intérieur, quelque superbe qu'il soit, voir se jouer, à travers les rideaux, de chauds rayons venant ensoleiller les pièces où l'on habite; et ces chauds rayons, cette tendresse, cet amour vrai dont son âme avait soif, en éprouverait-il jamais la bienfaisante chaleur? Il s'était dit bien souvent: Non, et avait laissé passer les années jusqu'à la trentaine, sans avoir trouvé le joyau qu'il cherchait.

Un jour néanmoins il avait remarqué une charmante enfant, ressemblant à l'idéal qu'il s'était fait d'une épouse; un puéril incident l'en avait éloigné, à regret cependant, il y pensait encore et s'en voulait presque de cette nervosité craintive qui lui avait fait fuir cette jeune fille, peut-être jugée trop à la hâte. La veille il l'avait vue passer accompagnée d'un grand jeune homme, il en avait été blessé et chagrin, pourquoi? elle ne lui était rien, et au fond de son coeur, malgré lui, se glissait le ver rongeur de la jalousie. Obsédé par une pensée fatigante il s'était levé de mauvaise humeur.

— Jérôme, demanda-t-il à son domestique, quelle heure avez-vous?

— Huit heures et demie, docteur.

— Alors j'ai le temps de parcourir mon journal avant de faire mes visites. Apportez-moi l'"Aurore des Canadas", il doit y avoir aujourd'hui la chronique scientifique de monsieur DuVallon.

— Voici, monsieur.

Le docteur parcourut le journal.

— Tiens, il n'y a pas de traité scientifique, l'auteur change de sujet, voyons ce que c'est, un titre singulier. "Coment les gants de soie peuvent briser les destinées."

Le médecin lit, plus il avance plus l'intérêt le captive, enfin il pousse un profond soupir comme si un poids énorme lui était enlevé.

— Etrange, étrange, dit-il, jamais je n'ai soufflé mot de mes impressions à âme qui vive, ici je les retrouve toutes vivaces; les auteurs sont-ils sorciers pour deviner nos plus secrètes pensées? DuVallon a un regard de lynx; mais enfin il y a du mystère dans ceci, je veux savoir; je saurai. Jérôme.

— Monsieur.

— Donnez-moi mon paletot, je pars de suite, quelque chose d'imprévu.

Cinq minutes plus tard le docteur Clermont se dirigeait d'un pas rapide vers la demeure de monsieur DuVallon.

XVI

Le lendemain du triomphe de monsieur Viger, sous un ciel nébuleux, l'airain des cloches

du village Saint-Denis appelait, en des sons lugubres et précipités, les patriotes au combat. Munis d'armes bien primitives, de toute part ils accouraient, les uns avec des fourches, des faux, des bâtons, très peu avec des fusils.

Paisibles cultivateurs n'ayant jamais été au feu, leur héroïque courage seul les faisait voler à la défense de leur liberté, sans se préoccuper de leur manque de munitions de guerre, ils voulaient vaincre ou mourir. On voyait là des soldats d'un jour, de tout âge, les pères et les enfants marchaient sur le même rang, s'encourageant, se soutenant.

Le docteur Nelson avait ordonné le matin même de couper les ponts sur le chemin de Saint-Ours, afin de retarder la marche de l'ennemi. Le capitaine Gore était parti de Sorel, quelques jours avant, à la tête de cinq compagnies de fusilliers et d'un détachement de cavalerie, pour aller à Saint-Charles rejoindre le colonel Whitherall, afin de disperser les patriotes et se saisir de leur chef.

Le lieutenant Weir, arrivé de Montréal porteur d'une dépêche à l'adresse du capitaine Crompton, avait été capturé à Saint-Denis par des patriotes. Il avait cru retrouver à cet endroit les troupes du colonel Gore, parties une demi-heure avant lui; mais il les avait devancées en sautant dans un cabriolet et fut tout surpris de ne pas trouver là ses gens. Fait

prisonnier on le conduisit devant le Dr Nelson. Sa manière évasive de répondre persuada le docteur que l'armée le suivait. Alors on sonna l'alarme, le peuple canadien accourut.

On plaça une centaine d'hommes au deuxième étage d'une grosse maison de pierre située sur le chemin du roi où les troupes devaient passer, une trentaine dans la distillerie du Dr Nelson, tout auprès de ce fort improvisé, puis une dizaine dans un magasin: ceux qui n'avaient pas de fusils se mirent à l'abri des murs de l'église, d'où il leur serait facile de se jeter sur l'ennemi avec leurs faux et leurs fourches.

Le colonel Gore qui avait appris, par deux prisonniers français, qu'on ne le laisserait pas passer, s'était indigné de tant d'audace de la part de paysans, il ordonna à ses troupes, après les avoir chaleureusement haranguées, de marcher en avant, sans leur donner le temps de se reposer.

— Nous allons, dit-il, prouver une fois de plus à cette race, la valeur du soldat anglais.

Il divisa ses hommes en trois détachements, dirigea la première colonne vers un bois situé à l'est du village, la seconde au bord de la rivière, puis la troisième, munie d'un canon, continua sa marche sur le chemin royal, afin d'assiéger la maison de madame St-Germain, où se trouvaient les cent canadiens barricadés.

Le Dr Nelson au milieu d'eux leur dit à cet instant :

—Mes amis, je ne veux forcer personne à rester avec moi ; mais j'espère que ceux qui demeureront feront bravement leur devoir. Je n'ai rien à me reprocher dans ma conduite politique. Je suis prêt à faire face à toutes les accusations légalement et justement portées contre moi ; si l'on me somme de me remettre entre les mains des autorités, conformément à la loi et aux usages, je me rendrai, mais je ne permettrai pas que l'on m'arrête comme un malfaiteur, qu'on me traite comme on vient de traiter Dumaray et Davignon.

A ce moment un boulet fit trembler les murs, deux Canadiens tombèrent.

— On nous attaque, il faut se battre, s'écria Nelson, soyez fermes, visez bien, attention, ne vous exposez pas inutilement. Courage, mes amis, continua-t-il, voyant l'hésitation causée par l'attaque inattendue que l'on venait d'essuyer.

— Vengeance, répondirent-ils tous, ranimés soudain par la colère et le besoin de se protéger.

La lutte commença. Les Anglais, se croyant sûrs de la victoire, s'avançaient avec une insouciance dédaigneuse, se battant à découvert ; de la maison de madame St-Germain et de la distillerie ils reçurent une grêle de balles, leurs

habits rouges étaient un point de mire, chaque coup des patriotes portait. Trois canonniers furent tués, au moment où ils s'apprêtaient à mettre le feu à l'amorce de leur canon. Cependant la situation dans la maison de madame St-Germain devenait de plus en plus dangereuse à cause de la trouée pratiquée dans le mur.

— Descendons au rez-de-chaussée, ordonna le Dr Nelson, les murs, là, sont beaucoup plus épais, ils nous formeront un rempart plus solide.

Durant plusieurs heures on se battit ainsi, à midi les Anglais comprirent qu'il serait de leur intérêt de se mettre à l'abri comme les patriotes, ils s'embusquèrent derrière des piles de bois à côté d'une grange, retranchés ainsi ils continuèrent à tirer avec plus de fureur, mais chaque fois qu'un habit rouge paraissait, il recevait une balle.

Le colonel Gore trépignait de rage en se voyant ainsi arrêté par une poignée d'hommes. La bataille durait depuis cinq heures, ses troupes étaient décimées, ses munitions s'épuisaient et le feu des patriotes était toujours aussi vif, aussi nourri. Trois fois Mark, voulant tourner la position des Canadiens afin de les cerner, s'était élancé avec ses soldats à pas de course, toujours il avait été obligé de reculer; une quatrième fois il veut tenter la

fortune, une balle le blesse sérieusement, il tombe de cheval, ses hommes l'emportent dans leurs bras, en retraitant derrière la grange où se trouve le reste de leurs camarades. A cet instant ils sont attaqués avec un redoublement de fureur. Ce sont les patriotes de Saint-Antoine, de Saint-Ours, de Contrecoeur qui, au nombre de cent, arrivent au secours de leurs frères.

Ce renfort ranime l'ardeur des Saint-Denisiens, on se jette avec ardeur sur l'ennemi. Attaquées de tous côtés, épuisées, les troupes anglaises battent en retraite ; les patriotes les poursuivent, leur enlève leur canon, font huit prisonniers, puis reviennent en triomphe à Saint-Denis, escortés des acclamations enthousiastes de la population.

Les coeurs des Canadiens-français battaient de joie, le premier combat livré à l'ennemi était une victoire. A vol d'oiseau la bonne nouvelle se répandit des rives du Richelieu à celles du Saint-Laurent, venant augmenter l'ardeur des patriotes à défendre leurs droits. Les poitrines se soulevaient d'un sentiment de juste orgueuil, on était fier d'un tel triomphe, le début de l'insurrection s'annonçait bien. L'espérance dans l'âme, chacun rentra chez soi ce soir-là.

XVII

Il était là, étendu en traine sauvage sur sa chaise, la face congestionnée, la chevelure en

broussaile, le regard hébété, noyé dans l'eau ainsi que celui d'un poisson bouilli, regardant devant lui sans rien voir : de temps en temps des paroles incohérentes s'échappaient de ses lèvres, d'où la salive coulait lentement sur son double menton, laissant une raie jaunâtre sur sa chemise, sa veste et son pantalon. Les mots sans suite qu'il prononçait attestaient la difficulté qu'il avait à construire sa phrase, pour exprimer l'idée qui le hantait. C'était une espèce de colosse réduit par l'alcool à l'impuissance d'un enfant.

— Par... pa.... pa... par... ti... ti... ti....

Sa tête se souleva lourdement et retomba aussitôt sur sa poitrine, alors il menaça de son poing fermé un être invisible, comme s'il eut été tout près de lui, puis par un effort suprême il se redressa soudain, chancela sur ses pieds et se dirigea en titubant, à l'autre bout de la chambre, répétant cette fois tout d'un trait.

— Elle est partie, ie, ie ie,.. in.. in..grate. Tiens.

Son poing rencontra la glace d'un immense miroir, couvrant un pan de la muraille, un patatras épouvantable retentit, le verre vola en mille miettes sur le parquet et un formidable juron résonna dans l'espace.

A ce bruit, monsieur et madame Aubry, plongés depuis des heures dans le sommeil, s'é-

veillèrent en sursaut, envahissant ensemble le domaine de leur fils qu'ils trouvèrent gisant ivre-mort sur le plancher.

Gaston n'était pas un ivrogne; mais depuis son rettour des Bermudes il sacrifiait à Bacchus, voulant, comme toutes les âmes sans courage, noyer ses chagrins dans le vin. Ce gros garçon platonique, avait fini par ressentir une véritable passion pour sa cousine, sentiment avivé de jour en jour par la froideur de cette dernière. Pétri de prétention comme tous les êtres nuls, Gaston s'était persuadé que Lucienne ne pourrait longtemps résister à ses attentions, l'indifférence qu'elle lui témoignait n'était qu'une coquetterie féminine pour mieux s'assurer de son pouvoir sur lui, mais lorsqu'il le lui demanderait, elle deviendrait sa femme, il n'en doutait pas.

A son retour, ô déception, elle avait quitté la maison en son absence sans même dire où elle allait, il était confondu et meurtri dans son coeur, dans son orgueil, il se vengerait: à cette fin cette nature poltronne et lymphatique cherchait au fond de son verre le courage qui lui manquait.

XVIII

En 1837, l'insurrection dans le nord du Bas-Canada s'était manifestée d'une manière plus énergique à Saint-Benoit et à Saint-Eustache, car les habitants de ces deux villages avaient

pour les stimuler l'exemple d'hommes énergiques et patriotiques dont les discours leur inspiraient le courage, la confiance. A Saint-Benoit, c'étaient les Girouard, les Dumouchel, les Masson, le curé de la paroisse M. Chartier. A Saint-Eustache c'était le docteur Chenier.

Lord Gosford, furieux du zèle que ce dernier mettait à prouver à ses compatriotes qu'il était de leur devoir de défendre leurs droits, avait fait afficher dans le comté des Deux-Montagnes, une proclamation offrant deux mille piastres de récompense pour l'arrestation du docteur, dont il voulait se saisir. La lecture de cette proclamation avait rempli les patriotes d'indignation ; on leur offrait de l'argent pour une trahison. De toute part, en grand nombre ils accoururent pour protéger et défendre le docteur, prêts à faire une barrière de leur corps pour le soustraire à ses ennemis.

Alors un grand camp se forma à Saint-Eustache où se trouvèrent réunis, durant quelques jours, plus de mille hommes.

Ce soir là, le docteur Chenier, après avoir chaleureusement remercié ses amis du dévouement qu'ils lui témoignaient, leur adressa la parole en ces termes :

— Groupons-nous, mes amis, ne formons plus qu'un tout pour défendre nos libertés. Nous sommes les descendants des vainqueurs de Carillon, montrons-nous les dignes fils de

ces dignes guerriers. En avant, Canadiens-Français, formons de nos énergies, de nos courages, de nos corps même une digue infranchissable pour repousser le flot d'infâmie, dont veulent nous submerger les Anglais, nos oppresseurs. Soyons sans crainte puisque la justice est de notre côté. Un autre peuple, avant nous, a gémi, a souffert sous la tyrannie de la nation qui veut nous écraser; mais un homme de courage, de génie s'est levé et leur a dit: Marchez, comme je vous dis: Marchons, l'heure est venue de notre liberté. Et Washington a donné l'indépendance aux Etats-Unis. Eh bien! soyons aussi un état uni pour reconquérir nos droits, ne soyons plus qu'un pour combattre nos ennemis. Soyons français. Dites, le voulez-vous ou consentirons-nous à nous laisser écraser, détruire comme ce peuple d'Acadiens sans énergie qui se vit bafouer, tromper, tyranniser sans apporter aucune résistance, qui, pour avoir cru naïvement à la parole donnée, fut condamné à endurer tous les martyres, séparés sans merci de leurs mères, de leurs femmes, de leurs enfants, on les envoya sur les mers, mourir dans le fonds de cale des navires, entassés comme de vils troupeaux, on les dispersa sur les côtes étrangères, sans ressource, pour y succomber de misère; pas un chef courageux ne se leva pour dire: Défendons-nous, mourons en braves; mais auparavant faisons

payer cher à cette canaille le mal qu'elle nous fait. Eh bien! mes amis faut-il, comme les Acadiens se faire égorger sans résistance?

— Non, non, défendons-nous, vivent nos droits, vivent nos libertés, mourons les armes à la main pour les défendre.

— En 1775, lorsque les Canadiens loyalement défendirent l'Angleterre contre les Américains, les Anglais dissimulèrent durant quelque temps leur animosité; voulant avoir l'aide des Français; mais après que ces derniers leur eurent gagné des victoires, ils eurent l'ingratitude de manifester leur haine plus violemment, animés de jalousie, de dépit, ils cherchaient à éloigner complètement des affaires administratives tous les Canadiens. Que dis-je? n'allèrent-ils pas jusqu'à refuser en 1795 l'entrée du Bas-Canada à Larochefoucault Lancourt, savant voyageur qui nous venait de France, parce qu'il avait le seul tort d'être notre frère, et qu'on voulait étouffer en nous ce noble sentiment d'amour pour notre mère-patrie, sentiment qui, malgré tous les efforts de nos vainqueurs, demeurera toujours, vivace, profond dans le coeur de tout Canadien-français digne de ce nom. On veut éteindre notre race sur ce continent, on veut nous angliciser; consentirez-vous à vous laisser anéantir, consentirez-vous à changer notre belle langue pour l'anglais?

— Non, non, soyons toujours français, à bas les traitres, les menteurs qui veulent se jouer de nous.

— Que demandons-nous au Gouvernement? De justes mesures seulement. Nous réclamons nos droits, nous voulons le bien, la prospérité de notre nation. On se rit de nos représentations, de nos requêtes, parce qu'on a vu, avant nous, un peuple de dix à douze mille âmes n'opposer que des soumissions respectueuses à l'Angleterre, pour obtenir la justice qu'on lui a refusée. Pourquoi? parce qu'on les a trouvés mous, sans énergie, incapable de se défendre contre la plus barbare tyrannie. Alors on s'est dit: Ils n'ont aucune bravoure, exterminons-les tous. Mes amis, c'est l'histoire de tous les âges. Les Carthaginois autrefois ne gardaient parmi les vaincus que les braves qui avaient su noblement se défendre, car ils disaient: Ceux-ci pourront nous être utiles, anéantissons tous les autres. Nous-mêmes, lorsque nous étions enfants, n'avons-nous pas traité de poltrons nos compagnons de classe qui n'osaient riposter à nos taloches? ne les avons-nous pas qualifiés de lâches avec raison?

Si nous avions un Gouvernement modéré, non entièrement composé de fanatiques, de francophobes, nous pourrions nous entendre en discutant; avec les gens délicats c'est par les sentiments, que l'on obtient raison; mais avec

les brutes il n'y a que les coups qui comptent. Frapons donc, frappons avec énergie. L'Anglais n'aura jamais de considération que pour celui qui lui prouvera qu'il est un homme de courage, sans cela mes amis, toujours il écrasera sans merci ceux qui s'aplatissent devant lui. Résistons avec force, n'acceptons aucune humiliation, nous avons le droit de marcher le front haut, ne sommes-nous pas les descendants de cette glorieuse nation dont la bravoure a fait trembler toute l'Europe? O France bien-aimée, tu as dicté tes lois aux plus grands peuples de l'univers, eh bien! ici, perdus dans ce Nouveau-Monde, il y a un peloton de tes enfants que l'on veut avilir; mais tu leur a donné ton coeur, ô mère-patrie, ton noble sang coule dans leurs veines, il bouillonne, il frémit sous l'injure, ce sang des preux, et jamais le Canadien Français ne boira l'insulte sans frapper l'insulteur.

— Hourra, hourra, hourra!

— Levons-nous tous, marchons au combat pour défendre nos femmes, nos enfants.

— Oui, oui, nous sommes prêts, répondit la foule. Soyez notre chef, conduisez-nous au combat, nous vous suivrons.

— Merci, mes amis, je suis heureux de vous entendre parler ainsi, heureux de la confiance que vous me témoignez, mais je crois que monsieur Girod que voici a plus d'expé-

rience militaire que moi, par conséquent on ferait mieux de le choisir comme commandant en chef, donnez-moi le titre de colonel seulement.

— Non, non, soyez notre chef, nous avons confiance en vous.

— Dites-leur, fit Chénier en se penchant vers Girod, que vous êtes plus capable que moi.

— Docteur Chenier est digne de votre confiance, dit Girod, seulement, dans les circonstances actuelles, n'ayant jamais porté les armes, il pourrait parfois se trouver embarrassé dans ses manoeuvres, celui qui a déjà été au feu est plus aguerri, je ne veux en aucune manière prévaloir sur les mérites de votre généreux compatriote, qui a les vertus des plus grands guerriers, cependant peut-être la prudence serait-elle de nommer un homme ayant déjà conduit des soldats.

— Il a raison, crièrent quelques voix, le docteur Chenier vient de nous le dire.

— C'est égal, crièrent d'autres, le docteur Chenier est un brave des braves, nommons-le commandant en chef.

— Oui.

— Non.

— Oui, oui.

— Accordons-nous, mes amis, reprit le docteur, nous avons besoin à cette heure suprême de grandes capacités, monsieur Girod peut

nous rendre de véritables services, nommez-le commandant en chef.

— Vous le voulez?

—Je crois qu'il serait prudent de le faire.

— Alors puisque vous nous le conseillez, nous y consentons. Hourra, hourra, pour le chef Girod; Hourra, hourra, hourra pour le colonel Chénier.

On l'entourait, on lui pressait la main avec affection. Combien en effet, ce martyr du patriotisme méritait la confiance qu'il inspirait.

Non loin de l'endroit où le Dr Chénier adressait la parole à ses amis, madame Chénier, dans sa chambre, agenouillée au pied du berceau de son enfant, le visage caché dans ses mains, pleurait et priait pour le père de son premier né, dont la tête venait d'être mise à prix; elle demandait au Tout-Puissant de le protéger, de le soustraire à ses ennemis. Un pas léger, près d'elle, la fit tressaillir, deux bras caressants entourèrent son cou et une voix douce lui dit:

—Ne pleurez pas, madame, le docteur sera sauvé, voyez comme de toute part l'on arrive pour le défendre; si l'on se bat Dieu le protègera, jamais le Dr Chénier ne tombera entre les mains des Anglais.

— Chère Luciene, c'est vous, répondit la jeune femme se relevant et appuyant sa tête sur l'épaule de la jeune fille, donnez-moi du courage, ce soir de cruelles pensées m'oppres-

sent, je tremble, s'il allait mourir. Lucienne, comprenez-vous, le père de mon enfant mourir.

Lucienne tressaillit, un fer rouge venait aussi de brûler son coeur, l'épouse, la fiancée, la veille du combat, ne sont-elles pas toutes deux aussi à plaindre?

Ah! quand donc l'homme assagi comprendra-t-il toute l'horreur de la guerre? quand donc enfin, véritablement chrétien sera-t-il juste pour autrui, comme il veut qu'on le soit pour lui? quand donc le plus fort aura-t-il conscience du devoir qu'il a envers le plus faible? quand donc la tyrannie humaine sera-t-elle changée en ce bon vouloir avec lequel tous les différends pourraient être réglés à l'amiable, sans qu'il soit nécessaire de répandre une goutte de sang? A quoi aboutissent tous les progrès des siècles si l'on ne parvient à arracher du coeur de l'homme cette horrible sauvagerie de s'entre-tuer? On se trouve civilisé et dans les guerres modernes se renouvellent, comme comme dans les temps barbares, les cruautés, les vandalismes du moyen-âge. Quels remords les souverains, les ministres des nations, ne doivent-ils pas éprouver devant les destructions, les malheurs dont leurs haines, leurs ambitions sans bornes, sont causes!

XIX

La chambre est noyée dans des rayons rouges assoupissants, où des vapeurs de rêves et

d'idéal semblent tournoyer dans l'air. Des amours de Boucher au plafond, dans un coin une Niobé en pleurs, vis-à-vis d'un Rembrand, dont les sombres couleurs contrastent sur la blancheur mate d'un groupe en marbre blanc, représentant des sylphides, dévoilant en des danses légères toutes les grâces de leurs formes. Des causeuses vous invitant à vous reposer dans un voluptueux confort, des fleurs aux multiples parfums éparses sur des tables d'onix et de porphyre, un l[illegible] de tentures, de draperies capable d'affaiblir les natures les plus viriles, telles que ces bouffées d'opium ennivrant le fumeur, et le laissant pour quelque temps incapable de sentir, de penser, sinon qu'il jouit d'une félicité stupide, d'où toutes les préoccupations sont bannies.

Cette chambre de pacha avait appartenu à un grand viveur, qui un beau jour avait pris la poudre d'escampette, sans avoir répondu à aucun des engagements extravagants qu'il avait contractés. On avait mis la pièce à louer avant la vente des meubles, devant avoir lieu deux mois plus tard. M. DuVallon arrivant d'Europe s'y était installé pour ce laps de temps, surpris et charmé de retrouver dans le Nouveau-Monde le luxe de l'ancien, les tableaux, les statues, les marbres lui rappelant sa belle patrie. Dans cette chambre il fit avec plaisir son chez lui, éprouvant l'agréable sensation

de se sentir entouré d'anciens amis, qu'en voyage l'on est si heureux de revoir. Il y serait bien pour écrire, en remplaçant toutefois la clarté rougeâtre des bougies, qu'assombrissait encore les abat-jour, par les rayons bienfaisants du soleil; en écartant les lourdes tentures des fenêtres pour y faire pénétrer l'air vivifiant du dehors, pouvant ainsi admirer alternativement les beautés de l'art et celles de la nature.

De la croisée les regards se portaient sur le beau fleuve Saint-Laurent dont la surface, ce matin-là, semblait une immense nappe recouverte de tremblantes pierreries; sur la grève l'on voyait quelques sauvages occupés à confectionner, avec des perles de couleurs bizarres, de petites boites, des pelotes, des sacs destinés à être vendus aux blancs; ils les déposaient dans de larges paniers, déjà à demi remplis de mignonnes raquettes, de minuscules traines sauvages, de mocassins de toutes grandeurs, faits de peau de chamois; puis par groupe les Indiens remontaient la côte Bonsecours pour aller au marché faire leur commerce. On entendait aussi monter du sol au ciel les chants populaires des paysannes françaises, assises sur le bord des quais, au milieu de leur installation de fleurs, de fruits, de légumes, elles disaient les chansons du pays;— A la Claire Fontaine; Vive la Canadienne;

C'est la Belle Françoise—et les refrains en choeur se répercutaient frais, sonores, interrompus de temps en temps par l'arrivée d'un acheteur, alors le silence se faisait parmi les "revendeuses" dans l'attente d'un gain quelconque.

DuVallon, assis à sa table de travail, tout en écrivant observait par intervalle ce qui se passait au dehors. Il en était là de sa chronique scientifique:

"Trop de science, trop de pouvoir, comme trop de luxe, trop de bien-être, amoindrissent les nations, les dégénèrent, les exterminent. On verra dans les années à venir que l'homme, dans sa rage de vouloir faire marcher la matière sans la force humaine, oubliera l'essentiel, la santé. Il ne craindra plus de s'empoisoner lentement; mais sûrement par le carbone, distillant de ses feux, de ses machines, de ses voitures, partout l'air vicié s'infiltrera dans ses poumons, et les masses ignorantes boiront en riant le poison qui les tuera..."

Soudain l'auteur se leva précipitamment et pencha la tête au dehors pour mieux examiner une jeune amazone, accompagnée d'un élégant cavalier. En passant devant la demeure de l'écrivain, la jeune dame leva les yeux et adressa à DuVallon un gracieux sourire, ainsi qu'un petit signe de la main très significatif. Saisis-

sant son chapeau l'auteur le brandit dans l'air en signe d'allégresse.

Enfin, murmura-t-il, les voilà reconciliés. Et avec plaisir il suivit longtemps du regard Gabrielle Girardin et le Dr Clermont chevauchant côte à côte tels que de tendres amis n'ayant plus aucun secret l'un pour l'autre.

Sur les quais les paysannes chantaient toujours :

> Nous la menons aux noces,
> Vole, vole, mon coeur vole.

X X

Lucienne à Gabrielle.

8 novembre 1837.

Chère Gabrielle,

Onze heures! La nuit est transparente, le ciel une masse de brillantes étoiles. Pierre vient de me quitter: de ma fenêtre je le vois encore se dirigeant lentement vers la demeure de sa mère. Combien sa tête est belle et noble sa démarche! Comme je l'aime! combien sa tendresse me rend heureuse! Te le dirai-je, chère Gabrielle, mon bonheur est si intense que parfois il m'effraye; deux mois se sont écoulés depuis mon arrivée ici et je crois n'avoir vécu qu'un jour, tant les heures se sont envolées rapides et douces.

Des pensées troublantes m'assaillent souvent, être heureux ainsi que nous le sommes, n'est-ce pas dérober impunément une parcelle du ciel, dont nous n'avons pas, nous pauvres

mortels, le droit de jouir sur la terre? et je tremble chaque fois que Pierre me dit: Au revoir.

Je suis folle, n'est-ce pas? dis-le moi, bonne amie, toi qui m'adresses des pages remplies d'allégresse où tu me confies le roman de ta vie. C'est ainsi, petite rusée, que tu m'avais caché jusqu'ici le secret de ton coeur; tu l'aimais ce grand Dr Clermont sans m'en avoir jamais soufflé mot. Tu me demandais souvent ce que Pierre me disait, mais tu ne m'avouais pas ce que tu pensais de Charles. Ah! c'était bien mal avec ta meilleure amie; enfin je te pardonne puisque tu m'annonces que tu es au comble du bonheur, qu'il t'aime comme tu as rêvé d'être aimée, entre parenthèse j'ajoute, comme tu le mérites.

Ta joie me fait du bien, je ne suis donc pas une exception à la règle, d'autres comme moi voguent sur des nuages d'allégresse, comme eux je puis avec confiance me laisser emporter dans ces zônes de félicité, où un Dieu clément nous permet quelquefois de pénétrer.

Madame Dugal étant parfaitement rétablie nous avons fixé notre mariage à jeudi prochain.

Aujourd'hui j'ai reçu ma corbeille de noces. Là encore j'ai pu apprécier la nature de celui que j'épouserai bientôt; outre la beauté des objets contenus dans cette corbeille, Pierre a tout deviné, tout compris ce qui pouvait le plus flatter mes goûts: tandis que madame Ch...

s'extasiait sur la qualité des châles, des cachemires; sur la richesse des soieries, des dentelles, moi, émue jusqu'au fond de l'âme, je me disais en examinant la plus petite boucle, le moindre noeud de ruban. C'est ainsi que je l'aurais choisi, elle est placée à l'endroit où je l'eus mise moi-même. Comme il me connait, quelle délicatesse à combler mes moindres désirs, et ce soir lorsque je l'ai remercié de ses superbes cadeaux j'ai beaucoup pleuré.

— Enfant, me disait-il, ne pleurez pas, ne pleurez pas ou je m'en vais de suite.

— Non, restez Pierre, près de moi, j'ai besoin de vous savoir là, de vous entendre me dire que je ne rêve pas, car le bonheur m'étouffe, il est dans l'existence de ces moments suprêmes où l'on sent, sous une émotion trop vive, que la vie nous échappe.

Suis-je vraiment digne de posséder un coeur comme celui de Pierre? Gabrielle, voilà que mes craintes me reprennent, non je ne veux plus qu'elles me tourmentent, écris-moi encore, chère amie, ta joie me donnera la confiance d'être heureuse, de me laisser doucement bercer de mon bonheur, elle éloignera de ma pensée ces noirs esprits qui semblent voltiger autour de mon bonheur pour me le ravir.

Ah! mais, non, non, si l'on m'enlevait mon Pierre adoré, je sens, à l'exaltation de mon âme, que la mort à l'instant me réunirait à lui:

enfant j'ai survécu à un déchirement du coeur si cruel que la plaie à peine fermée s'ouvrirait béante à l'annonce d'une fatale nouvelle. Ma main tremble en écrivant ces mots, mes yeux se troublent, je pleure encore. Gabrielle, qu'ai-je donc? est-ce parce que Pierre vient de disparaître complètement à mes regards? je ne le vois plus, il a tourné l'avenue. Cependant rien ne doit le menacer, ce soir tout est calme ici. Saint-Eustache paisiblement s'endort, baignant ses beaux rivages dans les ondes pures de la rivière, qu'éclaire la lune toute en feu. Comme il est ravissant ce panorama! n'ai-je pas tort de m'alarmer ainsi? ce lieu n'est-il pas fait, au contraire, pour y cacher tous les bonheurs et je pèche en doutant. Il faut dormir confiante sous ce ciel rempli d'étoiles, luminaires brillants dont la scintillante clarté semble une voix mystique venue d'un autre monde pour nous murmurer d'espérer.

Bonsoir, chère Gabrielle, que tes songes soient tout roses. Avant de clore tes beaux yeux bleus, adresse au Tout-Puissant une prière pour ta craintive amie qui te presse dans ses bras et t'embrasse comme elle t'aime...

LUCIENNE.

XXI

Les jours s'étaient succédé. On était au 13 novembre. Au commencement du mois la nouvelle de la défaite de Saint-Charles était parve-

nue à Saint-Eustache. L'abbé Turcotte et le curé du village avaient conseillé au Dr Chénier de ne plus apporter de résistance, car tout était perdu, qu'une défaite était inévitable si l'on se battait. Chénier leur avait répondu qu'il ne croyait pas à la défaite de Saint-Charles, que d'ailleurs, il était déterminé à mourir les armes à la main, qu'il défendrait ses droits ainsi que Nelson l'avait fait.

—Je ne crains pas la mort, avait-il dit, il faut au commencement des révolutions, des sacrifices, des actes d'énergie. Si nous battons les troupes anglaises à Saint-Eustache, tout le nord se soulèvera, l'Angleterre sera forcée de nous rendre justice. Qu'importe que je meurs, si j'assure à mes frères leur liberté.

Depuis ce jour il avait tout fait pour soutenir le courage de ses hommes et leur donner confiance, cependant un grand nombre, ne pouvant se procurer des armes et conseillés par le Curé Paquin et monsieur Désève son vicaire, retournèrent dans leurs familles.

Ces départs attristèrent profondément le Dr Chénier, bien que son courage n'en fut pas ébranlé. Il songeait avec amertume à tout ce que coûterait la victoire, si l'on était victorieux; au sort malheureux des braves gens qui le suivraient, si l'on était vaincu; une vague crainte l'envahissait parce que ses troupes n'étaient pas aguerries comme il l'aurait désiré, qu'elles

n'avaient pas assez d'armes, la défaite de Saint-Charles remplissait son âme d'appréhension; il songeait aussi à sa femme, à son enfant, que deviendraient-elles sans lui, et ses regards désolés les contemplaient avec amour. Cette enfant sommeillant dans son berceau tout blanc, avec le sourire des anges aux lèvres, cette femme jeune et aimée, dont peut-être il serait bientôt séparé pour toujours, quel serait leur destin s'il succombait. Un profond soupir souleva sa poitrine, interrompant le silence qui régnait dans la pièce. Madame Chénier, occupé à coudre près du lit de son enfant, releva la tête.

— Tu souffres, Olivier, dit-elle s'approchant de son mari et lui prenant la main affectueusement, y a-t-il quelque chose de nouveau? Es-tu parvenu à trouver des hommes sur lesquels tu puisses compter?

— Chère amie, j'ai trouvé des hommes, au coeur généreux, prêts à tout sacrifier pour obtenir justice, ce qui m'afflige c'est le départ d'un grand nombre d'entre eux. Cependant il faut se battre, il faut être vainqueurs, Nelson avec un petit peloton de braves a été victorieux, il faut, nous aussi, balayer l'ennemi.

— Si vous mettiez bas les armes.

— Ah! pauvre amie, que dis-tu là, ta tendresse pour moi t'égare, rappelle-toi le sort cruel de ce peuple sans méfiance qui, croyant à l'honneur et à la parole donnée, remit ses

armes aux Anglais, tous furent exterminés. Ici aujourd'hui, comme alors, en ce pays, on veut notre avilissement, notre perte, on veut faire disparaitre au Canada l'élément français; que deviendrions-nous si nous imitions la soumission des Acadiens? Non, non, il faut vaincre ou mourir; mais non d'une mort vile, il faut mourir en braves les armes à la main.

La jeune femme avec angoisse se pressa sur le coeur de son mari.

— Ne dis pas cela, Olivier, ne le dis pas, fit-elle avec un sanglot.

L'enlaçant de ses deux bras le docteur la couvrit de baisers.

— Je t'aime, je t'aime, murmura-t-il, et des larmes brûlantes coulèrent lentement sur ses joues.

Elle avait caché sa tête dans son sein et leurs sanglots se mêlaient. L'ombre de la nuit était descendue dans la chambre: ils étaient environnés de ténèbres et leurs âmes saisies de lugubres pressentiments; c'était un adieu suprême qu'ils échangeaient, ils le sentaient et dans lerus tendres épanchements, ils se disaient:

— Pourquoi, pourquoi mourir, puisque nous nous aimons, puisque la vie serait si belle, alors que notre tendresse la dore.

Mourir à trente ans lorsqu'on est chéri d'une compagne aimée, lorsqu'on a reçu d'elle un en-

fant qu'on adore; mourir lorsque l'existence offre tant d'horizons lumineux. Jeunesse, santé, talents, courage, vertu, Chénier possédait tout cela, il le sacrifia sur l'autel du patriotisme pour le bien de ses compatriotes.

Longtemps sans parler ils restèrent ainsi tous deux à mêler leur douleur; enfin s'arrachant aux étreintes passionnées de sa femme le Dr Chénier quitta comme un fou sa demeure et s'élança au dehors pour aller retrouver ses gens. En sortant il se heurta contre Edmond.

— Ah! mon colonel, pardon je ne vous voyais pas; mais vous pleurez, qu'avez-vous?

— Ah! mon brave, c'est toi. Eh bien! oui, je pleure, Edmond, parce qu'il me semble que je viens de voir ma femme et mon enfant pour la dernière fois.

— Mon colonel, on va se battre?

— Au lever du jour peut-être.

— Alors il ne faut pas parler comme cela, ce sera la bataille d'Austerlitz.

— Ou celle de Waterloo. S'il en est ainsi, Edmond, rappelle-toi que je te confie ma femme et mon enfant. Tu as toujours été un domestique dévoué, reste auprès d'elles; si l'on est vaincu amène-les bien loin d'ici, afin qu'il ne leur soit fait aucun mal, et quand je ne serai plus, quand ma fillete sera grande, tu lui parleras de son père. Tu lui diras qu'il a tout sacrifié pour son pays, que jusqu'à la dernière

heure il a espéré pouvoir le délivrer du joug tyrannique sous lequel il gémissait ; si la fatalité veut que je succombe, dis-lui que son père a tout donné pour ses compatriotes, il s'est arraché à la tendresse d'une femme adorée, d'une enfant qu'il aurait voulu voir grandir, chérir et protéger, il a sacrifié ses joies intimes, ces bonheurs si vrais, mais hélas, trop courts, de ses belles années de jeunesse, parce qu'il espérait que la justice et le courage triompheraient, que la victoire était possible, puisqu'avant nous une poignée de braves coeurs avaient fait reculer les Anglais : si plus tard quelqu'un dit à ma fillette que son père fut téméraire, réponds-leur : Le dapeau que Chénier a porté fièrement à l'assemblée de Saint-Charles, il l'a défendu noblement jusqu'à la mort, parce qu'il voulait le voir flotter victorieusement au-dessus du clocher de son village, s'il a été vaincu il a versé la dernière goutte de son sang pour le défendre. La vérité sortant d'une bouche franche les convaincra de la droiture de mes intentions et dans les années futures ceux qui me blâment aujourd'hui reconnaitront l'erreur de leur jugement, ils comprendront que l'on doit tout risquer pour gagner une cause sainte, qu'un élan d'enthousiasme a souvent fait reculer une armée entière devant un peloton de soldats énergiques, décidés à vaincre ou à mourir, un mot d'encouragement au milieu des ba-

tailles les plus sanglantes a souvent décidé de la destinée de tout un peuple, on les a vu surgir de terre ces nations oppressées par leurs vainqueurs, se relever fières, encouragées par un succès momentané, elles ont continué à gagner du terrain, elles sont devenues puissantes et ont dicté à leurs oppresseurs des traités glorieux dans lesquels étaient ratifiées toutes leurs demandes. Ah! si l'on succombe, que diront ceux qui nous ont abandonnés au moment du combat? Qu'ils nous avaient prédit la défaite! S'en suivait-il pour cela que nous ne pouvions être victorieux? Non, non, un soldat ne doit jamais reculer, il doit mourir à son poste et si je meurs...

— Ah! docteur, docteur, vous me chavirez l'âme en me parlant ainsi, non, vous ne mourrez pas, le bon Dieu ne le permettra jamais, que serait le village de Saint-Eustache sans vous, si charitable, si bon, que deviendraient les malades, les pauvres, si vous n'étiez pas là pour les secourir?

— Un autre prendra ma place.

— Jamais, jamais. Il n'y en aura pas d'autre comme vous.

Et le domestique saisissant la main du docteur la baisa avec transport en sanglotant comme un enfant.

— Vous, mon sauveur, le meilleur des pères, non, non vous ne mourrez pas.

Le docteur ému, voulant rassurer un peu son serviteur :

— Eh bien, admettons que je ne mourrai pas, mais si toutefois le destin voulait que je succombe...

— Oh ! alors je tuerai tous ceux qui vous auront fait du mal et je me ferai passer sur le corps avant qu'on touche un cheveu à madame Chénier ou à votre enfant, oui, je serai son chien fidèle à cette petite. Ah ! monsieur le docteur, ne craignez rien on l'élèvera dans toutes les politesses et les cérémonies, cette enfant-là.

— Merci, mon brave, fit le docteur avec un pâle sourire. A présent laisse-moi continuer mon chemin, on m'attend au camp, rentre à la maison.

— Mais, avant, docteur, dites-moi que ça ne reviendra pas ces mauvaises idées, vous verrez qu'on va les mettre à leur place ces damnés d'Anglais, votre bravoure, comme celle de Nelson, les fera tous rentrer dans leurs coquilles comme à Saint-Denis.

— Dieu t'entende, mon bon Edmond, tes paroles me font du bien. Tu as raison, le découragement n'est pas digne d'un colonel, c'est un mauvais conseiller qui peut faire échouer les plus belles causes.

— Oui, mon colonel, il faut vite le mettre à la porte cet intrus, il pourrait vous faire faire des bêtises, vous qui avez une cuirasse com-

me le petit caporal, oui, oui, vous allez balayer cette canaille d'Anglais qui veut nous jouer des mauvais tours.

— Allons, laisse-moi passer, mon ami, et rentre tout fermer à la maison.

Edmond baisa encore la main du docteur.

— Je me ferais tuer pour vous si l'on vous faisait prisonnier.

— Merci Edmond, mais jamais l'on me prendra vivant, je mourrai les armes à la main.

— C'est cela, vaut mieux mourir sur le champ de bataille que de languir comme Napoléon à Sainte-Hélène. Ah! mon colonel, ça serait un si grand malheur, cependant, de vous perdre.

Et Edmond se remit à sangloter.

— Allons, allons, si quelqu'un nous rencontrait ici on nous prendrait pour deux enfants, fit le docteur en essuyant lui-même les larmes qui coulaient de ses yeux, vas, mon brave coeur, retourne auprès du trésor que je te confie et prie le ciel qu'il me protège.

Disant le Dr Chénier s'élança précipitamment sur le pont et le traversa en courant, voulant cacher à son serviteur l'émotion qu'il ne pouvait plus dominer. Le ciel se couvrit soudain, la lune disparut sous un épais nuage, et dans l'espace le cri lugubre d'un hibou se fit entendre. Le docteur tressaillit, ce cri avait résonné à son oreille comme un glas.

XXII

Elle fut magnanime, héroïque et sans tache,
Votre légende ô fiers enfants de Saint-Eustache!
Quand le ceste pliait; quand, à St-Charle en feu,
Les hardis défenseurs de notre sainte cause,
Sacrifiant leur vie en un suprême enjeu,
Martyrs du grand devoir que la patrie impose,
Etaient morts aux lueurs de leurs foyers détruits;
Quand les plus dévoués au loin s'étaient enfuis,
Traqués en malfaiteurs jusques à la frontière,
Et que les conquérants, avec leur morgue altière,
De leurs cris de triomphe insultaient les vaincus,
Vous, au sublime appel d'un nouveau Spartacus,
Voulûtes, réunis en phalange sacrée
Défiant jusqu'au bout la puissance exécrée
Des tyrans désormais transformés en bourreaux,
Vaincre en désespérés ou mourir en héros.

L. FRECHETTE.

Le lendemain, comme l'avait pressenti le Dr Chénier, l'alarme se donnait. Le capitaine Globensky arrivait à Saint-Eustache avec une petite armée de deux mille hommes d'infanterie, neuf pièces d'artillerie, cent-vingt hommes de cavalerie et une compagnie de volontaires de quatre-vingts hommes. On les avait aperçus à Sainte-Rose, village vis-à-vis de Saint-Eustache. Chénier en les voyant s'avancer, encouragea ses compatriotes et les conduisit, au nombre de cent-cinquante, vers la rivière, les échelonnant du mieux qu'il pouvait, afin de refouler Globensky, qu'on croyait être le seul à redouter. Malgré le manque d'armes et de munitions, ces braves n'hésitèrent pas un instant, ils s'élancèrent sur la rivière résolus à vaincre ou à mourir; mais ô désespoir, à peine avaient-

ils franchi une petite distance qu'une décharge de mitraille retentit en arrière; Colborne, avec deux mille hommes, les cernait du côté nord.

Alors la consternation se met dans les rangs une partie des patriotes s'enfuient à travers la mitraille. Chénier veut les rallier; mais en vain, avec beaucoup de difficulté il parvient, avec les plus braves, à retourner au village que les boulets de l'ennemi commencent à assiéger. Tandis que les patriotes se retirent dans le presbytère, l'église, le couvent, on apprend avec indignation que le général Girod s'est enfui à cheval du côté de Saint-Benoit. Il ne reste pour combattre Colborne que cinq ou six cents hommes, dont la moitié seulement possèdent des fusils: les autres sont armés de bâtons, de faux, de pieux. Plusieurs se sont retirés dans les maisons environnantes.

Chénier, fait commandant au dernier moment, s'est enfermé avec deux cents hommes dans l'église: Pierre Dugal, Guitard, Deslauriers, Forget, Major sont à ses côtés. Au dehors on entend gronder la canonnade. On cerne le village, tous les chemins sont bloqués, de tous côtés on lance des obus destructeurs, des paquets de mitraille déchirent les murailles; les patriotes trépignent d'indignation et de rage en reconnaissant, parmi ceux qui leur livrent le combat, des judas.

Alors Dieu se voila la face pour ne pas voir le traitre enfoncer le poignard dans le coeur de son frère, la mort faucha les rangs, le sang coula à flots, un hurlement lugubre du chien qui perd son maitre, retentit dans l'espace, les oiseaux s'envolèrent et un épais nuage obscurcit le soleil afin que nul rayon ne put éclairer l'horrible scène.

Un bataillon succède à un bataillon, le canon se joint à la fusillade, le bourg est envahi, on attaque l'église. Pierre se penche vers le docteur Chénier.

— Qu'allons-nous faire, dit-il, très peu de nous avons des fusils.

— Sois tranquille, mon ami, lui répondit tristement le docteur, il y en aura de tués, ceux qui survivront prendront leurs armes.

Et du haut du clocher, de chaque embrasure il ordonne de tirer, un nouvel assaut leur répond. Les braves assiégés sont sublimes d'efforts. Chénier est partout, couvert de sang, de poussière, la chevelure en désordre, il commande, il veut à force de courage, de vaillance, repousser les assiégeants.

— Rendez-vous, crie un officier anglais.

— Viens me prendre, si tu le peux, lui répond Chénier, et ajustant son fusil, il l'étend raide mort sur le sol.

Une détonation formidable à l'instant retentit, la grande porte de chêne de l'église vole

en éclats et les soldats envahissent le temple, le combat recommence au-dedans. Deux mille hommes contre cent, se ruent avec rage, une lutte sans merci, effrénée, barbare s'engage, on se prend corps à corps, on s'écrase aux fenêtres, aux portes: comme un flot mouvant les masses repoussent et se repoussent.

— Courage, crie Chénier aux siens. Et un moment devant les troupes anglaises qui reculent on croit à la victoire.

— Victoire, victoire, mes enfants, continue-t-il, Dieu soit béni.

Mais soudain un cri d'horreur lui répond. Colborne, furieux de cette sublime résistance et craignant la défaite, a fait mettre le feu à l'église. O fatalité! le héros courbe la tête en voyant monter, en spirales rougeâtres, les flammes du brasier qui lui enlèvent sa dernière espérance; cependant au milieu des éclairs, de la fumée, on veut encore défendre chèrement sa vie. Les Anglais effrayés ont quitté le temple, mais ils le cernent. Plusieurs patriotes, voyant tout perdu, s'élancent par les fenêtres, ils trouvent la mort en tombant. Il ne reste auprès de Chénier que Pierre et une poignée de braves se défendant en désespérés. Enfin voyant que tout est inutile Chénier leur dit:

— Mes amis, sautons par la fenêtre, du côté du couvent, par le cimetière nous essayerons à passer à travers l'ennemi.

On le suit.

— Sautez, dit-il à ses compagnons, je serai le dernier.

— Non pas, mon colonel, répond Pierre Dugal, je reste après vous.

— Non, mon ami, je suis votre commandant, obéissez. Si l'on vous tue c'est moi qui doit vous venger.

Durant ce court dialogue les autres ont sauté, ils s'affaissent sous les balles des Anglais. Pierre s'élance à son tour, puis Chénier; en tombant le docteur se brise la jambe; néanmoins sur un seul genou, il se relève, tire et brise le crâne d'un officier aux prises avec Pierre; l'Anglais a son compte; mais un autre prend sa place et frappe le fiancé de Lucienne en pleine poitrine, tandis que Chénier atteint aussi au coeur s'affaisse sur le sol, par un suprême effort le héros soulève la tête et s'écrie en mourant:

— Vive la liberté!

Pierre criblé de balles expire au même instant. Les murs de l'église se tordent sous les flammes, et du plus haut sommet des clochers qui brûlent, l'airain en sanglots convulsifs tinte lugubrement le glas funèbre des martyrs qui un à un tombent en arrosant le sol de la patrie du plus pur de leur sang. Grains de sénevé devant faire naitre plus tard une nation libre et florissante au coeur d'un beau pays. Le sacrifice fut grand, la cause était si noble.

Vaincus, ah! ils ne l'étaient pas ces héroïques patriotes; sous le nombre ils étaient écrasés; mais ils gagnaient à leurs enfants la liberté et les privileges pour lesquels ils avaient si vaillamment combattu, et les droits dont nous jouissons aujourd'hui, sous le drapeau britanique, nous les devons à ceux qui s'offrirent en holocauste pour leurs frères, aux Chénier, aux Delorimier, aux Cardinal, aux Duquette, tous morts pour le triomphe final des nobles idées qu'ils défendaient.

Partout les torches allumées continuaient les ravages dans Saint-Eustache. Le presbytère, le couvent, les maisons flambaient. On voyait s'enfuir la population effrayée, les femmes, les enfants sortaient de leurs demeures pour chercher ailleurs un abri, tandis que les soldats pillaient, ravageaient. La scène était horrible, le râle des mourants, le gémissement des blessés se mêlaient aux craquements des poutres qui s'effondraient sous les flammes.

Madame Chénier, son enfant, Lucienne accompagnées du Dr Bussière, d'Edmond, fuyaient aussi le lieu du sinistre désastre, lorsque tout à coup un soldat, ivre de carnage surgit devant eux. Mademoiselle Aubry pousse un cri de terreur et, prompte comme l'éclair, fait un rempart de son corps au Dr Bussière que l'Anglais ajuste; elle s'affaisse frappée mortellement, dans les bras de son vieux protecteur.

Un cri de vengeance retentit. Edmond a tout vu, avec l'énorme râteau qu'il porte, il frappe sur la tête le soldat qui tombe, baigné dans son sang, pour ne plus se relever.

— Ma fille, mon enfant, murmure le docteur en pressant la jeune fille dans ses bras, qu'avez-vous fait, qu'avez-vous fait?

— Je n'ai fait que vous rendre ce que je vous dois, répond la jeune fille mourante. Cher protecteur, ne pleurez pas sur moi, je suis heureuse de mourir, je vais rejoindre Pierre.

Et le nom de son fiancé sur les lèvres elle expire en souriant.

Un sanglot convulsif secoue le vieux praticien. Madame Chénier sans connaissance s'est affaissée sur le sol. Edmond la relève, la prend avec l'enfant et s'élance à la suite du Dr Bussière qui, inconscient, comme un fou, court au hasard avec son précieux fardeau, qu'il cherche en vain à ranimer. Les flammes montent du sol au ciel, une fumée épaisse et noire dérobe leur fuite aux yeux de la soldatesque.

Le docteur, l'âme angoissée, courbé sous la douleur immense qui l'étreint répète sur la route:

— Mon Dieu, mon Dieu, c'était donc là ce mariage auquel elle m'avait prié d'assister...

FIN.

